LA DÉFAITE HISTORIQUE DU SEXE FÉMININ
SUITE ET FIN DU PATRIARCAT

Claude Paquet

Introduction

L'échec de l'espèce humaine à gérer et à épanouir avec équité, dans la paix et la justice, son patrimoine terrestre, correspond sans doute aucun à la tournure patriarcale prise par l'Histoire, avec son aboutissement de surexploitation et de profit, l'idéologie de sa société de classes née après la fin des civilisations matriarcales; d'où la fameuse « défaite historique du sexe féminin » citée par Engels dans «L'Origine de la famille , de la propriété privée et de l'État » publié en 1884. Mais on s'aperçoit que la défaite de la femme est non seulement religieuse, sociale, économique et politique mais s'accompagne également d'une véritable défaite de la nature.

Le but de ce livre n'est pas répondre à des questions comme d'où l'on vient et où l'on va mais bien, avec toutes les sommes de connaissances acquises depuis des centaines de millénaires, de se demander : pourquoi en sommes-nous rendus là en ce début du 21e siècle, du 3e millénaire? Je suis convaincu que l'homme actuel s'est placé en toute liberté et par sa seule raison, dans un bourbier obscur et incommensurable et qu'il faut remonter à la nuit des Temps de la préhistoire, refaire le parcours des origines à nos jours pour essayer de comprendre que «notre raison a des limites» que nous avons allègrement franchies. Par contre, ce n'est pas les faits qui comptent vraiment mais plutôt leur consubstantialité, c'est-à-dire que l'action humaine poursuit un dessein, une sorte d'unité de la conscience et de l'inconscience dans l'action qui fait l'Histoire. Il y a histoire que parce qu'il y a des hommes. Cependant une évolution strictement féminine à l'inverse du patriarcat n'aurait pas été souhaitable. Nous croyons fermement que seule la co-gestion égalitaire des deux sexes peut répondre aux désirs, capacités et potentialités de l'espèce humaine tout entière.

Or, il est surprenant de constater, d'un point de vue rationaliste, que le processus historique de l'Humanité, depuis la nuit des Temps Anciens jusqu'à notre siècle, s'actualise dans une quête constante de puissance par la maîtrise de la nature et de ses forces, telle une ligne de faîte venue du passé qui porte intrinsèquement les germes du futur.

Il ne s'agit pas de découvrir un modèle unique clé en main (un seul dessein), il en existe des centaines de par le monde sur tous les continents, mais plutôt de saisir pourquoi le modèle occidental de recherche de puissance, dans sa constance rationaliste, capitaliste, et patriarcale, règne sur le monde; pourquoi sa boulimie maladive, névrotique, comme un ogre, avale tout sur son passage et quelles en seront les conséquences dans notre futur immédiat. A regarder les statistiques des Nations unies sur les disparités nord-sud, sur les espérances de vie, sur les maladies endémiques sur la précarité économiques des ¾ de l'humanité, sur les injustices et les iniquités, on devine qu'un jour tout va péter, éclater en mille morceaux, tout ce que l'on espère c'est que cela ne nous pète pas dans la face de notre vivant. L'Occident vit une fuite en avant généralisée dont on ne peut être fier.

Toutes les grandes civilisations ont toujours reposé sur une représentation de l'homme qui le magnifiait. Soudainement au XXe siècle, à coup de dadaïsme, de cubisme; à coup de performances sadiques contre le corps, de sculptures organiques à partir de viande et de chair en putréfaction, d'expositions de déchets et de détritus, l'artiste prit résolument le parti de la haine du biologique au point d'en souhaiter la disparition dans le posthumanisme actuel où, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'artiste et le scientifique proposent une vision de l'homme qui implique sa disparition physique, sa sortie du biologique vers le cyberespace inorganique, l'Éden artificiel, le Nirvanet comme seul libération possible. Ont-ils raison ? That's the question.

La défaite historique du sexe féminin.

Au commencement était l'errance; errance de l'Australopithèque primordial de 7 à 2 millions d'années. Pendant des millénaires, l'Australopithèque fut essentiellement végétarien et vivra une errance de la cueillette, se déplaçant d'un endroit à l'autre à la recherche de la nourriture nécessaire. Cette activité était essentiellement individualiste, chacun étant responsable de sa survie. Nous pouvons

parler ici d'une relative coexistence pacifique entre les groupes hominidés dans un monde totalement cruel.

L'agressivité était essentiellement de nature défensive. (Chatwin) Il s'agit de s'imaginer notre ancêtre arboricole vivant dans un environnement de prédateurs carnivores, pour comprendre qu'il soit régulièrement attaqué et que toute son agressivité de végétarien soit pointée vers la défense pour sa survie. On pense aussi à l'agressivité défensive de la mère protégeant sa progéniture. C'est l'ère du matriarcat centré autour de la femelle, car non seulement, elle donne la vie mais surtout, elle la protège, elle est la garantie de l'évolution de l'espèce. Cette ère matriarcale durera près de 5 millions d'années, durée plusieurs fois supérieure à celle du patriarcat qui date lui d'environ 2 millions d'années jusqu'à nos jours. Le régime alimentaire matriarcal était essentiellement basé sur le végétarisme (la cueillette) tandis que celui du patriarcat était axé principalement sur la viande (la chasse). La femelle sera de tout temps associée au monde végétal, à la terre nourricière, à l'agriculture, à la fécondité de la vie.

(Aparté) *Nous devons notre existence à notre perception des couleurs. Elle fait partie intégrante des fonctions mises en marche par l'évolution pour garantir notre survie. Notre champ de vision se situe entre 400-800 nanomètres depuis des millions d'années, depuis l'ère de nos ancêtres australopithèques arboricoles. Pourquoi voyons-nous les couleurs spécifiques à ce champ ? En effet certains animaux voient les infrarouges, au delà de 800 nanomètres, d'autres les ultraviolets, en deçà de 400, pas nous. Les insectes, principalement les papillons, reconnaissent une large gamme de couleurs tandis les animaux nocturnes dont une grande partie des mammifères et les herbivores diurnes distinguent une gamme restreinte. Seuls les primates et les hominidés font exceptions, ils sont frugivores et, comme les papillons, doivent percevoir une gamme élargie de couleurs et de formes qui correspondent aux fruits qu'ils ont besoin de consommer pour vivre et à ceux qu'ils doivent rejeter car dangereux ou toxiques pour leur santé. Nous percevons donc les couleurs et les formes en fonction de notre stratégie d'exploitation des ressources naturelles qui assure notre survie. De plus, nous «colorons» les autres animaux et végétaux de la création en fonction de leur utilité ou non, de leur dangerosité ou non, sans parler de l'utilisation des parures éclatantes entre animaux de la même espèce à des fins de reproduction. Les couleurs perçues par les hominidés ont une signification cruciale pour leur existence propre : nous percevons des intensités lumineuses que nous organisons en signes utiles pour notre survie. Les couleurs se manifestent grâce à nos organes de perception conçues en fonction des nécessités de l'évolution. Chez tous les animaux, le spectre visible s'étend du bleu au rouge. La chlorophylle que nous voyons verte, absorbe les rayonnements bleus et rouges. Cela veut dire que la photosynthèse à la base de toute vie sur terre se situe dans une fenêtre qui correspond exactement à celle des possibilités visuelles des animaux. La couleur est essentiellement une lumière organisée qui n'est perceptible que par des êtres organisés.*

C'est une bande d'individus qui pratiquent la coopération et le partage, ce qui est possible étant donné leur nombre relativement restreint. Mais les périodes de surpopulation dans les groupes d'Australopithèques végétariens enclenchaient des mécanismes de régularisation dont le principal était l'exclusion sociale des jeûnes mâles, par le mâle alpha, classés comme surnuméraires et poussés à vivre aux limites du territoire revendiqué par le groupe. Ces «superflus» n'ont pas accès aux ressources alimentaires du groupe, ni accès aux femelles pour l'accouplement. Non-reproducteurs, les superflus, souvent solitaires, privés de la protection du groupe, subissent cruellement les menaces du monde extérieur et sont plus exposés à devenir la proie de féroces prédateurs carnassiers. Exclus également des territoires nourriciers où abondent les ressources, ils font face souvent à la disette si bien qu'ils doivent régulièrement parcourir de longue distance pour satisfaire leur besoin.

«Le chemin se fait en cheminant»

Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur le groupe pour les aider et les soutenir, ils sont condamnés à reformer avec les autres exclus une nouvelle communauté susceptible de pourvoir à leur besoin. Parce que jeunes, ces superflus sont plus aptes à expérimenter de nouveaux comportements et ont souvent le loisir d'observer le comportement des prédateurs afin de mieux se protéger contre eux.

Dans l'ensemble, ils découvrent ainsi non seulement des nouveaux comportements mais aussi de nouveaux aliments. En période de famine, ils n'hésitent pas à aller goûter aux carcasses d'animaux délaissés par les carnassiers. D'abord accidentels, ces comportements deviennent progressivement habituels : piller le nid des oiseaux pour y dérober les oeufs ou dévorer les oisillons, manger

le placenta et les fœtus avortés naturellement, consommer de jeûnes animaux naissants. Ainsi se met en place un régime alimentaire de remplacement qui deviendra rapidement complémentaire au végétarisme initial.

Lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointent à l'horizon, surviennent alors avec eux des perturbations qui bouleversent tout l'écosystème de la flore et de la faune : les stricts carnassiers meurent de la rareté des animaux, les stricts végétariens meurent de la pénurie des plantes et fruits, seuls les superflus, à la fois carnivores et végétariens, ont su s'adapter aux nouvelles conditions environnementales. Les exclus sont devenus les dominants d'un nouveau paradigme existentiel, ils forment des communautés «du futur» et adoptent des comportements tels que l'action directe de prédation en groupe, ancêtre de la chasse. Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominiens. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle en lui offrant un meilleur équilibre écologique qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant. (Moscovici, 1994)

Des différentes familles d'Australopithèques, seule la lignée de l'Australopithèque africanus et ses descendants comme Homo habilis, Homo erectus, Homme de Neandertal et finalement Homo sapiens appelé aussi Cro-Magnon intègrent la viande à leur menu; devenant ainsi omnivores. L'intégration de la viande dans leur régime alimentaire est d'une importance capitale dans l'histoire de l'évolution et marque les débuts de la chasse après une longue période de charognerie dont le cannibalisme. En effet, seule la lignée de l'Australopithèque omnivore (Homo habilis) survivra; les végétariens stricts disparaîtront, incapables de compenser les effets néfastes des périodes de glaciation sur les plantes qui les nourrissaient; affaiblis, ils deviennent des proies faciles pour les carnivores. Homo habilis doit sa survie aussi à un changement anatomique majeur : l'allongement des jambes qui lui permet d'atteindre éventuellement la station debout, libérant ainsi les mains vers d'autres occupations. Son seul code de “conduite” est la nature, il est le langage de la nature où tout se joue au niveau des instincts et des comportements innés. De végétarien à omnivore donc aussi carnivore, il adapte son comportement à son nouveau régime alimentaire et adopte la chasse comme autre moyen de subsistance. Avec la chasse, le cerveau de l'Australopithèque double de volume, non pas du jour au lendemain, mais répartie sur quelques centaines de milliers, voire millions d'années. (À cette époque, on prenait le temps nécessaire pour bien faire les choses).

Patiemment, l'Australopithèque désavantagé par la nature, créera, à partir d'os (couteaux, massue) et de branches (sagaie), les armes nécessaires à sa survie. Sans les armes, il est fort à parier que nous n'existerions pas. Car les hordes de la préhistoire vivent dans un monde de terreur et de cruauté sans merci où la mort était non-pensée, elle arrivait tout à coup, «tuer pour vivre» point final. L'Australopithèque avait peur, oui ! par instinct mais la peur de mourir n'existait pas.

Pour la première fois, une activité (la chasse) requiert l'association des membres du groupe en vue d'un objectif précis et la coopération dans le partage du gibier abattu. Ainsi naîtra la notion de groupe, de tribu ou si l'on préfère de la sociabilité nécessaire à l'attaque (la chasse) mais aussi à la défense contre les autres prédateurs. L'arrivée de la viande dans le régime alimentaire introduit dans le comportement l'agressivité offensive nécessaire à l'attaque du gibier (prédation) qui vient compléter l'agressivité défensive des arboricoles végétariens. Dorénavant, le développement de l'agressivité chez l'Australopithèque suivra les règles de la chasse. On assiste ainsi pour la première fois à un partage des tâches : l'agressivité maternelle défensive servira principalement à protéger le camp et les nouveaux-nés et cueillir les baies, les noix, les tubercules et les fruits pendant que le mâle prédateur chassera; bien que la femelle puisse participer parfois à l'effort de prédation par la chasse aux petits gibiers aux alentours du camp de base. (Ici point de sexisme, l'agressivité de la femelle étant identique à celle du mâle en intensité du moins)

L'anthropologue économiste Marshall Sahlins (1972) estime que «le chasseur-cueilleur pouvait amasser ce qui était requis pour vivre (nourriture, abri, plantes médicinales, outils) après quinze heures d'effort par semaine; ainsi le reste de son temps il l'utilisait librement pour le jeu et le repos. Telle était la *société d'abondance originelle*. » Notre ancêtre avait donc le temps de jouer mais aussi de se concentrer et de réfléchir sur sa condition et surtout d'expérimenter. (Rasmussen, 2004)

«Avec l'Australopithèque (Homo Habilis), entre 3 millions et 1 million d'années, les premiers outils apparaissent, traces d'un comportement technique, extérieure à l'anatomie. La reproduction des mêmes gestes organisés en séquences logiques et efficaces prouve l'existence des premiers concepts. La manipulation et l'usage de ces outils formaient un moteur à l'enchaînement des idées. On retrouve des restes de chasse et de ramassage montrant l'observation et la prévision du comportement animal. En particulier des abris aménagés indiquent l'existence d'un lieu de retrouvailles, d'un endroit protégé où les jeunes pouvaient être éduqués et les femmes nourries par les chasseurs, Ceci implique l'existence de processus d'apprentissage prolongé par rapport aux autres primates donc d'un mode éducatif permettant la transmission d'un comportement social acquis. Les éléments aux origines des premières expériences métaphysiques étaient donc présents : l'émergence de la conscience entraînant la création (la révélation) de son équivalent dans le domaine sacré (inconscient) inaccessible par la raison». (Bernard G. Campbell ed., Humankind emerging, 4e ed., Boston-Toronto, 1983, p. 228)

Au moins depuis l'homme de Neandertal, nous savons que des rituels sacrés étaient institués pour célébrer un animal fétiche, le plus connu étant l'ours ces cavernes, le plus craint car le plus puissant . Périodiquement, l'ours des cavernes était chassé, tué, décapité et mangé lors de ces cérémonies. Régulièrement, Dieu, en l'occurrence l'ours, était sacrifié pour que l'homme puisse en retirer la puissance. Tel est le sens encore de nos jours de l'eucharistie : le désir de déité, la volonté d'acquérir la puissance de Dieu par la communion. À noter que l'homme s'appropria la caverne de l'ours à son usage domestique ou rituel.

Intimement relié au monde psychique de l'inconscient, la mort de l'animal-dieu se ritualise en actes mythiques afin d'apaiser les angoisses liées à la mort. Parmi ces actes mythiques, le repas rituel (la Cène), où la chair et le sang de l'animal totémique (Eucharistie) sont partagés, permet à Homo érectus de participer à la nature "divine" de l'Ours, de canaliser la pulsion de l'agressivité mortifère vers la vie : eux-aussi devaient mourir, mais en sublimant l'Ours-totem, ils étaient associés à sa vie et en mangeant la chair, en buvant le sang de l'animal défunt, l'Ours mythique pouvait ainsi renaître, résussiter dans une vie nouvelle et immortelle par la répétition éternelle du rituel. Le rituel devient culte : « la conviction qu'une nouvelle vie ne surgit qu'à travers la mort sacrificielle » (M. Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, Payot, 1978, p. 327).

Le chasseur archaïque, comme un têtard devient grenouille, acquiert, assimile, découvre les exigences de sa nouvelle condition de guerrier; les techniques de fabrication d'objets nouveaux feront faire un bond prodigieux à l'humanité. Cette période du Paléolithique supérieur est la période évolutive la plus brillante, la plus riche et la plus complexe de la préhistoire vue sous l'angle du développement humain de la conscience et de la société. Un véritable coup d'accélérateur. Des armatures, des manches, des leviers viennent meubler la quincaillerie des outils domestiques. Des objets décoratifs autres que "religieux" apparaissent. L'espace se structure, camp de base, camp saisonnier, l'habitat est mieux organisé, délimité par des parois. La chasse se spécialise : chasseurs de gros gibiers (mammouths, rhinocéros), chasseurs d'animaux de troupeaux (chevaux, rennes); chaque spécialité possédant des techniques, des armes appropriés et des rituels qui lui sont propres.

« Le chaman prépare le rite de l'outlickan meskina, cérémonie des Pistes de l'os de l'épaule ou Lecture de l'omoplate. Ce rituel est d'une grande importance symbolique et spirituelle pour la communauté innue du Canada. Une fois, l'omoplate retiré de la carcasse du caribou, celui-ci est exposé aux charbons ardents. La chaleur du feu fait craquer l'os de tous les côtés. Ces fêlures donnent la connaissance de choses qui touchent à la chasse et autres présages. Ainsi, une longue fêlure en ligne droite d'une extrémité à l'autre signifie mort ou famine, une courte en zigzag sans ramifications veut dire misère. Les fêlures en forme de rameaux avec de petites taches brûlées sur les bords indiquent l'abondance. Quand ces taches se trouvent près du pied de l'os, c'est signe que le gibier est tout près. Plus elles s'en éloignent, plus grande sera la distance parcourue pour le rejoindre. Enfin, la plus grande tache de brûlé indique toujours le camp de la tribu à partir duquel les Innus peuvent s'orienter dans leur chasse ». (Comeau, p. 142-143, p.248-249)

Si bien que l'outil est indissociable du sacré. Non seulement, il assure la survie et le développement de l'espèce mais il produit tout un univers de relations mythico-religieuses, ne serais-ce que la maîtrise de la distance par le lancé de la sagaie, qui nourrit autant l'imagination créatrice que le corps.

Cette capacité manuelle maintenant bien adaptée de la fabrication d'objets fait un bond conceptuel majeur. À nouveau les archétypes se

visualisent par l'image mythique mais cette fois-ci, elle est artificielle, créée par l'homme, c'est la naissance de l'art.

«L'art et la religion sont des jumeaux siamois nés dans la même caverne»

Depuis la préhistoire, l'art et le sacré sont intimement relié par le même cordon ombilical, le premier cherchant la représentation du second. La caractéristique principale de la préhistoire est la transformation, la métamorphose. Comme la vie en générale (de l'unicellulaire à la variété du monde animale et végétale), plus l'homme évolue, plus son monde se complexifie, se divise par l'acquisition de nouvelles connaissances. Les mythes fondamentaux les «universaux», se manifestent quant à eux à la conscience comme langage codé de signes, pour nous rappeler que parallèlement aux idées rationnelles, existent les hiéroglyphes, les images de l'inconscient, principalement révélées dans l'art de la préhistoire.

« Toute religion comme toute autre forme comportementale dérive de la préhistoire. (...) A chaque étape du développement de la connaissance, de l'emprise de la conscience sur le monde, se met en action le fonctionnement mythologique approprié (E. Cassirier, 1972).

En effet tout change de signification quand l'art s'introduit dans la technique de fabrication d'objet. Des coquillages, des pierres incrustées dans le bois ciselé des manches de couteaux apparaissent; à l'objet utilitaire, l'Australopithèque pense à le rendre agréable à l'œil.

« Un saut conceptuel est ainsi accompli : de l'image sélectionnée (par exemple un fossile) à celle fabriquée par l'homme incorporant dès lors, sous une forme figée, leur valeur et leur sens. Maîtrisées par la volonté humaine, ces expressions symboliques se substituent au naturel prolongeant l'emprise humaine, analogue à celle d'un Créateur. Contrôle de la nature par l'esprit, l'image offre à l'homme une extension de son pouvoir ». (M. Otte, 1993, p. 63)

C'est ainsi qu'au niveau du sacré apparaissent les “images fabriquées” de main d'homme : la sculpture. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même. C'est par la médiation de l'objet créé que l'humain apprendra à se connaître; à cette époque l'art est essentiellement pédagogique :

«N'en doutons pas : tout ce que l'homme rajoute au besoin sans aucune satisfaction supplémentaire, ce qu'on appelle l'art, n'a qu'un seul mobile : se manifester à lui-même qu'il n'est pas qu'un vivant; qu'il n'est pas seulement un être qui mange, qui boit, qui dort, qui combat, qui se déplace mais un sujet spirituel qui sait si bien s'élever au-dessus des exigences de l'organisme...» (Gobry, 2002, p.25)

Dans le midi de la France et en Espagne, l'image fabriquée subit une profonde mutation irréversible : de la statuette à trois dimensions, on passe à la bi-dimensionnalité du relief sur paroi fixe; l'«image plate», le dessin (peinture, écriture hiéroglyphique) est né. Puisque la surface (la paroi) le permet, nous assistons à l'apparition de l'art “monumental” qui sera réservé comme il se doit à la représentation de la notion d'un être supérieur dans des animaux gigantesques, art et sacré forment un tout. De nombreuses créatures hybrides, silhouettes vaguement humaines agrémentées d'attributs animaux, (déguisement du chasseur et du chaman) y apparaissent comme une sorte de mise en scène figurative de l'incarnation. L'opération chamaniste viendra révéler à l'homme son essence spirituelle en lui faisant prendre conscience de sa capacité démiurgique. Alors que le groupe est tout concentré sur l'objet extérieur, le chaman lui renvoie l'image de l'intériorité comme un miroir.

Art et religion ont donc une vocation publique et communautaire qui solidarise le clan et la caverne. Ces parois immenses, (espace intime propice au recueillement, au mystère) deviendront le lieu choisi, préfiguration déjà du temple, la cathédrale. Art et religion sont donc les courroies de transmissions des valeurs du clan, de ses connaissances techniques et permettent l'éducation des générations futures; fondement de la culture.

La culture marque définitivement la rupture du temps circulaire, cycliques des saisons. L'œuvre d'art devient témoin du temps linéaire, le contenu de l'œuvre figé dans le temps «impose l'idée du présent différent du passé, ses promesses la tournent vers l'avenir. » De plus en plus l'homme se saisit différent du modèle naturel. L'œuvre d'art auréolé de mystère devient objet d'envie, de possession, de pouvoir, donc de conflit : homme/culture versus femme/nature.

Peu représentée symboliquement dans le dessin pariétal (art des cavernes), la femme en est également exclue physiquement. Chassée, l'expression de l'anima trouvera refuge dans l'espace domestique (reine du foyer) dans un lieu aménagé (décoration) à cette fin et la statuette (poupée) sera son mode de représentation.

« elles (statuettes) proviennent des niveaux d'habitation, par conséquent semblent être en rapport avec la religion domestique. (...) C'est le mérite de Leroi-Gourhan d'avoir mis en lumière la fonction centrale de la polarité masculin/féminin dans l'art paléolithique, i.e. peintures et reliefs rupestres/statuettes et plaquette de pierre ». (Eliade, 1973, p. 31)

Qui dit fécondité, dit maternité, plusieurs statuettes en effet idéalisent les rondeurs maternelles : le culte de la mère-génitrice est fort répandu et bien établi par les statuettes sacrées...à la maison, au foyer.

Par contre, plusieurs autres pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscure du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'il s'agissent de la Vénus de Willendorf, de la Vénus de Lespugue, de la Vénus de Laussel et enfin de la Vénus de Montpazier à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète pornographie primitive.

«Les caractères paléolithiques de l'image humaine se retrouvent dans les autres arts préhistoriques de la planète et nous aident à mieux comprendre la nature du dédoublement de l'être humain que constitue l'image humaine. La sexualité humaine occupe une place essentielle dans la naissance de la créativité artistique. La représentation féminine graphique ou plastique est traitée différemment de la représentation masculine. (...) Une particularité liée à la précédente est l'absence fréquente de tête (visage), des bras et des pieds dans les représentations féminines, sculptées ou gravées, et cela à toutes les époques du paléolithique supérieur». (Jean-Pierre Mohen, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002, p.186)

Il y aurait donc un sexe spirituel, premier, masculin et un sexe naturel, deuxième, féminin. Ici, l'androcentrisme archaïque mute en sexisme : la maman et la putain.

« Le sexisme peut se dissimuler sous les idéalisations de la femme qui la maintiennent dans un ordre de subordination aussi bien que sous les attitudes de mépris ouvert ». (King, 1989)

Aparté : (androcentrisme : qui acquiert les caractéristiques du mâle, du masculin à ne pas confondre avec anthropocentrisme : qui acquiert les caractéristiques du genre humain, homme et femme)

Encore une fois, l'homme s'approprie une force féminine au point de la dévaloriser complètement : dorénavant les liens du sang entre l'homme et son totem seront transmissibles (rites initiatiques) de génération en génération, du père au fils : les liens du sang. Le long processus de dépossession des attributs physiques et psychiques de la femme poursuit sa route. L'homme ultimement doit posséder toutes les forces de la nature y compris celles que la nature a conférées à la femme.

Une chose est indéniable, la caverne paléolithique est une structure imposée à la nature, reflet du pouvoir de l'esprit. C'est la matrice, où s'exprime la vie spirituelle. Il est curieux que l'art rupestre, l'art qui s'exprime dans la noirceur, soit aussi celui qui permet le passage de la lumière intérieure qui ouvre le passage de l'âme. Elle est lieu de passage de la terre vers le ciel où l'esprit de l'homme rencontre son totem, son Dieu. Au niveau psychologique, c'est le lieu de l'individuation par l'initiation où le Moi s'organise et parvient à la maturité; une nouvelle relation s'établit entre l'individu et sa communauté, l'adulte y acquiert sa personnalité.

Maintenant divisé, le processus d'individuation nouvellement entamé ne peut se réaliser sans la prise de conscience de l'autre (altérité). L'homme et la femme apprendront à se connaître, à découvrir leur place respective dans le grand échiquier de la nature, principalement dans la connaissance de leur sexualité. Des notions comme géniteur, fécondité, se révèlent. En somme, l'unité ancestrale de l'homme et la femme, la fusion des origines, ayant comme modèle biologique

l'unicellulaire qui se complexifie en se divisant (binaire), accomplit le même cheminement complexe, cette fois-ci, par la conscience, la connaissance. Voilà la constante de l'évolution, plus la vie progresse, plus elle se complexifie. L'homme et la femme se découvre des rôles différents mais complémentaires dans la sexualité.

C'est donc des bouleversements majeurs qui s'annoncent au niveau de la spiritualité et de l'expression artistique. Les images humaines se multiplient. En fait, on assiste à une véritable transformation du sacré où les forces surhumaines prennent la forme de l'homme. L'individu tend désormais à maîtriser son destin par des représentations de sa propre image. Toute nature, sauvage et mystique est à la mesure, à la portée de son action; l'homme est libre. L'homme, dès la période mésolithique (10 à 15 mille ans) s'engage résolument à transformer le monde. La terre, symbole féminin, maternel, bascule dans le camp du masculin; les statuettes sacrées de la femme-génitrice ont un nouveau compétiteur qui vient affaiblir davantage la symbolique de la Terre-Mère : la statuette masculine fait son apparition et sera objet d'un nouveau rituel : la cérémonie de sacralisation (messe) de sa propre image. L'homme assume ainsi complètement son rôle moteur dans le déroulement et la transformation du monde mystique et de la nature.

L'art sacré prend une tournure tout aussi révolutionnaire : l'homme commence à vouloir créer Dieu à son image.

« Ils (les crânes surmoulés) portent les restitutions des chairs et des chevelures par du plâtre et de l'argile, le regard étant représenté par des coquillages incrustés aux orbites. (...) L'image sacrée est empruntée au registre humain fondés sur ses propres restes anatomiques et transformés en «oeuvre d'art» par l'adjonction de matériaux » Otte, 1993, p.84)

Si l'essence du Christianisme est l'Incarnation de Dieu en l'homme, on peut penser à rebours que la religion néolithique est celle de l'Incarnation de l'homme en Dieu.

Par contre, puisque cet art sacré était associé au culte des ancêtres, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une reconstitution du défunt. Pour la première fois, l'homme cherche à recréer une entité par sa seule adresse ou habileté dans la manipulation «savante» de ses propres restes anatomiques. L'homme commence à goûter aux joies de la création démiurgique.

Si les Dieux prennent l'image symbolique de l'homme, qu'advient-il de la femme? La découverte de la céréaliculture (graminées) et de la végéculture (tubercules) amène avec elle un bouleversement prodigieux des valeurs spirituelles. Un nouveau mythe sacré prend forme qui exprime la relation intrinsèque entre la femme/nature et la végétation issue d'un acte primitif, presque inné, exécuté par la femme depuis des lustres : l'enfouissement du placenta (eaux des origines) qui devient rite de fertilité de la Terre-Mère. Par ce geste, la femme se substitue à la divinité en possédant une puissance biologique sacrée qui donne naissance aux végétaux, les tubercules enfouis dans le sol. La signification du mythe est évidente : les plantes alimentaires sont sacrées puisqu'elles proviennent du corps de la femme divinisée. En se nourrissant, l'homme mange une substance divine.

Comme on le voit ce nouveau rite vient se juxtaposer à «l'ancien», celui de la moelle des os et du crâne associé au chasseur paléolithique. On peut parler ici d'une crise «existentielle» profonde.

« La femme et la sacralité féminine sont promues au premier rang. Puisque les femmes ont joué un rôle décisif dans la domestication des plantes, elles deviennent les propriétaires des champs cultivés, ce qui rehausse leur position sociale et crée des institutions caractéristiques, comme par exemple, la matrilocation, le mari étant obligé d'habiter la maison de son épouse. La fertilité de la terre est solidaire de la fécondité féminine; par conséquent les femmes deviennent responsables de l'abondance des récoltes, car elles connaissent le «mystère» de la création. Il s'agit d'un mystère religieux, parce qu'il gouverne l'origine de la vie, la nourriture et la mort. (...) Certes la sacralité féminine et maternelle n'était pas ignorée au paléolithique, mais la découverte de l'agriculture en augmente sensiblement la puissance, La sacralité de la sexualité, en premier lieu de la sexualité féminine, se confond avec l'énigme miraculeuse de la création. (...) Un symbolisme complexe, de structure anthropo-cosmique, associe la femme et la sexualité aux rythmes lunaires, à la Terre (assimilée à la matrice) et à ce qu'on doit appeler le « mystère » de la végétation. Mystère qui réclame la «mort» de la semence afin de lui assurer une nouvelle naissance, d'autant plus merveilleuse qu'elle se traduit par une étonnante multiplication. L'assimilation de l'existence humaine à la vie

végétative s'exprime par des images et des métaphores empruntées au drame végétal (la vie comme la fleur des champs, etc.). Cette imagerie a nourri la poésie et la réflexion philosophique pendant des millénaires, et elle reste encore «vraie» pour l'homme contemporain ». (M. Eliade, op., cit. p.51-52).

Aparté : Cette puissante image agraire et matriarcale sera supplantée beaucoup plus tard par l'apparition de la charrue, symbole phallique du mâle qui ensemence la terre.

Le statuaire féminin devient, par le fait même, plus fidèle à son image mais reste toujours associé à la maternité, à la nature. Mais curieusement, c'est à cette époque qu'apparaît la statuette femme/serpent où ce dernier s'incruste au visage féminin. Cette association est tout à fait «logique» lorsque l'on sait que les champs cultivés servent de niches écologiques à plusieurs variétés de serpents qui se nourrissent de petits rongeurs et s'y reproduisent. Dans toutes les civilisations, le serpent est un ancêtre mythique fondateur des sociétés parce qu'associé à la fertilité féminine.

Pour contrebalancer ces forces agraires, les pasteurs nomades édifieront leurs propres symboles principalement axés sur la puissance en adoptant le taureau sauvage comme emblème spirituel. (À ne pas confondre avec le bœuf domestiqué, symbole agraire). Pour eux, c'est la semence abondante du taureau qui fertilise la terre. Le taureau est bien un animal primordial, que l'on retrouve dans l'art des cavernes du Paléolithique, associé à la force créatrice.

Changement tout aussi révélateur au niveau de l'espace sacré, on passe de l'ombre à la lumière; de la caverne au temple. En effet c'est au Néolithique ancien européen qu'apparaît une aire aux fonctions spécialisées bien délimitée dans l'espace du village. Ce temple confirme que l'autorité religieuse est désormais présente et qu'elle s'inscrit dans une convergence du pouvoir et du sacré. Nous sommes au début de la cité. Les croyances animistes des chasseurs s'estompent pour faire place aux nouvelles religions. Les masques liturgiques, principalement en tête d'oiseaux, accordent l'importance aux yeux, passage du regard, de l'intelligence et de la force mystique. Statuettes et masques sont regroupés sur une sorte d'autel au fond du Temple. Autre effet sur le sacré, l'apparition de fonctions sacerdotales réservées à une élite masculine (prêtrise) qui dorénavant s'occupera à réfléchir aux destinés de la communauté. Et fait attesté par les découvertes archéologiques récentes, la femme, malgré sa force acquise dans la symbolique du monde agraire, est toujours absente de l'iconographie générale du Temple «européen». (Eliade, 1976). Ce qui n'est pas le cas en Inde, en Asie, en Afrique et en Amérique précolombienne où le matriarcat est plus largement répandue due la prédominance de l'agriculture sur la chasse.

Enfermée dans la sphère privée, la femme est responsable de la charge physique et affective des membres du groupe. Ses tâches domestiques parce que «naturelles» sont non-quantifiées, non-mesurées, non-évaluées donc non-rémunérées. Dépossédée de sa production, elle est donc tenue à l'écart du pouvoir social et politique. Les femmes deviennent les gardiennes dévouées loyales, les courroies de transmission par l'éducation de valeurs culturelles qu'elles ne déterminent pas.

Mais plus encore, cette victoire sur l'anima porte en elle le «vrai péché originel» de l'humanité, le germe de toutes les répressions : la logique de la domination qui va du sexisme au totalitarisme. Affirmation confirmée par les travaux de l'École de Francfort (Adorno, Marcuse, Horkheimer, Benjamin, Habernas) dont *Dialectique de la raison* (1945) où l'on apprend « que la crise de la civilisation moderne ne découle pas d'abord de la domination capitaliste. Notre monde a basculé le jour où l'homme a entrepris de dominer la nature» et moi de rajouter, dominer la nature et la femme.

Car il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré donc des rites religieux et aussi de l'art par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de génération en génération. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néanmoins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont approprié la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels.

Si aux origines du chamanisme, l'homme s'identifiait à l'animal, il en revêtait les attributs par le déguisement, on s'aperçoit très vite que le déguisement du chaman évolue rapidement vers la représentation féminine. Portant des costumes féminins où des seins y étaient dessinés, le chaman s'approprie les attributs de la femme pour mieux l'éliminer des célébrations. La personnification féminine du chaman/travesti permet de mieux communiquer avec les dieux. Ce

n'est pas par hasard, si de tout temps, la femme fut investie du pouvoir de sonder la volonté des dieux et communiquer avec eux, comme la Sybille chez les Grecs (Jung) et «diseuse de la bonne aventure» d'aujourd'hui.

On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique; ce que Montaigne décrit comme « la grossière imposture des religions.» Le clergé forme la société d'homme la plus drastique envers les femmes.

À la fin du Néolithique, tout est maintenant à sa place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiées du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de «prêtres» masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme «Centre du Monde» défendu par des guerriers aguerris. (Eliade, 1976). Bref, une «philosophie» générale de la vie, une culture où les pouvoirs spirituel, politique et guerrier sont entre les mains des hommes en recherche de puissance.

Cette nouvelle puissance fondamentale s'actualisera dans la répression des forces de l'anima dans la domination du corpus social par le patriarcat qu'il érigera longuement, patiemment en système politique.

« Nous savons (...) que le dimorphisme sexuel (ensembles des caractères non indispensables à la reproduction et qui permettent de distinguer les deux sexes d'une espèce) est enraciné dans les processus de reproduction et de socialisation des primates (...) Au cours de l'évolution de l'humanité, ce "pattern" de base s'est enrichi des comportements complexes développés par la chasse. (...) Les différences sexuelles existantes furent encore accentuées. (...) L'une des conséquences les plus importantes de la chasse comme mode d'existence fut d'accentuer la différence entre les comportements des hommes et ceux des femmes. (...) Si nous nous rappelons qu'à ce stade de la civilisation primitive de la chasse, la taille du cerveau passe du simple au double (...), nous pouvons prendre la mesure des procédés que la sélection a mis alors en oeuvre et qui ont dû être d'une efficacité énorme. L'ancienne structure d'association des primates s'est transformée en une impressionnante structure nouvelle, celle de la chasse coopérative. (nda- origine de la diplomatie (alliances). De là aussi résulte que la politique est une «affaire d'hommes», avec ses comportements d'intimidation, sa phraséologie, ses réglementations écrites, ses vanités, ses conceptions bizarres de l'honneur: on a peur de paraître faible, on est disposé au combat et à la guerre, on fait étalage de grandeur viril et d'exaltation de soi-même. (...) Ces mécanismes de sélection ont influencé sur le comportement de tous les types masculins et produit ces résultats extravagants mais bien réels qui semblent si chers au Moi des hommes ». (Tiger et Fox, The Imperial animal, p.121-122, 1971.)

« Des travaux récents de l'anthropologie culturelle comme *L'un et l'autre sexe*, 1975, de Margaret Mead, on ne pouvait que retirer l'impression qu'il n'y a rien que l'on puisse considérer comme une nature spécifique de l'homme et de la femme. Mais si sujette à variation et à divergence que soit la répartition sociale des rôles entre les sexes selon les civilisations, la division multi-millénaire du travail entre eux : chasse d'une part, maternité et éducation des enfants d'autre part, n'en a pas moins conduit à certaines constances que l'on peut définir en les radicalisant, par les oppositions polaires entre tuer et donner la vie, guerre et paix ». (Drewermann, Spirale de la peur, 1982, note 56, p. 367)

D'ailleurs, aucune société dite de nature et/ou matriarcale a survécu à son contact avec l'Occident patriarcal. Que l'on pense aux Amérindiens tant du Nord que du Sud.

Nous avons vu l'importance accordée au sang dans son rapport de filiation (lien du sang) entre dieu et l'homme et de son tabou (sang menstruel) qui exclue la femme du sacré ou plutôt qui relègue le sacré de la femme dans une sous-catégorie qu'est la religion domestique dont le temple est le foyer et les membres, la famille. Ce rapport au sang est à la base de la construction sociale de la différence homme/femme. D'autres pensent que l'incapacité des hommes à procréer justifie leur filiation avec Dieu. Peu importe car c'est justement parce que l'homme occupe la caverne comme lieu sacré qu'il peut se placer en position de domination. Ce qui lui permet de déterminer son idéologie, d'affirmer sa vision comme universelle : celle qui régit et définit le type de société et les rapports entre membres. Si bien, qu'il y a deux sexes naturellement différenciés mais une seule culture androcentrique; la victoire de la raison

(animus) sur la nature (anima).

« On aboutit à une dichotomie quasi-absolue. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle; elle relève du domaine biologique; la femme est du côté de la nature ». (N.C.Mathieu (Veillette), op, cit. p15)

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires et non affectés par des catégories inférieures et supérieures, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité.

Dans Homère, les jeunes femmes capturées sont livrées au bon caprice sensuel des vainqueurs; chacun à leur tour, dans l'ordre hiérarchique, les chefs choisissent les plus belles; on sait que toute L'Iliade gravite autour d'une querelle entre Achille et Agamemnon, à propos d'une de ces esclaves. Pour chaque héros homérique de quelque importance, on mentionne la jeune captive avec qui il partage sa tente et son lit. De plus, la Bible désigne la femme comme butin de guerre et exprime les préceptes à suivre pour toute femme extérieure à la communauté hébraïque dont l'interdiction de mariage pendant un mois pour être sûr qu'elle n'est pas déjà enceinte de l'ennemi.

Devant une telle unanimité internationale, Engels en tirera cette conclusion en affirmant que « la victoire de l'humanité » repose sur «la défaite historique du sexe féminin ».

« En effet, le matriarcat, tout comme la maternité, est un état de nature qui a dû être transcendé pour laisser place à la culture. Les femmes n'ont pu effectuer ce passage, faisant elles-mêmes biologiquement partie de la nature. Le rôle de civilisateur revient au sexe non défini par sa biologie, aux humains dégagés de la nature : aux hommes. Ils ont pu développer la culture, la civilisation en dominant la nature et la partie de l'humanité qui lui est assujettie : les femmes. (...) Si les femmes ont été prédominantes à une certaine époque, c'est parce que leurs qualités intrinsèques étaient indispensables au début de l'humanité. (...) La «défaite historique du sexe féminin» qui doit être comprise comme une «victoire de l'humanité», a donc été une étape nécessaire dans la progression des sociétés. La filiation patrilinéaire a alors remplacé la matrilignage, et la famille monogame l'organisation communautaire clanique, sapant du même coup les bases du «pouvoir» des femmes ». (Françoise Braun, Matriarcat, maternité et pouvoir des femmes, Anthropologie et sociétés, Québec, Université Laval, 1987, vol.11 no.1, p. 47)

La «défaite historique des femmes», telle que formulée par Engels, est inadéquate et incomplète. C'est non seulement le sexe mais aussi le genre féminin qui est en cause : l'anima. Reliée à l'harmonie primordiale, les valeurs de l'anima tendent vers la réalisation de cet «état de nature» et cherchent ainsi à neutraliser, à absorber les élans masculins pulsionnels de l'animus. Cette dualité est la marque de l'évolution, l'un tempérant l'autre. Car l'anima poussé a son extrême c'est l'immobilisme de la niche écologique et la mort. L'extrémisme de l'animus s'exprime par la destruction qui conduit elle-aussi à la mort. Les valeurs masculines (patrilignage) de la chasse venant bousculer les valeurs féminines (matrilignage) de l'Australopithèque végétarien voué à la mort. Par la suite, les sociétés horticoles venant tempérer les ardeurs destructrices des mâles-chasseurs et ainsi de suite.

Mais revenons à Engels quelques instants. La fameuse «défaite historique du sexe féminin» n'est pas définitive encore et le combat fait toujours rage. Car s'il y a recherche de victoire, c'est qu'il y a enjeu. Et quel peut-être cet enjeu si convoité depuis des millénaires que dispute l'homme à la femme, si ce n'est de soustraire à la femme le contrôle de la sexualité et de récupérer par diversions les pouvoirs de la maternité en retirant en sa faveur les mâles du pouvoir maternels.

Tabous sexuels et rites d'initiation seront mis en place à cette fin. Allons donc jeter un coup d'œil pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur de la mystérieuse caverne, l'antre des chasseurs.

Le symbole de la caverne est assez évident, c'est la matrice de la deuxième naissance des mâles. Les jeunes initiés y apprennent que deux activités fondamentales assurent la survie du groupe : la chasse qui produit de la nourriture et la copulation qui produit des enfants. La domination du chasseur sur l'animal est lue comme la résultante d'une possession sexuelle; d'où notamment l'équation blessure = vulve dans les représentations symboliques de l'art pariétal du Paléolithique supérieur. Cette possession sexuelle sera transférée vers la femme qui à son tour subira l'interdit de la caverne sous prétexte d'éviter les relations adultères et incestueuses avec l'animal mythique. L'homme ainsi possède à la fois les puissances animales et contrôle les actes de fécondité féminins.

Mais l'enjeu est plus que cela. Le monde de la chasse s'exprime par la puissance, forme des relations de dominant/dominé entre les catégories d'activités et les êtres. Rappelons-nous qu'à l'époque de l'Australopithèque arboricole, les êtres étaient soumis à très peu de contrainte hiérarchique :

«la collecte de nourriture, pour autant que nous le sachions, ne crée pas une division sexuelle du travail, car les deux sexes y procèdent de la même façon.» (Stewart cité in Moscovici, p.291)

Pour déterminer l'ordre hiérarchique, le droit de nature conféré par la chasse parlera à sa place qui «veut que le vainqueur soit le maître et seigneur du vaincu. D'où il s'ensuit que par ce même droit un enfant est sous la domination immédiate de celui qui le premier le tient en puissance. Or l'enfant qui vient de naître est en puissance de sa mère avant tout autre personne, de sorte qu'elle peut l'élever comme bon lui semble et sans que sa responsabilité puisse être en cause.» (T. Hobbes cité dans Moscovici, p.302)

La lutte des pères et des mères pour la possession des enfants, principalement des fils est au cœur des enjeux sociaux. Il serait intéressant d'analyser sous cet angle les demandes de garde d'enfant lors des divorces. Nous ne serions pas surpris de constater que les pères font très peu de demande de garde pour les filles préférant les garçons tandis que les femmes demandent systématiquement la garde des enfants indépendamment du sexe.

Retour au Paléolithique. Les rituels de la caverne servent donc à séparer le fils de la mère. Plusieurs psycho-anthropologues commencent à se demander si le rituel d'initiation axé sur la séparation et les causes qui l'ont provoqué, ne sont pas eux-mêmes l'origine psychologique du conflit oedipien. Si bien que le complexe d'Oedipe serait autant culturel que naturel et aurait servi à l'homme puisque la prohibition de l'inceste répond à cette double exigence de séparation et hiérarchie de contrôle en soustrayant le mâle du pouvoir sexuel (séduction/fascination) de la mère et des sœurs. Ainsi le mâle aurait converti en avantage culturel exclusif un processus naturel garantissant la bonne santé physiologique et psychique de l'espèce. Comment et pourquoi ?

Les hommes par l'initiation révèlent enfin aux mâles le pouvoir de leur sexe en comparaison de pouvoir négatif et isolant des femmes non seulement en ce qui concerne les relations sexuelles (inceste) mais dans tous les détails de la vie au quotidien (évitement et isolement dus aux menstruations). Devenus les gardiens de leur société, ils auront dorénavant le droit d'imposer aux femmes et aux jeunes une discipline dans le but de brimer toutes tentatives d'autonomie. Tous les rites initiatiques confèrent au mâle l'autorité nécessaire sur la femme en propulsant la supériorité masculine dans l'ordre du sacré.

Pour y arriver, le jeune mâle pubère doit subir des épreuves et des cérémonies. Les épreuves parfois cruelles sont d'ordre physique et moral car il doit faire preuve d'endurance et de virilité. Pour assurer la cohésion et la pérennité du groupe, les adultes lui font sentir leur autorité de diverses façons tout en lui donnant des instructions minutieuses sur son futur rôle. L'adulte révèle au jeune garçon son identité profonde tout en confirmant la défaveur qui frappe le sexe féminin. L'initiation détache le garçon de la mère, parfois il est obligé de quitter sa hutte, sa mère n'a plus le droit de voir son pénis. Il est prêt à se marier, a le droit de s'asseoir et manger avec les hommes, il peut prendre part au procès, y donner son opinion et faire la guerre mais surtout « la filiation selon le droit maternel est celle qu'il fallait renverser tout d'abord, et elle fut renversée.(…) Il suffisait de décider qu'à l'avenir les descendants des membres masculins resteraient dans la *gens,* et que les descendants des membres féminins en seraient exclus et passeraient dans la *gens* de leur père. Ainsi, la filiation en ligne féminine et le droit d'héritage maternel étaient abolis, la ligne de filiation masculine et le droit d'héritage paternel étaient instaurés. (…) Le renversement du droit maternel fut *la grande défaite historique du sexe féminin.* Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail; la femme fut dégradée, asservie, elle

devint esclave du plaisir de l'homme et simple instrument de reproduction. (…) La monogamie se développa rapidement avec l'écroulement du droit maternel. (…) Elle est fondée sur la domination de l'homme, avec le but exprès de procréer des enfants d'une paternité incontestée, et cette paternité est exigée parce que ces enfants entreront un jour en possession de la fortune paternelle, en qualité d'héritiers directs. (…) Telle fut l'origine de la monogamie, pour autant que nous la puissions étudier chez le peuple (Les Grecs) le plus civilisé et le plus développé de l'Antiquité. Elle ne fut aucunement le fruit de l'amour sexuel individuel, avec lequel elle n'avait absolument rien à voir, puisque les mariages restèrent, comme par le passé, des mariages de convenance. Ce fut la première forme de famille basée non sur des conditions naturelles, mais sur des conditions économiques à savoir, la victoire de la propriété privée sur la propriété commune primitive et spontanée : souveraineté de l'homme dans la famille et procréation d'enfants qui ne pussent être que de lui et qui étaient destinés à hériter de sa fortune. » (Engels Friedrich, L'Origine de ;a famille, de la propriété privée et de l'État, 1884) – Édition électronique *http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html).*

L'initiation est une mise à mort, celle de l'enfant et une naissance, celui de l'adulte. L'homme s'empare de l'enfant de la mère, se l'approprie et le fait naître homme. Par la négation de la naissance conférée à la mère, l'homme légitime sa supériorité, retire la puissance du pouvoir maternelle à la femme, se l'approprie. Alors se produit une mystérieuse alchimie mystique et sacrée où l'homme devient à la fois mère sociale et père naturel. La femme ne peut que s'incliner devant telle magie : l'homme seul possède la capacité d'engendrer des fils adultes. L'initiation réussie démontre sans aucun doute la conquête de l'homme sur la femme au sein de la société et cette dernière, sous la menace de terreur psychologique et de contrainte physique, est mise en demeure d'honorer cette renaissance comme un pacte qui la soumet au sein de la famille et du groupe.

Voilà pour la "victoire" sur le sexe féminin. Maintenant abordons l'autre conquête, celle sur l'anima. Depuis sa naissance, le garçon est sous l'emprise du pouvoir maternel.

Aparté : Il est de plus en plus admis par les psychopédagogues du développement de l'enfant que la mère est le premier Dieu de l'enfant non seulement pendant plusieurs millions d'année de matriarcat mais encore aujourd'hui.

Ceux-ci proposent une intéressante hypothèse sur l'invention de dieu. Il faut bien, en effet, qu'au cours des millénaires de l'évolution de l'espèce humaine, il y ait une date où l'idée de dieu apparaît. Ainsi dieu n'aurait pu être inventé qu'après le développement du langage par nos lointains ancêtres humains. Plus tard après en fait : seulement lorsque l'être humain a finalement pris conscience qu'il pensait.

Or, penser c'est beaucoup tenir une conversation avec soi-même. À partir de la prise de conscience de cette conversation, des êtres humains se seraient posé la question : se peut-il qu'il existe quelqu'un d'autre qui puisse l'intercepter et écouter ma conversation intérieure? Certains êtres humains ont répondu « oui ». Ils venaient d'inventer une ou des divinités.

Dans le cas des religions avec « dieu personnel » (comme les judaïsme, christianisme et islam, entre autres), la divinité nous connaît personnellement à travers son interception de nos pensées intérieures (et de nos paroles ouvertement prononcées). La divinité s'intéresse à nous personnellement. Et réciproquement, nous pouvons nous adresser à elle personnellement. Et elle nous entend personnellement et nous écoute. Elle sait donc si nous sommes bon ou méchant. Elle sait aussi nos prières. En fait, ce dieu peut éventuellement savoir tout de toutes personnes, de tous êtres vivants et de toutes choses. C'est l'espion suprême. Plus ou moins bienveillant. C'est Maman/dieu.

Encore aujourd'hui, l'enfant de deux à quatre ans fait l'expérience d'une semblable perception divine. Cet enfant est assez âgé pour comprendre que sa mère et autres personnes significatives ne cessent pas d'exister lorsqu'elles quittent son champ de vision. Mais l'enfant est encore trop jeune pour comprendre que sa mère et autres humains peuvent voir et entendre des choses différentes que celles qu'il voit, entend ou pense.

D'une part, c'est très rassurant. Pour l'enfant, Maman sait tout ce qui lui arrive. C'est comme si elle était toujours là à ses côtés. Mais d'un autre part, Maman sait tout ce que l'enfant fait. Notamment si l'enfant

respecte les règles et les consignes de Maman.

Qui n'a rien à cacher, n'a rien à craindre est la réponse spontanée qui monte de notre enfant de deux à quatre ans. Si je ne fais rien de ce que Maman dit qui est mal, elle ne grondera pas. C'est aussi la réponse spontanée qui monte de notre culture religieuse (même si nous ne sommes pas nous-mêmes croyant). Si je ne fais rien de ce que Dieu dit qui est mal, il ne me punira pas. D'ailleurs, comme par hasard, Dieu partage toujours plus ou moins mes propres valeurs ou celles de ma mère et ensuite de ma communauté.

« Au cours de l'enfance et avant l'initiation, le jeune adolescent est identifié et probablement s'identifie à une personne de sexe féminin, la sœur ou la mère. C'est en tant que tel qu'il aborde le cérémonial. » (…) «Parce qu'ils symbolisent l'autre sexe, les néophytes sont brimés, maltraités et les initiateurs qui leur font manipuler leur pénis les désignent comme leurs «femmes». (...) Tout semble se passer comme si à la fois le rituel tendait à faire éprouver concrètement l'issue inéluctable, en exorcisant la part de féminin qu'enferme le masculin. Il enseigne une loi de la société, en assurant la défaite de l'un et le triomphe de l'autre, en humiliant l'enfant de la femme pour glorifier l'enfant de l'homme, afin de préserver la pureté des membres du groupe qui ne contient plus que des hommes véritables.» (Moscovici, 1994, p.277ss)

Adieu anima ! Le garçon qui refuserait l'initiation ou échouerait serait condamné par le groupe à vivre comme une femme. Probablement l'origine sociale du travestisme et de l'homosexualité.

L'homme craint tellement les pouvoirs de la femme qu'il ne croit pas que la seule initiation puisse perpétuer sa domination despote. La peur de la vengeance des femmes à qui ils ont volé leur enfant est telle qu'elle demande une protection à toute épreuve permettant de maintenir le rapt accompli tout en affirmant le processus d'assujettissement du sexe faible au sexe fort. Ce sera le rôle des sociétés d'hommes, des confréries.

Le terme « patriarcat » fut introduit pour distinguer les forces qui maintiennent le sexisme d'autres forces sociales, tel le capitalisme. Toutefois le pouvoir des hommes dans ces groupes n'est pas fondé sur leurs rôles de pères ou de patriarches, mais sur leur caractéristique collective de mâles adultes, incarnée dans les cultes secrets, les maisons des hommes, la guerre, les réseaux d'échange, le savoir rituel et diverses procédures d'initiation. Le patriarcat est une forme spécifique de dominance masculin du type de l'Ancien Testament, où Abraham était un Patriarche — un vieil homme dont le pouvoir absolu sur les épouses, les enfants, les troupeaux et les dépendants était un aspect de l'institution de la paternité telle qu'elle était définie dans le groupe où il vivait.

Les sociétés d'hommes ne sont que le prolongement de la coopération et de la complicité nécessaires à une chasse fructueuse. Le chasseur est pourvoyeur de nourriture au sein de sa famille, là est son devoir primordial, tout manquement est signe de faiblesse qui pourrait servir de prétexte à la femme pour déstabiliser le pouvoir du mâle et même le renverser; ce qui sera fait au Néolithique lorsque l'agriculture, domaine réservée aux femmes, supplantera la chasse et marquera le retour des sociétés dites matriarcales.

Les confréries masculines répondent aux besoins de solidarités des mâles envers l'accomplissement de leur responsabilité et ce, même en dépit des périodes de disette ou d'accident. «Donner et recevoir, tenir à la disposition d'autrui ce qui est à soi sont les impératifs d'une convention qui garantit à chaque homme d'être le partenaire d'un autre homme. Faute de quoi, il n'y a ni bien-être, ni survie.» Dans plusieurs ethnies, la femme fait partie de ce qui est mis à la disposition d'autrui, l'acte sexuel étant considéré aussi essentiel que l'alimentation.

Car la chasse et le partage de la nourriture induit une connaissance des choses matérielles, Par exemple, le chasseur comprend le premier que la nourriture possède une valeur en soi, comme si cette chose extérieure et naturelle parce que nécessaire faisait référence aussi à une réalité intérieure qu'est le désir de la chose. L'instinct est aussi désir. Le désir de posséder la nourriture, le désir de procréer avec la femme confère à ses instincts une valeur d'échange. Suivra la mise en place d'une structure comportementale basée sur l'échange : le système de troc auquel la femme fut vite intégrée comme marchandise. Ainsi il est faux de dire que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Le lobbyisme et le proxénétisme l'ont précédé lorsqu'un mâle secondaire fit pression sur le mâle alpha pour que ce dernier lui cède la femelle de ses rêves en échange de plus de nourriture.

L'assujettissement des femmes par son compagnon despote est l'acte primordial de domination sur lequel reposent toutes les formes sociales (totalitarisme, féodalisme, industrialisme, capitalisme, et même le communisme devenu patriarcal) engendrées par la «civilisation» et toutes fondées sur la domination. Et maintenant nous savons pourquoi : parce que vivre dans des conditions égalitaires et non-répressives avec les femmes était impossible à cause du pouvoir immense que la nature leur avait conféré. La société des hommes devint le mécanisme de répression du mâle/culture envers la femelle/nature. Et faut-il le rappeler le droit de vote des femmes est apparu au 20e siècle soit près de 2 millions d'années après les premières hordes de chasseurs archaïques responsables de cette «logique de domination.» (Marcuse)

Ainsi ces fraternités exercent partout un grand ascendant et jouissent d'un grand prestige sur lequel reposent l'idéologie, l'économie voire, la politique des groupes sociaux. Les délibérations sont discrètes et jalousement gardées hors de portée des oreilles féminines ou des non-initiés. Souvent les liens tissés entre hommes sont supérieurs à ceux établis à l'intérieur du couple désignant ainsi la place réelle de la femme dans l'échiquier social. «Un économiste a calculé que les femmes occupaient une position inférieure dans 73% des sociétés agraires et dans 87% des sociétés pastorales.» (Moscovici)

Pour éviter la révolte des femmes, la société des hommes doit inclure des mécanismes qui rendront les femmes complices de cette logique de domination qui les discrimine. La disparité entre les hommes et les femmes se heurte à un obstacle majeur : il est quasi-impossible de préserver la domination de l'homme si frères, sœurs, mères, pères, copulent et se marient entre eux. Un homme ne pourrait pas en effet traiter sa sœur, sa fille comme une marchandise ou comme une inférieure si des liens parentaux se juxtaposaient aux liens matrimoniaux. La prohibition de l'inceste, l'interdiction de rapports sexuels entre membres d'une même famille, répond à cette double exigence de séparation et de hiérarchie. Cette interdiction de contacts sera poussée dans certaines ethnies jusqu'aux interdictions alimentaires où la femme ne peut manger à la même table que l'homme, renforçant l'analogie décrite plus tôt entre nourriture et sexualité.

D'un point de vue strictement mercantile, l'interdit de l'inceste a comme effet de raréfier les femmes disponibles et accroît ainsi leur valeur marchande. Pour compenser le manque et respecter la prohibition, le groupe doit se retourner vers son voisin et établir avec lui des modalités d'échange pacifique avec les amis et de rapt et d'enlèvement chez les groupes ennemis.

Ainsi l'homme rend la femme de son clan complice en la situant elle-même despote vis-à-vis les femmes étrangères venant des autres ethnies. Les femmes du clan assimilent donc les étrangères comme des sujettes qu'elles doivent maintenir dans une position subalterne le plus longtemps possible. Le transfert des femmes entre tribus préserve ainsi le pacte de solidarité masculine contre la menace de rébellion des femmes. L'anthropologue J.B. Birdsell à très bien décrit le subterfuge du troc des femmes et la situation de la femme étrangère au profit de l'homme :

«La condition de la femme y est telle qu'elle a peu de chance d'agir sur la langue, les cérémonies ou les fonctions des hommes dans la culture totale. Ces épouses importées sont des non-entités silencieuses, jusqu'à ce qu'elles aient appris la langue du groupe de leur mari; et à ce moment-là, elles s'intègrent rapidement à la bande ou à la tribu du mari.» (Birdsell cité dans Moscovici, p.305)

Aparté : À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Au sujet de la complicité des femmes envers le despotisme masculin, quelle ne fut pas la surprise de l'historien québécois Marcel Trudel lorsqu'il découvrit qu'en Nouvelle-France, les bonnes sœurs des congrégations religieuses et le clergé en général, étaient les principaux bénéficiaires du trafic des esclaves amérindiens.

La chasse ayant atteint son apogée et sa limite, il fallait trouver une alimentation complémentaire (agriculture) et des techniques d'approvisionnement créatives (l'élevage) pour faire face à la croissance démographique de l'espèce. « Ici, la domestication des animaux et l'élevage des troupeaux avaient développé une source de

richesse insoupçonnée jusque-là et créé des rapports sociaux tout à fait nouveaux. jusqu'au stade inférieur de la barbarie, la richesse fixe avait consisté presque uniquement dans la maison, les vêtements, de grossiers bijoux et les instruments nécessaires à l'acquisition et à la préparation de la nourriture: barque, armes, ustensiles de ménage des plus rudimentaires. Quant à la nourriture, il fallait chaque jour la conquérir à nouveau. Désormais, les peuples pasteurs gagnaient du terrain: les Aryens, dans le Pendjab et la vallée du Gange aux Indes, aussi bien que dans les steppes encore plus abondamment arrosées de l'Oxus et de l'Iaxarte, les Sémites, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre; avec leurs troupeaux de chevaux, de chameaux, d'ânes, de bœufs, de moutons, de chèvres et de porcs, ils avaient acquis une propriété qui ne demandait qu'une surveillance et les soins les plus élémentaires pour se reproduire en nombre toujours croissant et pour fournir la nourriture la plus abondante en lait et en viande. Tous les moyens antérieurs pour se procurer des aliments passèrent à l'arrière-plan; la chasse, cessant d'être une nécessité, devint alors un luxe. »
(Engels, op.cit.)

(Aparté) « C'est à ce stade que nous trouvons pour la première fois la charrue de fer traînée par des animaux, qui rendit possible la culture des champs sur une grande échelle, l'agriculture, et du même coup un accroissement des moyens d'existence pratiquement illimité, eu égard aux conditions de l'époque; de là également le défrichage des forêts et leur transformation en terres arables et en prairies, transformation impossible elle aussi, à large échelle, sans la hache de fer et la bêche de fer. Mais de là encore vint l'accroissement rapide de la population, et la densité de celle-ci sur un espace restreint. Avant l'agriculture, il eût fallu nécessairement des conditions tout à fait exceptionnelles pour qu'un demi-million d'hommes eussent pu se grouper sous une seule direction centrale, et cela ne s'était probablement jamais produit. (Engels, op.cit.)

Devant cet accroissement démographique exponentiel est vite apparu la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toute une construction collective d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations sont ainsi en train de s'édifier. Le seul modèle sous la main, était celui de l'assujettissent des femmes par la coercition : la méthode despotique réservée aux femmes migra vers les hommes de «basses classes» ou étrangers à son ethnie.

La répression intervient lorsque les classes dirigeantes imposent leur volonté égoïste à ceux qu'elles dominent pour priver, exploiter et écraser les plus faibles. Ainsi se poursuit la logique de domination. « Et ce qui est aussi certain, c'est qu'au seuil de l'histoire pour laquelle nous possédons des documents, nous trouvons que les troupeaux étaient déjà partout propriété particulière des chefs de famille, au même titre que les produits de l'art barbare: ustensiles de métal, articles de luxe, au même titre enfin que le bétail humain: les esclaves.»

Les premiers : les prolétaires seront assujettis au travail mais libres, les seconds assujettis au travail mais esclaves surveillés par des guerriers qui assurent la cohésion sociale et la défense du territoire et des prêtres qui assurent la quiétude spirituelle de l'âme en échange de la fidélité temporelle au pouvoir. L'homme despote vis-à-vis de la femme continuera sa recherche de pouvoir par la barbarie totalitaire envers les autres impurs à son ethnie. La discrimination de l'homme envers la femme basée sur la peur de la sexualité et des pouvoirs reliés à la fécondité, le sexisme, a donc servi de modèle dans l'édification des éléments concordants du totalitarisme et du despotisme entre les hommes eux-mêmes : le racisme et l'esclavagisme.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpelage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure. (Moscovici, 1994)

Les civilisations de «l'anima» se sont surtout développées au Paléolithique supérieur et localisées en Asie du sud-orientale. Plus tard en Asie de sud-est, l'horticulture s'est développée. Ce type de civilisation matriarcale basé sur une combinaison de chasse, de végéculture, d'horticulture s'est diffusé par la suite en Afrique tropicale, en Mélanésie, en Inde et dans les deux Amériques (Dittmer,1954). Cet éloignement de l'Europe et du Proche-Orient leur a permis de croître en sécurité. Or comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au choc de leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Par contre, cette recherche de l'harmonie, associée à l'anima,

constitue, elle aussi une somme de modèles cosmologiques, religieux, sociaux et éthiques appartenant non pas à un passé révolu mais à une perpétuelle réactualisation. La question est donc de savoir : Jusqu'où les valeurs de l'animus ou du patriarcat peuvent-elles croître au détriment de l'anima?

Finalement, l'apparition de l'agriculture d'une part et de la cité, de l'autre, marqueront le début de la fin de l'ère nomade du chasseur et la notion de territoire de chasse protégé évoluera tranquillement vers le concept agraire de «ethnies-cités-pays-nations.» À la fin du Néolithique, tout est maintenant en place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiés du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de «prêtres» masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme «Centre du Monde» défendu par des guerriers aguerris. (Eliade, 1976).

Du Paléolithique au Néolithique, (encore aujourd'hui !) le désir de pouvoir s'impose comme notre première valeur. Le pouvoir sur les bêtes que l'on mange, sur les plantes que l'on cultive, pouvoir de l'homme sur sa compagne et de sa société sur l'autre, l'étrangère. Tout le développement humain repose sur ce désir d'être plus symbolisé par la puissance des dieux de qui nous voulons acquérir le pouvoir. En apaisant la crainte des dieux par le rituel, l'homme espère recevoir quelque chose en retour, une sorte de supplément de puissance. Mais l'association entre pouvoir et divinité est lourde de conséquence, elle implique la priorité de la force et le pouvoir de dominer sur tout. La révolution viendra du christianisme et son apologie de l'amour comme utopie.

Mais pour l'instant, l'histoire brute, sans fioriture, nous montre que le destin de l'humanité est redevable, non pas de l'amour, ni de la justice, ni de l'égalité mais du pouvoir comme condition de l'être et de son désir de dominer. Car n'oublions pas que le premier souci des hommes a toujours été d'obtenir ce qu'ils désirent avec ou sans l'aide de dieu.

Le passage de la société agricole à la société paysanne plus structurée marque l'apparition des chefferies, modèle de sociétés dirigées par un chef entouré de dignitaires, de prêtres et de chefs de clan. On pense aux Celtes, aux Germais, aux Ibères, aux Italiques, aux Thraces, aux Daces, Scythes et à bien d'autres peuples nordiques. Ces sociétés à chefferies établissent des relations commerciales nouvelles, elles acquièrent, par troc principalement, du minerai qu'elles transforment en objets luxueux ou utilitaires. Plusieurs puits de mines sont ouverts pour extraire du silex, cuivre et autres métaux. Rien auparavant à pu hanter l'imaginaire sociale comme l'extraction de l'or. Soudain tous les concepts spirituels glissent vers le matérialisme, la possession de l'«objet/désir.»

Aparté «De tous les êtres, l'homme seul est parvenu à se rendre presque absolument maître de la production des moyens de subsistance. Toutes les grandes époques de progrès humain coïncident plus ou moins exactement avec des époques d'extension des sources d'alimentation » (MORGAN: Ancient Society, Londres, 1877.)

Avec l'apparition de l'or, l'art prend un tournant décisif; à la représentation spirituelle s'ajoute les marques du prestige matérielle et de la domination sociale. L'accumulation de ces objets introduit de nouveaux concepts comme la richesse, le trésor et surtout le concept de propriété privée. Ces nouvelles marques de statut social sont signalées par la création de sceptres et de couronnes comme objets précieux ou exotiques. Ces changements amènent à l'état embryonnaire les premières formes d'inégalités sociales basées sur la possession de trésor. Mais surtout, la fabrication de «l'or-monnaie est un symbole de pervertissement et d'exaltation impure des désirs». (Dies) Certaines familles deviennent plus importantes que d'autres, des alliances se négocient et des échanges de femmes entre familles viennent sceller les tractations. La transmission du pouvoir et de la richesse du père au fils transforma la chefferie en dynastie. La préhistoire bascule dans l'histoire.

(Aparté Engels – Origine…) « *Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant, en dernier ressort, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais, à son tour, cette production a une double nature. D'une part, la production de moyens d'existence, d'objets servant à la nourriture, à l'habillement, au logement, et des outils qu'ils nécessitent; d'autre part, la production des hommes mêmes, la propagation de l'espèce. Les institutions sociales sous lesquelles vivent les hommes d'une certaine époque historique et d'un certain pays sont déterminées par*

ces deux sortes de production: par le stade de développement où se trouvent d'une part le travail, et d'autre part la famille. Moins le travail est développé, moins est grande la masse de ses produits et, par conséquent, la richesse de la société, plus aussi l'influence prédominante des liens du sang semble dominer l'ordre social. Mais, dans le cadre de cette structure sociale basée sur les liens du sang, la productivité du travail se développe de plus en plus et, avec elle, là propriété privée et l'échange, l'inégalité des richesses, la possibilité d'utiliser la force de travail d'autrui et, du même coup, la base des oppositions de classes: autant d'éléments sociaux nouveaux qui s'efforcent, au cours des générations, d'adapter la vieille organisation sociale aux circonstances nouvelles, jusqu'à ce que l'incompatibilité de l'une et des autres amène un complet bouleversement. La vieille société basée sur les liens du sang éclate par suite de la collision des classes sociales nouvellement développées: une société nouvelle prend sa place, organisée dans l'État, dont les subdivisions ne sont plus constituées par des associations basées sur les liens du sang, mais par des groupements territoriaux, une société où le régime de la famille est complètement dominé par le régime de la propriété, où désormais se développent librement les oppositions de classes et les luttes de classes qui forment le contenu de toute l'histoire écrite, jusqu'à nos jours. »

Cette véritable rupture socio-historique est accompagnée du développement phénoménal des techniques métallurgiques. L'action concertée du bûcheron, du forgeron et du mineur aura aussi un impact des plus tragiques avec la création d'armes nouvelles toujours plus puissantes et ce perfectionnement des armes de guerres sera constant jusqu'à nos jours. De nouvelles armes apparaissent comme l'épée et s'ajoutent aux poignards, dagues et haches déjà existants. Stimulés par ces nouvelles possibilités, certains chasseurs-guerriers, formant des hordes nomades sauvages, comprennent vite le profit qu'ils peuvent en tirer car en effet, il existe un moyen «magique» d'obtenir de la nourriture sans labeur : le vol; un moyen facile d'obtenir une femme désirable : le viol à la pointe du couteau; un moyen simple d'acquérir du pouvoir : la conquête; un moyen astucieux d'éviter le travail considéré comme de l'esclavage et finalement l'obtention de la richesse : le pillage. Oui, l'homme se découvre aussi barbare.

Ainsi l'idée que les mythes mythologiques recouvrent la peur des hommes devant les phénomènes naturels sera progressivement remplacé par des mythologies et dieux anthropomorphiques recouvrant la peur des hommes envers l'homme lui-même. Ainsi pour souder l'harmonie d'un groupe et empêcher le conflit interne, la violence envers l'autre, l'étranger servira d'exutoire. Une fois, l'ennemi désigné, il sera quasi impossible de faire marche arrière même si les raisons de la haine s'annoncent non fondées et même fausses. L'essayiste René Girard nommera ce phénomène la «violence fondatrice» qui contaminera fortement tout l'univers du sacré.

Le passage de l'homme archaïque de la préhistoire à l'homme antique s'échelonna donc sur plusieurs siècles. De cette longue évolution naquit toute une panoplie de concepts allant de l'échange économique à l'organisation sociale en passant par une technique primitive axée principalement sur l'utilisation de l'eau, du feu, de la terre. Naquit tranquillement l'expérience de la civilisation fondée sur un choix conscient de l'individu vers la vie collective régie par des lois et règles Avec la civilisation, naquirent aussi la cité et la spécialisation des rôles: marchands, administrateurs, artisans, esclaves et son corollaire une économie d'argent basé sur le travail. Toute une série de concepts spirituels suivaient le même cheminement évolutif allant du rêve, de la magie, de l'animisme totémique aux dieux. Le monde grouillait de Dieux, eux-aussi spécialisés: Dieu de la chasse, de l'agriculture, de la guerre etc.

Cette évolution religieuse à la fin du néolithique fut marquée par la lutte de pouvoir entre les nouvelles castes de prêtres «urbains» et les chamans traditionnels identifiés à la «religion de la chasse» ou «religion de nature». Tandis que la caste des prêtres représentait le courant de spécialisation générale de la société en différents corps de métier, le chaman lui déroutait toujours par sa polyvalence, à la fois, magicien, sorcier, guérisseur, devin.

Depuis le néolithique, nous assistons à une véritable dénégation du chaman relié intrinsèquement au nomadisme. Il est le maître des pratiques mouvantes adaptées aux lieux et aux types de fréquentations. Il agit seul, n'a pas besoin de temple permanent mais surtout il a le pouvoir de contact direct avec les esprits. Il est le premier à emprunter les «chemins mystiques» vers l'au-delà, à établir le lien entre le Ciel et la Terre. Devenu rival religieux, le chaman sera combattu par toutes les sociétés sédentaires et voué au mépris. Identifié aux hordes barbares, aux peuples arriérés, il sera

qualifié d'être maléfique possédé par les mauvais esprits et atteint de folie. Devenu suspect pour le pouvoir politique, le chamanisme d'origine matriarcale sera progressivement proscrit et voué à la disparition.

C'est à ce moment que l'on remarque la multiplication des pratiques magiques et le développement des disciplines occultes, principalement exercées par des femmes, qui deviendront plus tard populaires dans tout le monde asiatique et méditerranéen. Une «religion» parallèle associée à la sorcellerie ne tarde pas à s'établir et à promouvoir ces valeurs plus «archaïques». Tout ce monde dit occulte perpétuera les mythes, rites et rituels magico-religieux du paléolithique : lecture des viscères (oracles), le bestiaire archaïque intégré dans les signes du zodiaque; l'analogie entre les signes mystiques et la réalité permettant donc de maîtriser le temps et ainsi connaître l'avenir.

Voilà plus de quatre millénaires, des hordes de guerriers venus du sud de la Russie actuelle envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles Britanniques. Cette migrations des «gens de Kourgan» est l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisé et appelé ainsi parce que le sanskrit, langue indienne, parlé par ces gens de Kourgan, appelés par la suite aryen, est la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien. L'invasion indo-européenne est à l'origine de nos cultures dites occidentales et le foyer le plus influent dans la formation des religions antiques et de leur fusion avec les religions de l'Inde. Toutes les religions y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme portent la griffe de la civilisation indo-aryenne.

Plusieurs religions et philosophies dont le taoïsme chinois, le shintoïsme japonais, le bouddhisme et le jinïsme y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme dérivent du védisme et portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Au départ, le védisme, appellation découlant des Védas, livres sacrés de l'Inde ancestral, favorise la vision de l'univers comme étant gouverné par une multitude de forces souvent contradictoires. Le cosmos est naturellement bienveillant à l'égard de l'homme et s'oppose au chaos. Le bien et le mal sont des antagonismes normaux, naturels, représentés par des dieux (daevas, pouvoir) et des démons (asuras, contre-pouvoir), point de Diable à l'horizon. Tout l'équilibre du monde réside dans les sacrifices et les offrandes polythéistes où l'homme rend hommage aux lois célestes issues des forces cosmiques en action. Mais tous ces dieux védiques ne sont que la manifestation d'une seule et unique réalité : L'Un. Et cet Un est à la fois multiple (hénothéisme).

Les mythes rapportent également que la race humaine est issue d'un tre divin géant, à forme humaine, Purusha. De sa bouche, sont venus les Brahmanes dont sont issus les prêtres, de ses bras les Kshatriya qui fournissent les gouvernants et les guerriers, de ses cuisses les Vaishya ou agents économiques, commerçants et marchands, et de ses pieds les Sudra ou artisans, au service des trois premières castes. L'apparition des castes au cours histoire de l'Inde s'est développé afin de renforcer le système de coercition nécessaire au bon déroulement de la société indienne. L'asservissement de certains par d'autres est une faiblesse humaine placée sous le signe de l'hérédité, non une loi naturelle. Les Intouchables, ceux qui exercent les métiers sales ou de peine comme les coolies, se désignent eux-mêmes sous le nom de Dalits (opprimés) et sont encore l'objet de persécutions et de mauvais traitements.

Les Intouchables étant des hors castes, il apparaît logique que les non-Hindous soient également considérés comme des Intouchables. Ainsi en est-il des populations tribales des régions reculées du pays. Ainsi en est-il également des minorités religieuses. L'hindouisme a gardé l'essentiel de la religion védique: la continuité et la prospérité du monde reposent sur le sacrifice, dont la victime principale est l'homme.   Toute une hiérarchie se met donc en place sous l'emprise de la notion de pur versus impur.

Le pur et l'impur se cristallisent chacun dans la personne du brahmane, opposée à celles des castes inférieures, qui sont désignées pour prendre en charge les impuretés sociales. Chacun, à son niveau, se définit dans des relations de supériorité et d'infériorité par rapport aux autres. L'esprit de caste reflète simplement que les inégalités sociales sont conformes aux lois naturelles perceptibles à leur époque où nulle égalité entre espèces existe.

Cette notion de pureté reflète bien les structures de l'Inde aryenne. La société est fortement hiérarchisée sous l'égide des Aryas, caste des seigneurs guerriers dont le pouvoir est codifié par la religion védique, instrument politique de cohésion dont les prêtres sont les gardiens. Auparavant, l'être archaïque baignait dans le religieux, sa vie était religion au sens de *re-ligare*, complètement relier à son monde, participant à la mana, cette force «magique», «principe de tout ce qui vit, de tout ce qui agit, de tout ce qui se meut» (Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960, p.276)

Avec les premiers écrits védiques surgit l'idée que l'individu est redevable à l'ensemble social dans lequel il vit. A cela s'ajoute une panoplie de dieux qui viendront régir les moindres détails de la vie quotidienne établissant des codes vestimentaires, des rites alimentaires, des lois et des règles de conduite. La religion devient institution ou comme le dit si bien Henri Hubert : «la religion, c'est l'administration du sacré» et nous de rajouter, à des fins de cohésion socio-politique. La religion devient une idéologie du sacré.

Dorénavant, il n'y aura pas de politique sans religion d'où l'importance du dieu de la guerre Indra qui mène les guerriers au combats et qui célèbre ses victoires par des festins et des ivresses mémorables. De conquête en conquête, avec le temps, des dynasties princières voient le jour comme les râjâ aryens qui gouvernent un peuple d'agriculteurs et d'éleveurs qui aiment chanter, festoyer et danser aux sons de la harpe et du luth.

Poursuivant leur politique de conquête, voilà plus de quatre millénaires, ces hordes de guerriers venus du sud envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles Britanniques. Cette migration est l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisé et appelé ainsi parce que le sanskrit, langue indienne parlée par ces Aryens, est la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien.

Ces synthèses de cosmogonies et de théogonies qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permettent la constitution d'États-nations comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran avec à leur tête des hommes-dieux. En fait, ces États-nations agissent comme un système humanitaire qui protège l'entité contre les agressions extérieures, une sorte de stratégie de survivance de l'espèce pour reprendre une comparaison chère à Darwin. Mais chacun de ces États-nations de type théocratique pris isolément introduit la notion de religion nationale apparentée à une stratégie de survivance clanique ou tribale et devint source de division et enjeu de guerre territoriale.

Dieu patriarcal

«L'histoire commence à Sumer» : l'Antiquité

En Mésopotamie, littéralement : «le pays entre les fleuves» l'Euphrate et le Tigre, deux grands peuples : les Sumériens, vivant en bordure du golfe Persique et les Akkadiens, plus au nord, échangèrent entre eux nombre de coutumes y compris des dieux et déesses pour constituer une grande mythologie syncrétique car le Proche-Orient est une terre de contact et de passage entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Au début, c'est le monde des eaux primordiales : " l'Océan primordial infini." C'est de cette Mer Originelle infinie que sont nés le Ciel et la Terre. Au commencement la terre était confondue dans l'univers, Ciel et Terre étaient unis et formaient une cosmogonie unifiée car le créateur, le dieu An est «père et mère qui crée lui-même», réunion harmonieuse de l'animus et de l'anima. Puis le dieu AN partagea l'univers entre ses deux fils : NUDIMMUD le dieu du ciel et ENLIL régnant sur la terre. Le cosmothéisme (Dieu-monde) sumérien était représenté par des dieux n'ayant de personnalité défini qui imitaient les forces créatrices de la nature. Par la suite, une symbolique typiquement terrestre fait son entrée ; l'arbre céleste, le rocher, montagne sacrée, le soleil et la lune. Puis An créa les autres dieux terrestres aux formes mi-humaines mi-animales : le lion, aigle, serpent et surtout le taureau sacré.

Tout indique, par la suite, que cette civilisation s'achemine vers une théogonie où l'individuation des dieux se reflète dans leur apparence

humaine. Dieux barbus, cheveux long en chignon, ils représentent les hommes d'une humanité supérieure mais vivant selon les coutumes terrestres. Le roi, représentant des dieux, partage avec eux la substance divine : le souffle de vie et le sang.

«Comme les hommes, les dieux ont leurs épouses, leur famille. Souverains célestes, ils ont à l'image des rois de la terre, leur cour, leurs serviteurs, leurs soldats. Ils habitent des palais soit situés dans les régions supérieures du ciel, soit sur la grande montagne de l'est, soit dans les profondeurs souterraines des enfers. (...) Ils forment donc une société bien organisée et hiérarchisée ». (F. Guirand, J. Schmidt, Mythes, mythologie, Larousse, Paris, 1996, p. 73-74)

Dans la civilisation mésopotamienne, la femme fait son entrée «officielle» au Temple, une entrée très remarquée, elle devient prêtresse sous les traits de Ishtar, à la fois, guerrière « la dame des batailles » et déesse de l'amour et de la volupté accompagnée d'un cortège de filles de joies; son culte est celui de la prostitution céleste. Les plaisirs de l'acte sexuel sont sacralisés. De l'union sacrée avec la prêtresse/prostituée du Temple est né Sargon, le grand roi de la Mésopotamie.

« Ma mère était prêtresse, je n'ai pas connu mon père... Ma mère, la prêtresse me conçut, m'enfanta en cachette, me mit dans une corbeille de roseaux dont elle ferma l'ouverture avec du bitume. Elle me livra au fleuve qui n'était pas haut. Le fleuve m'emporta et me mena chez Akki : c'était un homme chargé des libations. Akki me regarda avec bonté et me retira; il m'adopta pour son enfant et m'éleva; il m'établit pour son jardinier. C'est durant que j'étais jardinier que la déesse Ishtar m'aima, j'exerçai alors la royauté...» (trad. Dhome - Guirand, op,cit. p.81) (nda,origine de l'histoire de Moïse sauvé des eaux)

Aparté : Ainsi s'est constitué la trilogie originelle déesse-mère-prostituée, qui se perpétuera à travers les siècles et qui transitera avec quelques substitutions vers Astarté, déesse phénicienne, vers Aphrodite chez les Grecs, vers Vénus dans d'innombrables civilisations pour finalement intégrée l'histoire chrétienne par le trio Marie, la vierge, Anne, la mère et Marie-Madeleine, la prostituée. Contrairement à Sargon né d'une prostituée, Jésus, né d'une vierge deux millénaires plus tard, marque le changement radical des mœurs de l'époque.

Sargon l'Ancien (2325 av.J.C.) est donc le représentant des dieux sur terre et son peuple doit le servir et le vénérer comme tel. Sargon 1er, le père-roi-tout-puissant de l'empire mésopotamien, est un terrible ambitieux. À ce moment là, de puissantes tribus avaient déjà entrepris l'unification du monde en attaquant les ethnies et les clans voisins et les soumettant : c'est la politique de la puissance vers la domination universelle toujours présente de nos jours après 4 mille ans d'existence.

En quelques campagnes militaires, il soumit les Sumériens, arriva au nord jusqu'au Liban, à l'ouest jusqu'à Chypre, à l'est jusqu'à Elam en Iran. Il est le seul et unique maître de l'univers et se proclame «maître des quatre régions du monde» et de la «totalité des hommes». Cette vision du règne universelle représentée par la «croix» des quatre points cardinaux traversa toutes les civilisations jusqu'en Chine. Athènes, Rome, Jérusalem, La Mecque se définiront toutes un jour comme centre du monde, que dire de l'expression chinoise «l'Empire du milieu. »

Sous le règne de Hammourabi vers 1900 av. J.C., Babylone acquiert la magnificence mythique qu'on lui connaît. Les lois, les normes, les décrets, impartis aux dieux qui assuraient le bon fonctionnement de la société depuis le paléolithique passent sous l'autorité roi divin. Les valeurs religieuses vont fonder l'ordre dans la cité. Sur une stèle sont inscrites les «tables de la loi» appelées le code de Hammourabi.

Sous son règne, les rapports entre les dieux et les hommes étaient amicaux, pacifiques, presque familiaux, mais cet esprit de société basé sur le respect et la justice allait considérablement évoluer et dégénérer sous la pression de différents envahisseurs étrangers qui ravagèrent le pays.

Sous le règne de Nabuchodonosor 1er qui régna sur Babylone de -1124 à –1103, un dieu terrible, jaloux et guerrier apparaît tel que révélé par le fameux poèmes *l'Énouma Elish* écrit par des théologiens babyloniens et conservé au Bristish Museum. Le grand dieu Marduk, Souverain des dieux et Souverain des hommes, devint le dieu suprême du panthéon mésopotamien et le géniteur d'une humanité violente, prête à se battre et à soumettre par l'esclavage tous les peuples qui refuseront de payer le tribut de domination. Le projet politique de l'Empire devient évident en déclarant

premièrement Babylone, capitale par volonté divine, deuxièmement que son roi est roi des rois parce que son dieu Marduk est le premier et seul dieu régnant sur l'Univers et troisièmement les autres villes, les autres rois, les autres dieux étrangers sont subalternes et leur peuple, des subordonnés. C'est le poème qui justifie clairement la théocratie comme politique par la métaphysique, la métaphysique par la religion.

Dans *Le portrait du roi*, Louis Marin écrivait que «Représentation et pouvoir sont de même nature (…) dans le sens où le pouvoir - comme image et visibilité de la puissance - est désormais l'effet de la représentation, et celle-ci, de sa part, opère en tant que signe et forme de l'exercice du pouvoir. Et ce pouvoir ne peut exister et se reproduire sinon en étant absolu, sinon en étant la représentation imagée du monarque comme sujet du pouvoir. Le pouvoir absolu du monarque devient totalement réel et efficace dans les signes et les images qui le représentent ; le roi n'est vraiment roi, c'est-à-dire monarque, que dans des images. Entre le roi et Dieu s'instaure un dispositif complexe d'images, qui devient le fondement véritable et réel du théologico-politique, dans le sens où Dieu donne au roi la justification et le droit pour exercer le pouvoir, mais, en même temps, le roi " possède Dieu dans les signes qui le font roi. l'image du roi représente l'identité même du politique et du théologique, et cela en construisant un formidable appareil de pouvoir, dans lequel le droit de puissance - le droit d'avoir de la puissance - devient une sorte de théâtre, une représentation de la figure royale.» (Louis Marin, *Le portrait du roi*, Paris, Ed. Minuit, 1981)

Pendant des générations, dix rois de Babylone portèrent le nom de Marduk et poursuivent l'expansion territoriale en soumettant le royaume d'Israël, la Samarie, la Syrie, l'Asie mineure et l'Arménie. Ce système de théocratie totalitaire se diffusa rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen et Proche Orient. Ainsi les masses populaires conquises durent supporter le poids de la dictature impérialiste.

« Les guerres des villes-États, par exemple en Mésopotamie, au contraire, eurent très tôt pour but la fondation d'empires par l'assujettissement à long terme d'autres royaumes fondés sur des villes. La logique de cette évolution allait impliquer ultérieurement dans cette stratégie de conquête même des pays et des peuples étrangers et lointains, les prétentions à la puissance et à la grandeur devenant bientôt un facteur autonome, sans qu'il fût possible de voir la fin de cette évolution. (E. Drewermann, Spirale de la peur, p. 47)

L'univers politique des États-nations devient investit d'une mission religieuse de conquête des âmes. Progressivement se met en place une structure de domination des âmes par des vicaires, ces «empoisonneurs de la vie» propageant des sentiments de peurs et de culpabilité dans l'homme qu'ils doivent asservir au pouvoir totalitaire : c'est la naissance de la théocratie.

L'instinct de domination a remplacé, dans le cœur des hommes, sa vocation spirituelle; la recherche de puissance brute se substituant à la recherche du divin. Cet effort pervers tourne à la divinisation de l'homme lui-même et de l'État : la royauté sacré. Jamais l'humanité n'oubliera que là est née l'idéologie la plus pernicieuse du despotisme : la théocratie.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux viennent suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux.» (Hatzfeld, 1993, p. 219) Les gouvernants comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales.

Dieu est-il par essence totalitaire? Dieu est tout, il est la totalité. Et cette totalité est la puissante harmonie, et non pas le pouvoir. Cette totalité de la puissante harmonie s'est exprimée, pendant des dizaines de millénaires chez l'homme, par l'animisme, religion de la présence divine dans toute matière, plante animal ou être. C'est la religion des objets-fétiches, des dieux personnalisés par le totem. Jusqu'au jour où la caste des prêtres-chamans remplaça la multiplicité pacifique des totems individuels par le grand totem collectif, la seule réalité. Ainsi, sous l'influence des prêtres, l'individu doit subordonné son totem personnel et s'attacher à celui du groupe

à l'exclusion de tous autres fétiches. L'ensemble des relations sociales symbolisés par le Grand Fétiche de la tribu conduit cette dernière à rejeter complètement le Grand Fétiche de la tribu voisine ce que l'ethnologue De Brosses traduira ironiquement en ces termes : «il n'y avait pas moyen que les adorateurs du rats vécussent longtemps en bonne intelligence avec les adorateurs du chat.» D'où des guerres entre fétiches, instrumentalisés par les prêtres des différentes sociétés. Le passage du totem personnel donc multiple au totem collectif, ancêtre du dieu unique marque les débuts des guerres fratricides. Les religions deviennent source de guerres fratricides et apparaissent en même temps que la notion de totem collectif comme signe identitaire des premières tribus. Oui, le Dieu tribal est carrément totalitaire.

Les vicissitudes de la "real politic" donnent le coup d'envoi de pratiques de plus en plus hégémoniques. Les dieux des peuples conquis doivent être asservis au nouveau pouvoir afin de briser toute tentative de résistance des clergés locaux. De plus en plus apparaît dans la cosmogonie des débuts de l'histoire, un homme despote dépositaire parce que roi de la puissance de dieux de plus en plus dominants.

«La constitution des États despotiques, avec tous les rapports de force qu'elle met en oeuvre, s'accompagne donc de la constitution d'un panthéon unifié sous l'emprise de divinités dominatrices et du reste ce processus renforce à son tour la puissance de l'État de tout le prestige du fantasmatique. Cette unification se fait en faveur de dieux à la personnalité puissamment accusée qui sont comme la projection dans le fantasmatique du despote et des siens...» (Lévêque, 1985)

On assiste à la confiscation du savoir astronomique primitif par des castes de prêtres qui transforment les récits mythologiques animaliers, accessibles à tous, en des formules sacrées et magiques ésotériques avec une connotation moralisante; elles ajoutent un commentaire moral au récit. La mythologie n'a alors plus d'assises concrètes dans le peuple et déchoit en de simples contes et récits tronqués et imprécis.

Le cosmos s'affirme donc comme un État ordonné autour de la figure du roi. (Jacobsen) C'est ainsi qu'on assiste à une révolution religieuse où apparaît progressivement le dieu omnipotent qui confère au roi despote ses pouvoirs hégémoniques. Tout le rituel religieux est entre les mains des prêtres où la foi individuelle est absente. Il s'agit, en somme, d'une religion sans espoir où le rôle de l'homme se limite à servir les dieux et le roi despote par le travail. On peut se représenter le désespoir comme un mutation artificielle de l'angoisse existentielle «naturelle» en aliénation et névrose imposées, provoquées, de l'extérieur. La nausée devant la condition humaine devient la nausée de soi-même et souvent la révolte se présente comme la seule issue autre que le suicide. L'Empire est donc constamment bouleversé par des séries de soulèvements populaires réprimés souvent par des guerres impitoyables où des «flots de sang furent versés, des villes rasées, effacées de la surface de la terre» .

L'accroissement du rendement agricole par l'irrigation des terres, l'accroissement du cheptel grâce à la domestication des bêtes, le développement de la métallurgie, des techniques céramiques et du textile, l'apparition des premiers villages fortifiés offrant protection, tout converge et favorise l'accroissement démographique qui a son tour fournit la main d'œuvre et les guerriers nécessaires à l'expansion de la nation qui à son tour, accroît d'autant la puissance du despote. Irrémédiablement, la «pensée sauvage» est entraînée vers une rationalisation bien humaine porteuse de mutations inouïes comme l'écriture, le calcul et le calendrier.

Mais pour que l'idéologie survive au sein de la société, le despote a besoin de dégager une partie de la production de biens et services et de la diriger vers les administrateurs et les prêtres non-producteurs à son service. De surcharge en surcharge, les graves transformations des rapports sociaux de production accentuent l'exploitation et la sujétion des classes laborieuses : «la transformation des choses passe par la transformation de l'homme en chose» que Marcel Gauchet, dans *Le désenchantement du monde* qualifiera de véritable extorsion esclavagiste et dont la figure emblématique pour des siècles à venir sera le paysan, l'«assujetti productif» par excellence.

Ainsi le fameux poème d'Atrahasîs vint expliquer les origines et les raisons de l'asservissement des hommes. Au départ, trait particulier, les dieux mésopotamiens étaient obligés de travailler pour assurer leur nourriture. Mais un jour Ammou ou Nammu, la déesse-mère des eaux douces, se plaint à son fils Enki du labeur pénible imposé aux dieux. Enki lui propose alors de créer des pantins qui feraient le

travail à leur place et qu'ils puissent offrir de la nourriture aux dieux sous formes d'offrandes et de sacrifices. Enki, le dieu de l'eau douce, sans qui toute récolte était impossible, façonna les premiers hommes avec "de l'argile." À partir de la boue d'une rivière sacrée, Enki créa ainsi la race humaine pour servir d'esclaves aux dieux donc au roi despote qui les représente sur terre. Un marxiste y verrait la naissance du prolétariat. Sous le règne de Sargon, un code pour le contrôle des populations de plus en plus nombreuses à l'intérieur des cités-États se met en place. Pour ce faire il crée un système théologique basé sur la faute et le repentir.

Ainsi les masses laborieuses des royaumes despotiques antiques furent contraintes à ériger des sanctuaires, des temples et palais en l'honneur du roi tout en fournissant sa cour, ses administrateurs et ses prêtres en «nourritures terrestres». Cet immense surtravail ne profite plus à l'ensemble de la communauté mais bien à une élite qui se révèle instrument d'exploitation au profit d'une cohésion sociale, de là, le paradoxe de sa longévité. Comme si on tolérait mieux la structure autocratique de la société à condition qu'elle trouve une justification religieuse et spirituelle. On est prêt à se sacrifier pour le despote à condition que ce sacrifice serve aussi à honorer dieu, telle est la dynamique interne de la société mésopotamienne.

Alors qu'au Paléolithique régnait un animisme bon enfant, la surproduction de gibiers lors d'une chasse réussie permettait des festins, des danses et des grandes fêtes en l'honneur des êtres naturels et surnaturels qui peuplent l'univers. Plus égalitaire et généreuse, c'est toute la communauté qui profitait alors de la surproduction de nourriture. Le village était le représentation parfaite de la coopération, de l'adaptation avec réciprocité, d'une relation développée et compréhensive, avec pour résultat un fusion organique et complexe plus riche que la représentation prédatrice des villes-États conduisant à une exploitation de l'environnement impitoyable, parasitaire et épuisante donc un instrument de production, d'accumulation et de surabondance qui ne peut se maintenir que par l'expansion donc qui ouvre la voie aux conflits, actes de violence et de peurs.

La civilisation mésopotamienne atteignit son apogée. Les cités-temples devinrent des cités-États, Nabuchodonosor II (605-562) suite à la conquête de la Palestine et la prise de Jérusalem devint roi «des quatre régions de l'Univers».

Jamais l'individu n'aura été abaissé à ce point auparavant dans aucune autre civilisation. Le but fondamental étant de réduire l'individu à la plus humiliante servitude spirituelle et temporelle. Non seulement, l'homme ne se reconnaît plus lui-même mais ne reconnaît même plus l'autre, son frère, tel un Caïn qui ne voit en l'autre qu'une menace mortelle; la peur se radicalisant en meurtre.

Comment les prêtres ont-ils pu accomplir un tel prodige qui ne s'était jamais produit auparavant ?

Avec le Néolithique apparaît, nous l'avons vu, différentes sources d'approvisionnement en nourriture grâce aux techniques de l'agriculture et de l'élevage. La ville, enfermant dans des murailles, dans des tours et des créneaux de pierre, des maisons de pierre ou de brique, devint le siège central de la tribu ou de la confédération de tribus; progrès capital en architecture, mais signe aussi du danger accru et du besoin accru de protection. La richesse augmenta rapidement, mais en tant que richesse individuelle; le tissage, le travail des métaux et les autres métiers qui se différenciaient de plus en plus donnaient à la production une variété et un perfectionnement croissants,

« Famulus veut dire « esclave domestique » et la familia, c'est l'ensemble des esclaves qui appartiennent à un même homme. L'expression fut inventée par afin de désigner un nouvel organisme social dont le chef tenait sous l'autorité paternelle l'agriculture et l'appropriation du sol, la femme, les enfants et un certain nombre d'esclaves, et avait, sur eux tous, droit de vie et de mort. »

« L'accroissement de la production dans toutes les branches - élevage du bétail, agriculture, artisanat domestique donna à la force de travail humaine la capacité de produire plus qu'il ne lui fallait pour sa subsistance. La famille patriarcale fut la première forme de famille basée non sur des conditions naturelles, mais sur des conditions économiques à savoir : la victoire de la propriété privée sur la propriété commune primitive et spontanée. Le mariage conjugal n'entre donc point dans l'histoire comme la réconciliation de l'homme et de la femme, et bien moins encore comme la forme suprême du mariage. Au contraire: il apparaît comme l'assujettissement d'un sexe par l'autre, comme la proclamation d'un conflit des deux sexes, inconnu jusque-là dans toute la préhistoire. Elle accrut en même

temps la somme quotidienne de travail qui incombait à chaque membre de la gens, de la communauté domestique ou de la famille conjugale. Il devint souhaitable de recourir à de nouvelles forces de travail. La guerre les fournit: les prisonniers de guerre furent transformés en esclaves. En accroissant la productivité du travail, donc la richesse, et en élargissant le champ de la production, la première grande division sociale du travail, dans les conditions historiques données, entraîna nécessairement l'esclavage. » (Engels,op.cit)

Domestication des plantes et des bêtes donc ! Et pourquoi pas domestication de l'homme tant qu'à y être ? De la première grande division sociale du travail naquit la première grande division de la société en deux classes: maîtres et esclaves, exploiteurs et exploités.

Aparté : Et le Zarathoustra de Nietzsche de se demander «que signifient ces maison ?(..) Se peut-il qu'en sortent et entrent de vrais hommes ?» Le prophète, après réflexion, «dit enfin chagriné : «Tout a rapetissé ! » Partout je vois des portes plus basses et mon espèce doit courber l'échine pour y passer. «Ils ont rapetissé et toujours davantage rapetissent.(...) Au fond bien simplement, ils veulent une seule chose avant tout : que personne ne leur fasse mal. Leur est vertu ce qui rend modeste et docile; ainsi du loup, ils firent le chien et de l'homme même la meilleure bête domestique au service de l'homme.» (Ainsi parlait Zarathoustra, Folio, p. 209)

La sédentarité met fin à «l'âge d'or». Nous sommes à l'ère du mépris pour le nomadisme. Des hordes sauvages pillent les récoltes et exterminent les communautés qui leur résistaient. Hommes femmes et enfants sont tués ou asservis brutalement; les premiers génocides de l'humanité sont commis et serviront de modèles à Gengis Khan, Nabuchodonosor et à bien d'autres jusqu'à nos jours : génocide des Arménien en Turquie (1915), holocauste des Juifs en Allemagne (1930-1945), nettoyages ethniques en Bosnie, au Kosovo, génocide des Tutsis au Rwanda et des populations africaines au Darfour soudanais couvrant les années 1990-2005.

La peur des nomades et les conflits découlant de deux manières radicales de vivre dans le monde, font que les sédentaires ont besoin de protection à l'intérieur de villages fortifiés. La liberté des hordes sauvages fait peur. A l'exemple de l'enclos, les fortification créent barrières protectrices et, effet pervers, des barrières d'asservissement. Tel est le prix de la sécurité : elle enferme l'individu et les bêtes dans une même maison. Le pays est alors couvert de cités; cela conduit à la création de royaumes qui rassemblent plusieurs cités sous l'autorité d'une seule. Les rivalités entre royaumes conduisent à la guerre et favorisent la création d'Empires sous l'égide du vainqueur.

Les dieux de la tradition sont des puissances qui attirent et que l'on craint à la fois. Il est donc normal que l'idée de pouvoir coïncide avec cette puissance. Mais pour que cette puissance s'incarne dans le pouvoir, il lui faut un rituel précis pour que le pouvoir s'impose à son tour comme dieu. L'univers chaotique, guerrier et terrifiant dans lequel évolue les Mésopotamiens commande la soif de dieux puissants dont le pouvoir se répercute dans leur société.

«Les dieux sont la force que les hommes voudraient avoir : ils sont la puissance même et ils répondent à la crainte. De ce fait, ils sont vraiment puissants. Car ces créations sociales ne dépendent pas des aléas des consciences individuelles. Elles sont attestées par l'attachement du groupe à ses rituels et de fait, elles sont bien là pour le désir et pour la peur. Puissances réelles, elles sont avant tout le moyen détourné grâce auquel le désir de pouvoir peut être assumé sans trop d'anxiété.» (Hatzfeld Henri, Les racines de la religions, Éditions du Seuil, Paris, 1993, p.192)

Ainsi les hommes ont été contrains par la peur de se soumettre à la domestication religieuse et au choix d'élevage qui mène au comportement de bêtes domestiqués mais surtout, les prêtres, amis des dieux et des hommes, se sont appropriés le monopole de l'élevage humain. Tout ordre a besoin d'un pouvoir. Modèle mésopotamien de domestication/réduction de l'être qui existe toujours; à preuve l'histoire de nos missionnaires chrétiens aux Amériques :

«Les réductions sont des enclaves territoriales où les Autochtones, convertis au Catholicisme, peuvent s'installer à côté ou parmi les colons français. La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus populeuse du Paraguay. Cela impliquait qu'il

fallait réduire la liberté du «Sauvage» pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église. Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquins, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui; les réductions donnant priorité au salut des âmes sous le Régime français et les réserves, sous le Régime anglais, donnant préséance aux intérêts économiques coloniaux». (Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, 1994)

Ainsi, le village néolithique est remplacé par une société urbaine de structure pyramidal avec le roi au sommet, puis son administration et ses serviteurs, ensuite les prêtres, les marchands et les artisans, enfin le petit peuple à la fois agriculteur et soldat. Puisque les hommes sont maintenant regroupés dans les cités, la violence peut désormais s'inscrire comme mécanisme de pouvoir politique interne, de conquête et d'exploitation organisée.

« L'accroissement constant de la production et, avec elle, de la productivité du travail accrut la valeur de la force de travail humaine; l'esclavage qui, au stade antérieur, était encore à l'origine et restait sporadique, devient maintenant un composant essentiel du système social; les esclaves cessent d'être de simples auxiliaires; c'est par douzaines qu'on les pousse au travail, dans les champs et à l'atelier. Par la scission de la production en ses deux branches principales: agriculture et artisanat, naît la production directe pour l'échange; c'est la production marchande. Avec elle naît le commerce non seulement à l'intérieur et aux frontières de la tribu, mais aussi, déjà, outre-mer. Tout cela, pourtant, sous une forme encore embryonnaire; les métaux précieux commencent à devenir monnaie-marchandise prépondérante et universelle, mais on ne les frappe pas encore, on les échange seulement d'après leur poids que rien encore ne travestit.

La différence entre riches et pauvres s'établit à côté de la différence entre hommes libres et esclaves: nouvelle scission de la société en classes qui accompagne la nouvelle division du travail. Les différences de propriété entre les
chefs de famille individuels font éclater l'ancienne communauté domestique communiste partout où elle s'était maintenue jusqu'alors et, avec elle, la culture en commun de la terre pour le compte de cette communauté. Les terres arables sont attribuées aux familles conjugales afin qu'elles les exploitent, d'abord à temps, plus tard une fois pour toutes; le passage à la complète propriété privée s'accomplit peu à peu, parallèlement au passage du mariage apparié à la monogamie. La famille conjugale commence à devenir l'unité économique dans la société. La population plus dense oblige à une cohésion plus étroite, à l'intérieur comme à l'extérieur. Partout, la confédération de tribus apparentées devient une nécessité; bientôt aussi, leur fusion et, du même coup, la fusion des territoires de tribus séparés en un territoire collectif du peuple.

Le chef militaire du peuple - *rex, basileus, thiudans - devient* un fonctionnaire indispensable, permanent. L'assemblée du peuple surgit là où elle n'existait pas encore. Chef militaire, conseil, assemblée du peuple, tels sont les organes de la société gentilice qui a évolué pour devenir une démocratie militaire. Militaire - car la guerre et l'organisation pour la guerre sont maintenant devenues fonctions régulières de la vie du peuple. Les richesses des voisins excitent la cupidité des peuples auxquels l'acquisition des richesses semble déjà l'un des buts principaux de la vie. Ce sont des barbares: piller leur semble plus facile et même plus honorable que gagner par le travail. La guerre, autrefois pratiquée seulement pour se venger d'usurpations ou pour étendre un territoire devenu insuffisant, est maintenant pratiquée en vue du seul pillage et devient une branche permanente d'industrie. Ce n'est pas sans motif que les murailles menaçantes se dressent autour des nouvelles villes fortifiées; dans leurs fossés s'ouvre la tombe béante de l'organisation gentilice et leurs tours déjà s'élèvent dans la civilisation. Il en est de même à l'intérieur. Les guerres de rapine accroissent le pouvoir du chef militaire suprême comme celui des chefs subalternes; le choix habituel de leurs successeurs dans les mêmes familles devient peu à peu, en particulier depuis l'introduction du droit paternel, une hérédité d'abord tolérée, puis revendiquée et finalement usurpée; le fondement de la royauté héréditaire et de la noblesse héréditaire est

établi. »

« Ainsi, les organes de l'organisation gentilice se détachent peu à peu de leur racine dans le peuple, dans la *gens,* la phratrie, la tribu, et l'organisation gentilice tout entière se convertit en son contraire: d'une organisation de tribus, ayant pour objet le libre règlement de leurs propres affaires, elle devient une organisation pour le pillage et l'oppression des voisins; et par suite ses organismes, d'abord instruments de la volonté populaire, deviennent des organismes autonomes de domination et d'oppression envers leur propre peuple. Mais cela n'eût jamais été possible si la soif des richesses n'avait pas divisé les *gentiles* en riches et pauvres, si « la différence de propriété à l'intérieur de la même *gens* n'avait point transformé l'unité des intérêts en *antagonisme* des membres de la *gens* » (Marx) , et si l'extension de l'esclavage n'avait déjà commencé à faire considérer le fait de gagner sa vie par le travail comme une activité digne seulement des esclaves et plus déshonorante que la rapine. »

« Nous sommes arrivés maintenant au seuil de la civilisation. Elle s'ouvre par un nouveau progrès dans la division du travail. Au stade le plus bas, les hommes ne produisaient que directement pour leurs besoins personnels; les échanges qui
se produisaient à l'occasion étaient isolés, ne portaient que sur le superflu dont on disposait par hasard. Au stade moyen de la barbarie, nous constatons que, chez des peuples pasteurs, le bétail est déjà une propriété qui, si le troupeau prend une certaine importance, fournit régulièrement un excédent sur les besoins personnels; nous trouvons en même temps une division du travail entre les peuples pasteurs et les tribus retardataires ne possédant pas de troupeaux: d'où deux stades de production différents, existant l'un à côté de l'autre; d'où encore les conditions d'un échange régulier. Le stade supérieur de la barbarie nous apporte une nouvelle division du travail entre l'agriculture et l'artisanat, et par suite la production directe pour l'échange d'une portion toujours croissante des produits du travail; d'où encore, élévation de l'échange entre producteurs individuels au rang d'une nécessité vitale de la société. La civilisation consolide et accroît toutes ces divisions du travail déjà existantes, notamment en accentuant l'antagonisme entre la ville et la campagne (la ville pouvant dominer économiquement la campagne, comme dans l'antiquité, ou la campagne dominer la ville, comme au Moyen Age), et elle y ajoute une troisième division du travail qui lui est propre et dont l'importance est décisive: elle engendre une classe qui ne s'occupe plus de la production, mais seulement de l'échange des produits - les *marchands. »*

« Jusqu'alors, tous les rudiments de la formation des classes se rattachaient exclusivement à la production; ils divisaient ceux qui participaient à la production en dirigeants et exécutants, ou encore en producteurs sur une échelle plus ou moins vaste. Ici, pour la première fois, entre en scène une classe qui, sans participer de quelque manière à la production en conquiert la direction dans son ensemble et assujettit économiquement les producteurs; une classe qui s'érige en intermédiaire indispensable entre -deux producteurs et les exploite tous les deux. »

« Sous prétexte d'enlever aux producteurs la peine et le risque de l'échange, sous prétexte d'étendre la vente de leurs produits à des marchés plus lointains et de devenir ainsi la classe la plus utile de la population, il se forme une classe de profiteurs, de véritables parasites sociaux, qui écrème aussi bien la production indigène que la production étrangère, comme salaire pour des services réels très minimes, qui acquiert rapidement d'énormes richesses et l'influence sociale correspondante et qui, justement pour cela, est appelée pendant la période de la civilisation à des honneurs toujours nouveaux et à une domination toujours plus grande de la production, jusqu'à ce qu'elle engendre finalement, elle aussi, un produit qui lui est propre - les crises commerciales périodiques. Il est vrai qu'au stade de développement dont nous nous occupons, la classe toute neuve des commerçants ne soupçonne pas encore les hauts des tins qui lui sont réservés. Mais elle se constitue et se rend indispensable, cela suffit. »

« Avec elle se forme aussi la *monnaie métallique,* la monnaie frappée, et, avec elle, un nouveau moyen de domination du non-producteur sur le producteur et sa production. La marchandise des marchandises était trouvée, celle qui renferme secrètement toutes les autres, le talisman qui peut à volonté se transformer en tout objet convoitable et convoité. Quiconque le possédait dominait le monde de la production, et qui donc l'avait plus que tout autre ? Le marchand. »

Dans sa main, le culte de l'argent était bien gardé. Il se chargea de rendre manifeste à quel point toutes les marchandises, et aussi tous leurs producteurs, devaient se prosterner dans la poussière pour

adorer l'argent. Il prouva par la pratique que toutes les autres formes de la richesse ne sont que de simples apparences, en face de cette incarnation de la richesse comme telle. jamais, comme dans cette période de sa jeunesse, la puissance de l'argent ne s'est manifestée depuis lors avec une telle rudesse, une telle brutalité primitives. Après l'achat de marchandises pour de l'argent, vint le prêt d'argent et, avec lui, l'intérêt et l'usure. Aucune législation des époques ultérieures ne jette aussi impitoyablement, aussi irrémissiblement le débiteur aux pieds du créancier-usurier que la législation de l'ancienne Athènes et de l'ancienne Rome - et toutes deux naquirent spontanément, à titre de droit coutumier sans contrainte autre qu'économique. »

A côté de la richesse en marchandises et en esclaves, à côté de la fortune en argent, apparut aussi la richesse en propriété foncière. Ce que cela signifiait, il l'apprit par l'invention de la monnaie, contemporaine de la propriété foncière privée. Désormais, le sol pouvait devenir une marchandise qu'on vend et qu'on met en gage. A peine la propriété foncière était-elle instaurée que l'hypothèque était inventée, elle aussi. »

C'est ainsi qu'avec l'extension du commerce, avec l'argent et l'usure, avec la propriété foncière et l'hypothèque, la concentration et la centralisation de la richesse dans les mains d'une classe peu nombreuse s'opéra rapidement, en même temps que l'appauvrissement croissant des masses et l'augmentation de la foule des pauvres. Les intérêts des groupes de métiers nés de la division du travail, les besoins particuliers de la ville en opposition à la campagne exigeaient des organismes nouveaux (…)

« Une telle société ne pouvait subsister que dans une lutte continuelle et ouverte de ces classes entre elles, ou sous la domination d'une tierce puissance qui, placée apparemment au-dessus des classes antagonistes, étouffait leur conflit ouvert et laissait tout au plus la lutte de classes se livrer sur le terrain économique, sous une forme dite légale. L'organisation gentilice avait cessé d'exister. Elle avait été brisée par la division du travail [et par son résultat, la scission de la société en classes. Elle fut remplacée par *l'État. (…)*

Par rapport à l'ancienne organisation gentilice, l'État se caractérise en premier lieu par la répartition de ses ressortissants *d'après le territoire.* Les gouvernements comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales. L'État légitime à ses propres fins la violence comme principe régulateur et institue la dictature (le *lugal*) comme magistrature d'exception pour commander la communauté lors d'un grand péril. » (Engels op.cit)

Voilà pour l'aspect physique, matériel de la chose. Mais encore une fois pourquoi les hommes choisissent-ils de s'enfermer délibérément dans cet enclos. De quoi ont-ils si peur au point d'endurer le pire servage? Qu'ai-je fait au dieux pour mériter tel sort ?

Et le grand prêtre mésopotamien de répondre que la condition humaine est ce qu'elle est, en proie à la souffrance physique et vouée à la mort, parce que ces maux sont la sanction d'une faute et que toute faute est une transgression à un ordre des dieux.

Mais de quelle faute s'agit-il ? D'où peut bien venir cette faute et surtout qui l'a commise ? Les Mésopotamiens, (Sumériens, Assyriens, Babyloniens confondus) sont des astrologues aguerris. De leurs observations célestes prend naissance une cosmogonie originale qui aura des répercussions phénoménales pendant des millénaires jusqu'à nos jours.

Premièrement naît la conviction que les astres sont de nature stables, immuables, immortels donc divins. Le monde se divise en deux : le supralunaire parfait et divin et le sublunaire imparfait car humain, influence du pur/impur des Hindous. Mais l'originalité des astrologues mésopotamiens réside dans le fait que l'imperfection humaine vient d'une chute stellaire de l'âme sur Terre. En effet en remarquant le comportement erratique des comètes, des étoiles filantes, ils construisent le concept des âmes prisonnières du chaos.

«Possédée par le désordre inhérent du monde, elle (l'âme) perd sa forme sphérique et s'étire comme une comète. Elle va couler le long du Zodiaque en prenant une couche à chaque planète : à Saturne, elle prendra son intelligence discursive, à Jupiter sa volonté militante, à Mars son humeur combattive ou agressivité, au Soleil, les sens et l'imagination, à Vénus, l'impulsion des désirs, la libido, à Mercure, le

don de parole et enfin à la Lune, le sédiment qui va l'unir à un corps de chair. Ainsi va-t-elle s'incarner, chutant dans le mal de corps en corps. » (Marc-Alain Deschamps, Ce corps haï et adoré, p.45)

L'âme est une «étincelle de la substance des astres» qui chute vers l'imperfection parce qu'elle a fauté, transgressé l'ordre divin. Cette chute dans le corps devient sa prison où elle doit se purifier à nouveau pour retrouver sa pureté divine.

Auparavant, le chaman considérait tous les éléments de la nature (minéral, végétal, animal, homme) étaient porteurs d'âmes unis dans une immense cosmogonie. L'âme était de nature terrestre manifestation d'un dieu immanent. Jadis, dans le monde de la Préhistoire, le mal était associé au malheur, c'est-à-dire qu'il correspondait à une fatalité subie par l'homme (maladie, échec, blessure, mort). L'homme se retrouvait dépassé par des événements dont ils subissait les effets, vis-à-vis desquels, il n'avait aucune responsabilité. Depuis l'ère mésopotamienne, l'âme sera dorénavant de nature cosmique, céleste, manifestation d'un dieu transcendant établissant ainsi une séparation inéluctable entre le ciel pur et la terre impure. Se dégage une théologie astrale où la purification de l'âme est corollaire à la purification du corps. Le corps terrestre associé à la nature commence à faire problème.

Face à cette impureté fondamentale, l'homme en déduit que le malheur est résultat d'un faute qu'il a commise et qui réveille l'hostilité des dieux. L'origine du mal, c'est la révolte qui bouleverse l'ordre du monde. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apparaît dans le cosmos le Mal métaphysique sous les traits du Dieu Kingu qui a préparé le soulèvement et entraîné d'autres dieux dans la rébellion en cessant de travailler. N'oublions pas qu'à l'origine les dieux se devaient de travailler eux-mêmes pour subvenir à leurs besoins. Selon l'Enouma Elish, c'est le dieu Kingu qui dirigea la révolte en demandant la création d'une race de subordonnés qui travaillera à servir les dieux et ainsi libérer les dieux de ce labeur. Marduk entendit l'appel des dieux mais se devait de punir l'insolence de Kingu. Ainsi Kingu fut châtié et de son sang, on façonna l'humanité en le mélangeant à de l'argile. Ce qui signifie que la nature de l'homme, issue de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque; le Mal est dans sa chair.

Le mal que l'on subit est tributaire de la faute que l'on a commis. La faute est contingente à l'espèce humaine et chaque homme est porteur du «péché originel» du simple fait de son appartenance à l'humanité. Mais quel peut bien être ce péché intrinsèque à la condition humaine ? Si non celui de la révolte contre la tyrannie. Notre «péché originel» s'appelle liberté car comme Kingu, l'homme peut se révolter.

Une jour, un grand chaos s'empara des hommes, ils péchèrent et se rebellèrent contre leur «destin», qui était de servir les dieux par le travail et le culte et ainsi plongèrent le monde dans la décrépitude. Un grand danger qui menace les dieux, le roi, le prêtre.

Vers 2280, Rimusch, successeur de Sargon l'ancien, fondateur du premier grand empire sémitique et de la dynastie d'Akkad, dut faire face à une série de soulèvements en pays sumérien. Au cours d'une guerre impitoyable des «flots de sang furent versés, des villes rasées, effacée de la surface de la terre».

«La révolte de l'homme contre les dieux apparaît dans la légende du jardinier Shukalletuda, qui a commis un péché mortel en séduisant Inanna. (nda, la Ève sumérienne) Suivant l'épopée d'Atraharsis, l'homme refusa de travailler, Tout comme l'avaient fait avant lui les dieux inférieurs. Voyant que l'homme se dérobait à la tâche que lui avait assignée les dieux de subvenir à leur propres besoins et constatant le bruit causé par la multiplication de l'humanité, Enlil perdit le sommeil. Il tenta de mater la résistance de l'homme en envoyant des plaies, la famine et la sécheresse, mais l'intervention d'Enki permit à l'homme de survivre à ces châtiments. Dans les épopées d'Atraharsis et de Gilgamesh, le déluge apparaît comme le résultat du jugement que les dieux ont porté sur les hommes.» (Geoffrey Parrinder, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981, p.110)

Les dieux créèrent l'homme pour les servir mais créèrent aussi un rival potentiel. La vie devient un dur labeur où le moindre faux pas, entendre ici rébellion, vaut à l'insoumis la damnation éternelle. Le pouvoir aura ainsi aucune peine à s'exercer de la manière la plus radicale puisque le despote est aussi grand prêtre de la religion. Ainsi l'homme qui refuse son devoir d'obéissance confirme qu'il est pécheur par sa liberté. L'homme est fondamentalement mauvais parce que son désir de liberté est faute, une désobéissance et sa révolte, péché.

Cette liberté sauvage, bestiale fait peur et suscite l'angoisse intérieure parce que l'homme sait fondamentalement que la liberté offre de vertigineuses possibilités et peut aussi le faire régresser dans l'animalité. C'est devant lui-même que l'homme éprouve de l'angoisse dont la honte de ne pouvoir assumer correctement sa liberté. S'emparant de cette angoisse, le clergé mésopotamien se présente comme le seul pouvant «libérer» l'homme de l'effroi devant sa propre liberté logée en lui-même d'une manière si viscérale qu'elle se doit d'être domptée.

De la naissance à la mort, l'homme devient cerné de toutes parts par la religion; mais dans quel but ? La soumission morale aux dieux et même la soumission physique au roi par le travail sont alors perçues comme la purification nécessaire pour nettoyer la souillure de la faute. S'ensuit toute une série de préceptes, de rituels et d'incantations que l'homme doit observer pour ne pas tomber à nouveau dans le péché. L'homme ne peut plus penser par lui-même, encore moins élever la voix contre cette soumission, en résumé il est exclu de toute de toutes décisions concernant son destin.

Toute la culture mésopotamienne est traversée par le chaos du monde, par la débauche violente des hordes ennemies qui nous révèlent toute l'ignominie dont l'homme est capable. L'hypothèse de la faute implique que non seulement l'homme est corrompu mais il découvre avec effroi qu'il a peur de lui-même.

Les villes-états sont donc des communautés fondées sur la peur et portent en elles-mêmes le germe de leur destruction. C'est avec raison que Lewis Mumford dans *La cité à travers l'histoire*, montre que les civilisations archaïques possédaient cet avantage particulier de promettre la protection contre la peur des ennemis extérieurs; mais dans la mesure même elles semblaient ainsi promettre une solution collective à la peur qui régnait en elles, elles étaient fondées sur la seule violence et répandaient à leur tour la violence et la peur aggravées. (Drewermann, La spirale de la peur, 1994, p.330)

En créant le Mal métaphysique, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Cette vision basée sur la Faute et la notion du Mal inhérent à l'être se profilera, au cours de l'histoire, comme une ombre mortifère sur toutes les civilisations de la région : on pense ici aux Iraniens, aux Égyptiens, aux Juifs, aux Arabes et sera à l'origine du gnosticisme et manichéisme que nous étudierons ultérieurement. L'homme devient une impureté sur Terre et soumis à la plus humiliante abjection. « Moi le chien qui béni le roi mon seigneur et ose t'aborder» retrouve –t-on dans les écrits de l'époque adressés au roi despote.

Cette vision négative est vraiment le nœud de notre condition humaine, Kant l'appelle notre «Mal radical.» La peur de l'autre, la reconnaissance subite du danger extérieur, l'angoisse de l'homme terrorisé par la peur des famines et autres calamités naturelles font que l'on préfère l'humiliation consentie si elle est porteuse de sécurité. Cette auto-domestication de l'espèce est inhérente à la culture humaine où la vie est ritualisée, codifiée à travers un réseau d'obligations et de règlements dont le fonctionnement est ordonné par la religion.

Aparté Dissipons immédiatement toutes velléités intentionnelles de complot organisé contre l'homme. Il s'agissait plutôt de créer premièrement une théologie astrale «logique» et deuxièmement, d'établir un contexte socio-politique cohérent avec les découvertes des astronomes mésopotamiens. On mesure l'univers, le monde, l'homme, la société qu'à partir des connaissances réelles d'une civilisation à un moment donné inscrit dans une époque précise. Les découvertes astrales des Mésopotamiens furent tout aussi déstabilisantes pour l'homme que les théories de la mécanique quantique le sont aujourd'hui pour nous. Mais nous verrons plus tard que le choix de la vision négative fut une erreur qui désordonna l'ensemble.

Il faut donc retenir que dans les civilisations antiques, l'homme a totalement transformé sa liberté de nomade en servitude sédentaire où, comble de l'ironie, tyran et prêtre lui affirment qu'il est libre dans sa servitude. Et ils ont raison car l'homme a pris une décision par laquelle la liberté s'enchaîne à elle-même, ils ont tort lorsqu'ils pensent que cette décision perdurera éternellement.

Aparté : À l'entrée d'Auschwitz, il est écrit : Arbeit macht frei, le travail rend libre.»

La «servitude volontaire» devient une décision spontanée de tous face au danger commun. Mais attention jusqu'à un certain point, car si les conditions internes deviennent pires que les menaces externes

alors les «règles du jeu» ne tiennent plus. Une leçon fondamentale de l'histoire humaine est bien que toute communauté, qui recourt à la manipulation de ses membres pour se protéger de l'anéantissement, se transforme en instrument de terreur qui sera inévitablement détruit un jour par la révolte. L'effondrement du communisme soviétique en est un exemple récent.

Mais pourquoi encore, cette faute originelle ou philosophie négative de l'homme mauvais est-elle si tenace, pourquoi ne s'est-elle pas éteinte en même temps que la civilisation mésopotamienne ?

Parce que les prêtres ont su créer un pont extraordinaire de communication en enseignant l'écriture et la lecture. Or c'est évidemment par les milieux sacerdotaux que furent récupérées ces inventions bien sûr interprétés comme signes de puissances divines au profit du roi tout autant divin. À nouveau, toutes ces constructions de la pensée humaine convergent et «donnent leur caution au pouvoir d'État, dont la puissance s'inscrit parallèlement dans les grandioses constructions d'un art qui exalte le surnaturel au profit des despotes et des couches dirigeantes, laïques ou cléricales.» (Lévesque, 1985, p. 106)

Les officiants célèbrent les rites comme une mise en scène théâtrale d'un monde en devenir où les hommes jouent un rôle que d'autres ont livré avant lui, que d'autres livreront après lui. Sauf que dorénavant, la pièce sera écrite laissant peu de place à l'improvisation. La mémoire collective transmise par une tradition orale à la portée de tous passe entre les mains d'hommes érudits créant un nouveau statut et un pouvoir spécialisé.

Pour la première fois, un clergé écrit l'histoire religieuse d'un peuple où tous les rites, les rituels, les chants, les prêches moralisateurs sont patiemment codifiés et forment le corpus des premières liturgies transmises par l'écrit. Ces liturgies sont décrites ainsi dans *l'Encyclopaedia Britannica* : «Ce sont hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines décrivant l'abjecte misère de la vie.»

C'est la Mésopotamie (2000 av.J.C.) qui nous livre le texte le plus ancien à ce jour du voyage mythique, sorte de quête héroïque où le héros Gilgamesh, après avoir éveillé la colère divine, part à la recherche de l'immortalité. À l'issue d'innombrables péripéties, il atteint la plante de la vie éternelle, mais la perd sur le chemin du retour.

Récit mésopotamien où les thématiques de l'homme créé avec de l'argile ; qui vit en harmonie avec les bêtes ; séduit par une femme ; du serpent séducteur qui possède la plante de la vie éternelle, sont tous reprises dans la Genèse où Adam et Ève, eux aussi après avoir provoqué la colère de Dieu, s'engageront dans un long périple expiatoire à la recherche de l'Eden perdu, de la maison, du foyer où trouver le repos. Fait de désenchantement, leur parcours révèle plutôt « l'incroyable désordre qui règne dans le monde.» Puisqu' aucun lieu ne possède l'entière unité, l'entière vérité, l'homme est condamné à errer de par le monde. À l'origine de l'errance, il y a la Faute.

Heureusement ou malheureusement, c'est selon, existe le prêtre, ce grand magicien des signes écrits qui possède le don de guérison de l'âme. Le prêtre s'appropria un pouvoir auparavant réservé à dieu celui de pardonner et surtout sauver l'homme de sa déchéance morale par des rituels tels la confession et cérémonies de repentir où furent conjurées les calamités qui menacent les hommes. Plus encore, le prêtre est thaumaturge ayant une pratique «médicale» empirique complétée par des recettes thérapeutiques à base de plantes suivies par des incantations d'exorcisme conférant à celui-ci un pouvoir inédit.

En récupérant l'invention par les commerçants de l'alphabet et des chiffres, les prêtres ont décrété que dorénavant le savoir sera une composante essentielle du pouvoir. Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute comme opposition fondamentale à «l'idéologie» du créateur. Tout conduit à rendre la vie vide de sens ou plutôt, la vie tout entière apparaît comme une punition ou le travail devient la seule justification de l'existence et une malédiction puisque, quoique l'on fasse, l'action humaine est vain souci devant la mort.

« L'imagination babylonienne, qui s'était un peu détournée des «histoires de dieux» de Sumer, paraît se complaire ainsi aux «histoires de diables». Dans de très nombreux et très longs écrits des magiciens (...) il y a aussi indéniablement un fond d'angoisse dont

celle de la «guerre atomique» peut nous donner une idée. Aucun peuple plus que celui de Mésopotamie, au milieu des «barbares» qui l'entouraient, le menaçaient constamment et déferlaient périodiquement sur son sol, ne paraît avoir eu autant le sentiment que civilisation et bonne vie sont chose fragile et sans cesse remise en question ». (J. Nougayrol, La religion babylonienne, p. 234 in note 20 Eliade, 1976)

«Ces histoires de diables», histoires occultes racontent, qu'à côté des formes divines, une «matière» franchement démoniaque est à l'œuvre : que le Cosmos possède une double nature : divine et satanique. Transposés dans la réalité sociale de l'époque : les peuples barbares sont des satans qui menacent la cité-temple, emblème divin de la civilisation. (Pensons à «L'axe du mal», Georges Bush, 2002)

Le mal existe que s'il est opposé au bien. La théocratie est le règne politique du Bien absolu, de la Beauté, de la Sagesse au bénéfice de tous, l'homme qui se révolte n'est qu'impureté, laideur et folie, voilà le dogme qu'il faut respecter sous peine d'être «banni du Paradis».

Le despote mésopotamien a réussi à intégrer en une seule personne dieu/roi-guerrier/prêtre, la «sainte trinité» du pouvoir tyrannique, le gardien suprême du troupeau, «le seigneur de l'art pastoral royal» du premier État impérialiste qui fut une théocratique totalitaire, le rêve encore aujourd'hui de tous les intégristes musulmans, juifs et chrétiens. (Sloterdijk, 2000)

Jamais un État aura atteint un tel degré d'opulence tel que manifesté par la construction du palais de Sargon qui couvre dix hectares parsemées de jardins somptueux et abrite deux cent neuf salles ornées de fresques et bas-reliefs peuplées par une foule de courtisans et de prêtres. Cette titanesque puissance étatique était, on le conçoit, une tyrannie gérée administrativement par l'entremise d'une bureaucratie imposante et protégée par une armée jamais égalée dans le monde antique. L'asservissement devint une composante essentielle du progrès, de l'enrichissement, de la conquête, de la puissance.

A vrai dire, ce développement excessif de l'aspiration à la puissance, précisément, contenait souvent déjà le germe de la ruine : au bout d'un certain temps, la maîtrise des territoires occupés et des peuples soumis et toujours rebelles absorbait trop d'énergies, perdues alors pour le développement économique et culturel ». (E. Drewermann, Spirale de la peur, p. 47)

Après avoir vidé l'homme de sa valeur et ravallé sa beauté, le tyran avec l'aide du clergé a fait des masses humaines des monstres au service des dieux conquérants. Ainsi l'homme est contraint de prouver la nécessité de son existence que par sa seule productivité, de telle sorte que la vie en commun est fragilisée par la méfiance et l'angoisse. L'autre devient malédiction et menace ma position sociale. Comme concurrent économique, l'autre risque de m'ôter ce dont j'ai besoin pour justifier mon existence. Il me faut donc l'anéantir en liquidant sa part d'humanité, ce qui me permettra par la suite de l'utiliser comme une bête de somme ou de le dénigrer en tant qu'anti-homme ou non-humain, sort qui sera généralement réservé aux étrangers. Peu importe le type de société, la thématique reste toujours la même : on utilise l'autre, on l'abaisse, on le dégrade, on l'insulte, on le menace, on le rejette, on le torture et finalement on le tue parce qu'on a besoin de lui pour justifier sa propre existence et vérifié que l'on est indispensable à la communauté.

L'empire mésopotamien se désintégra, sa langue s'ombra dans «l'oubli» comme le latin et le grec ancien par la suite, seuls, ses écrits survécurent jusqu'à nos jours et influencèrent toute l'histoire spirituelle de l'humanité. Et n'oublions pas qu'en Mésopotamie, avec le despote, est née aussi le désespoir.

Le désespoir se vit alors comme une condamnation. Maintenant que l'homme a consentie à transiger sa liberté contre la sécurité de la servitude, il sait à tout instant qu'il est responsable de son auto-aliénation. Nouvelle angoisse, car il sait que dorénavant il est condamné à la révolte, il est condamné à pécher périodiquement pour ne pas sombrer dans le néant, de là le drame. Drame en effet, lorsque l'homme asservie n'a plus honte de sa condition, qu'il préfère liquider définitivement la liberté de son existence. L'angoisse existentielle est alors remplacée par le désespoir, état dans lequel l'homme a perdu le courage de la révolte. Désespérer d'avoir à pécher, telle est la spirale du désespoir où la liberté et la révolte font maintenant peur.

L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son

acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la «paix de l'âme» que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre.

La femme, quant à elle, retrouve dans la maternité non pas ce qui devait être sa joie mais sa souffrance; son don béni de donner naissance devient l'instrument de son châtiment :

«Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi» (Gn 3, 16)

Cette domination de l'homme sur la femme, la base du patriarcat tribal, se prolongera dans la domination d'un peuple qui en soumet un autre. (Gn 9 : 20-27) La condamnation biblique de Canaan avec ses rites de fertilité agraires de types matriarcales est évidente et sa domination cherche à justifier l'organisation socio-politique de la famille patriarcale hébraïque et nomade sur le matriarcat agraire de la terre-mère. La domination de la société patriarcale sur le matriarcat vient compléter celle de l'homme sur la femme.

Ainsi, la domination constitue dorénavant la structure fondamentale à partir de laquelle s'écrit l'histoire des relations hommes/femmes et celles des ententes et des oppositions entre les peuples. Plus encore, la servitude de la femme à l'intérieur de la famille servit de «projet-pilote» à l'établissement de l'esclavage d'une tribu dominée par une autre, ce qui nous rappelle le dieu mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création, esclaves des dieux. L'appartenance commune des individus, la fraternité des peuples se sont dissous dans la méfiance, encore pis, la peur et la violence entre membres de la même espèce.

La marche de l'histoire déambulera désormais au rythme des oppressions et des soumissions entre peuples. Sauf qu'à partir de maintenant, Yahvé devient la plus formidable caution que l'homme s'est jamais donné pour justifier l'asservissement des peuples. En effet, Dostoïevski remarqua que le groupe naît de la conviction qu'il détient l'absolu : ses mœurs, ses croyances, ses lois en sont l'expression directe. Par la suite, tout peuple est persuadé qu'en se réalisant, il réalise Dieu.

« Tout peuple n'est un peuple que tant qu'il a son dieu propre et qu'il exclue tous les autres dieux sans aucune concession ; tant qu'il a la foi qu'il vaincra par son dieu et qu'il chassera du monde tous les autres dieux. (…) Le peuple qui perd cette foi n'est plus un peuple ; mais il n'y a qu'une vérité et, par conséquent, un seul parmi les peuples peut détenir le vrai Dieu, quand même les autres auraient leurs dieux particuliers et grands.» (F.M. Dostoïevski, Les Possédés, Le livre de poche, Stock, 1949, p.260-261)

L'exode éprouvant des tribus israélites vers la conquête du pays de Canaan est parsemé pendant quarante ans de guerres terribles jusqu'à la victoire finale. Car le thème constant de l'Ancien Testament est bien celui de l'histoire des génocides pratiqués par les tribus israélites au nom de Yahvé. La guerre est au cœur de la théologie hébraïque ; les défaites servent à punir Israël de ses péchés et les victoires justifient le destin final du peuple élu soit de subordonner toutes les nations à la loi de Yahvé.

Accomplir un génocide, dans l'Ancien Testament s'appelle «vouer à l'interdit». En voici quelques exemples éloquents. Commençons par le Deutéronome attribué à Moïse.

«le seigneur notre Dieu, a livré Og et tout son peuple (...) nous les avons voués à l'interdit (...) les hommes, les femmes, les enfants» (Dt 3, 3-6)

«Et maintenant Israël, écoute les lois et coutumes que je vous apprend moi-même à mettre en pratique... Vous avez vu de vos yeux ce que le Seigneur a fait à Baal-Péor : tous ceux qui ont suivi le Baal de Péor, le Seigneur, ton Dieu les a exterminés » (Dt 4, 1 et 3)

«Écoute, Israël ! Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour déposséder des nations plus grandes que toi. (…) Tu les déposséderas et tu les feras disparaître aussitôt.» (Dt 9, 1-4)

«Mais les villes de ces peuplades-ci, que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, sont les seules où tu ne laisseras subsister aucun être vivant. En effet, tu voueras totalement à l'interdit le Hititte, l'Amorite, le Cananéen, le Périzitte, le Hivvite et le Jébusite, comme le Seigneur ton Dieu te l'a ordonné. (Dt 20, 10-7)

«Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu

viens de prendre possession et qu'il aura chassé devant toi des nations nombreuses (...) sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi. Lorsque le Seigneur ton Dieu te les auras livrés et que tu les auras battus, tu les voueras totalement à l'interdit. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, , tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, tu ne prendras pas leur fille pour ton fils.» (Dt 7, 2-4)

Et Josué, le successeur de Moïse poursuit cette politique de génocide et cette législation raciste sur le mariage avec le même zèle religieux. En premier lieu, le massacre de Jéricho :

«Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard...les passant tous au fil de l'épée.» (Jos 6,21)

Et la litanie des massacres se poursuit : «Josué brûla Ai et la transforma pour toujours en ruines.» (Jos 8,28), l'extermination du peuple de Maqqéda (Jos 10,20), la ville de Lakish où Josué «ne laisse aucun survivant» (Jos 10, 34), celle d'Hébron «où il ne laisse aucun survivant comme il avait traité Eglon» (10, 37), «il traita Devir comme il avait traité Hébron» (10, 39), «Il ne laissa aucun survivant..., il voua à l'interdit tout être animé» (10, 39 et 40), «aucun survivant» (11, 8) pour les Amotites, les Cananéens, les Prizzites, les Jébusites. (Garaudy, Vers une guerre de religion ?, 1995)

Il en est ainsi également de l'islam et des révélations du Coran. Perpétuant la jalousie du dieu assyrien Assour qui voulait que son autorité soit reconnu de tous et Marduk, dieu babylonien voulant que les désobéissants soient anéantis, imités ensuite par le Yahvé des Juifs, dieu cruel qui ordonne à Josué de vouer à l'interdit les ennemis, Mahomet, dans la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

« Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! » (verset 5)

Un peu plus loin dans la même sourate du repentir, Mahomet reprend mot pour mot la même menace de Yahvé envers le peuple hébreux s'il s'écarte de lui :

« Si vous ne marchez pas au combat, Allah vous châtiera d'un châtiment douloureux; il vous remplacera par un autre peuple, et vous ne saurez lui nuire en aucune manière. Allah est tout puissant. » (sourate 9, verset 39)

Depuis la Mésopotamie, se perpétue donc une enfilade de dieux impitoyables qui veulent gouverner le monde en instituant une religion de la Terreur soutenue par des prophètes, des rabbins, des prêtes, des imams, des fidèles guerriers et barbares. Tous les monothéismes et leur théocratie sont d'essence totalitaire.

L'origine ancestrale arabe du Temple de La Mecque aboutit donc à une théologie du plus «vrai» de tous les monothéismes. L'intention divine est dès lors clarifiée : Mahomet est choisi afin de rétablir la vérité de la révélation laquelle proclame la soumission de tous à Allah. Il est le dernier des Prophètes depuis Abraham, que l'Ultime a choisi pour rappeler universellement et définitivement la Loi de Dieu. Le Coran renferme donc la vérité ultime du Pacte propagée par l'Islam, religion immuable. Comme pour le judaïsme et le christianisme, l'islam s'enlise dans le dogme.

Le cycle musulman des massacres et des génocides où « le sang coulait comme des fleuves » comprend trois grandes conquêtes, celle de l'Arabie, la conquête de la Mésopotamie (Irak) et celle de la Syrie-Palestine avec comme point d'orgue la prise de Médine et de La Mecque, la prise de Bagdad et Damas et la prise de Jérusalem.

Il est indéniable que «celui qui a beaucoup écouté» ait subi l'influence autant du mazdéisme, du manichéisme que du judaïsme et du christianisme. Des centaines de dieux et leurs disciples défilent au gré des caravanes qui dont bien sûr le diable qui accompagne toujours les zoroastriens persans. Le Coran devient contaminé par des concepts qui lui était étranger auparavant. Ainsi en est-il du Diable. D'ailleurs, le Coran décrit le Diable non pas comme le serviteur du Créateur dans le judaïsme mais comme son ennemi juré comme chez les Iraniens, les Juifs esséniens et les chrétiens. En identifiant le Diable aux anciens dieux idolâtres des tribus, Mahomet accomplit un geste politique d'unification tribale avec exactement le même cheminement que Zarathoustra auparavant en créant le Diable unique et son corollaire le Dieu unique. L'Enfer apparaît aussi dans le Coran dans toute sa «modernité» chrétienne; le lieu terrible des damnés.

Les musulmans croient que la cause fondamentale du Mal est la prétention de l'être à la liberté. «Qui n'abdique son individualité au bénéfice d'Allah est un «enflé», un orgueilleux et la proie de Satan.» Or ce point est crucial pour comprendre que pour Mahomet, le Diable est essentiel à l'édification d'un pouvoir central, pour ne pas dire total. L'homme qui n'est pas soumis à Allah a choisi le Diable. Incapable d'assumer sa liberté, conséquence de la faute, le fidèle a besoin d'être dirigé, d'où l'importance du droit dans le Coran; tout le religieux devient juridique et le théologien, juriste.

Comme pour les théocraties antérieures, mésopotamiennes, égyptiennes et iraniennes, l'ordre musulman reposait sur le renoncement de la liberté du croyant au profit de l'obéissance aux «Cinq piliers de la foi» : la profession de la foi, les prières rituelles, l'aumône et l'hospitalité, le jeûne du Ramadan, le pèlerinage à La Mecque.

La domination théologique explique désormais les formes politiques de la violence qui finissent par déboucher sur les guerres saintes organisées. véritables génocides considérés aujourd'hui comme crimes contre l'humanité.

Le paroxysme de ce désir de pouvoir trouve une transcription politique évidente dans l'État totalitaire. Conquêtes, destructions, pillages, asservissement des populations trouvent ici une explication plausible : le complexe de déité et par extension, la perspective impériale et conquérante de la domination du monde comme force spirituelle.

Nous sommes responsables de nos souffrances par nos choix erratiques. Une des erreurs fondamentales de l'être est l'*hubris*, la démesure identique à celle du Nemrod biblique dont se rend coupable le mortel, qui au lieu d'écouter la voix de la *Dikè* (justice) se laisse aller à la violence de son désir.

Comme dans la Genèse, se rebeller contre dieu et vouloir prendre sa place est l'erreur suprême. La tragédie du Ajax de Sophocle, le Nemrod grec est exemplaire. Aveuglé par son désir d'omnipotence, emporté par la démesure, Ajax se croit indépendant des dieux et cet élan le conduit à la déraison. Mais contrairement à la Bible, ce désir de déité n'est pas un péché mais une tragédie due à l'ignorance et à l'obstination ; ce n'est pas la liberté qui est mauvaise mais la démesure libertaire dans l'excès que Platon nommera la «nature titanesque» de l'homme.

Mais surtout, agir sur le réel implique que le monde est imparfait donc perfectible, que la nature est malléable et soumise à l'action bienfaisante de l'homme. Le monde est œuvre inachevé et le destin de l'homme sur terre est de parachever l'œuvre initial sous les auspices ou non de Dieu. Le monde apparaît de plus en plus comme un champs de bataille où s'affrontent des puissantes aveugles. Comme pour les gnostiques auparavant, le monde est mauvais et le philosophe Hume en généralisa l'idée ainsi : «Une guerre perpétuelle est allumée entre toutes les créatures vivantes».

L'ère de la "guerre de tous contre tous" fut érigé en système parce que les lois de la nature sont inexorables : elles suppriment les faibles et couronnent les forts. "L'hominisation de la nature" comme ordre sanctifié implique l'existence d'inégalités: l'esclavagisme et les parasites sociaux, ceux qui ne réussissent pas. "
« Comme l'État est né du besoin de refréner des oppositions de classes, mais comme il est né, en même temps, au milieu du conflit de ces classes, il est, dans la règle, l'État de la classe la plus puissante, de celle qui domine au point de vue économique et qui, grâce à lui, devient aussi classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveaux moyens pour mater et exploiter la classe opprimée. C'est ainsi que l'État antique était avant tout l'État des propriétaires d'esclaves pour mater les esclaves, comme l'État féodal fut l'organe de la noblesse pour mater les paysans serfs et corvéables, et comme l'État représentatif moderne est l'instrument de l'exploitation du travail salarié par le capital. » (Engels, op,cit,)

Le début du XXe siècle marqua la fin des grands empires. La première guerre mondiale enterrera l'empire austro-hongrois, la Russie tsariste, l'empire ottoman, l'empire allemand des Hohenzollerz. Mais la fin des empires transfère le mythe de l'État-dieu vers l'homme-total. Le totalitarisme, c'est l'avènement politique de l'homme-dieu incarné par Hitler, Mussolini, Staline, Mao et Hiro-Hito.

Tout ces hommes politiques du siècle dernier ont compris la force des trois axes sur lesquels reposent le pouvoir despotique : la militarisation du parti unique, la subordination «religieuse» des

individus et la sacralisation de la politique d'État et de son chef comme au temps des grandes tyrannies antiques. La théologie de la domination est bien celle de l'Ancien Testament qui lui-même en a hérité du despote Sargon.

Le théologien Jacques Ellul, dans *Les nouveaux possédés*, y va d'une démonstration incontournable où il démontre l'entrée spectaculaire du politique dans l'univers religieux en dépit du discours athée de certaine société, phénomène qu'il qualifiera de «religions politiques.»

«Les idéologies se sont multipliées avec le développement des nations, des États modernes et du système démocratique, mais il est apparu ensuite des idéologies de type particulier, avec le «marxisme-lélinisme-stalinisme» et avec l'hitlérisme ; elles sont entrées directement, explicitement en concurrence avec le christianisme, ont prétendu être supérieures aux religions transcendantes et se substituer à elles. Or cela correspondait à la crise et au recul du christianisme. Ces idéologies ont alors assumé en réalité les fonctions et les caractères de ces religions, et tout spécialement du christianisme. Elles sont devenues comme une sorte de substitut.» (Jacques Ellul, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003, p.258)

Le paroxysme de ce désir de pouvoir trouva une transcription politique évidente dans l'État totalitaire. Conquêtes, destructions, pillages, asservissement des populations trouvent ici une explication plausible : le complexe de déité et par extension, la perspective impériale et conquérante de la domination du monde comme force spirituelle. Précisons d'emblée que ce complexe de déité est perçue d'abord comme une révolte métaphysique individuelle qui induit par la suite une sublimation collective de domination universelle.

Par ce complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise par l'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre son frère. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme. Comme si notre angoisse d'exister était-elle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme théologico-politique.

«Alors le mal montre son vrai visage. (…) C'est parce que l'homme est visé de totalité, volonté d'accomplissement total, qu'il se jette dans des totalitarismes qui constituent proprement la pathologie de l'espérance…» (Paul Ricœur, Le conflit des interprétations, p. 429)

Les papes de l'Inquisition, Hitler, Mussolini, Staline, Mao, Hiro-Hito, Ben Laden, Al Quaida, Saddam Hussein, les Imams iraniens, Bachard Al Assad de Syrie, l'État islamique, la tribu Saoude en Arabie etc., sont tous des exemples d'absolutisme. Tous ont provoqué, par leur volonté d'être Sauveur, des événements obscènes d'une violence inouïe, une «véritable furie de destruction», un «fanatisme de la dévastation» où la liberté s'anéantit elle-même. Ces psychopathes de la création ultime du «néo-homo» sont bel et bien des fous d'Absolu et chacun avec leur prétention salvatrice de l'humanité entière se servirent de Dieu, Allah ou Yahvé comme caution ou alibi à leurs crimes.

«La personne du Führer doit, de plus en plus, se retirer dans le secret, dans le mystère. Par des actes surprenants, par de rares discours, elle devra se manifester seulement quand la nation se trouvera à un moment décisif de son destin. Le reste du temps, elle s'effacera, comme le créateur derrière la création, afin d'augmenter le mystère et le pouvoir d'action. La rareté même de ses apparitions en fera de grands événements. Aucun grand chef ne devrait s'user aux corvées quotidiennes du gouvernement. Je puis même imaginer, poursuivit ce vieux militant, qu'en un instant critique pour la nation, le Führer mort aurait une action foudroyante. Un jour pourrait venir où il faudrait sacrifier le Führer pour accomplir son œuvre. Ses propres camarades du Parti, ses fidèles devront alors le sacrifier eux-mêmes. Quand Hitler sera devenu une figure vraiment mythique, alors seulement se révélera toute la profondeur de son pouvoir magique. » Hermann Rauschning *la révolution nihiliste* (p.87)

«Partout où des entités finies et internes au monde – jadis la «nation», le «peuple», la «race», voire l'«Église, aujourd'hui, la «classe ouvrière», le «parti» ou la «conscience vraie» d'une élite intellectuelle – sont érigées en absolus et tenues pour l'émancipation définitive, là ne survient pas la vraie libération de l'homme mais la domination totalitaire de l'homme sur l'homme, et donc de nouveaux soupçons et de nouvelles haines, de nouvelles angoisses et de

nouvelles souffrances chez les individus, les groupes, les peuples, les races et les classes : non pas une société meilleure donc, ni la justice pour tous, ni la liberté de l'individu, ni l'amour véritable. » (Hans Küng, Dieu existe-t-il ? , p. 565-566)

La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Le complexe de déité comme apologie du désir de puissance est la défaite de l'esprit.

«Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre «être comme Dieu», c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que «sans lui, rien ne va plus» : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde. » (Drewermann, 1996, tome II, p.10-11)

Force est d'admettre que depuis la Renaissance, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, qu'après Auschwitz, après «Little Boy» et «Fat Man», l'humanisme a lamentablement échoué.

Les deux grandes guerres mondiales démontrèrent sans procès l'effondrement de tous les idéaux progressistes, l'effondrement du surhomme nietzschéen et des super héros faisant brutalement apparaître le potentiel autodestructeur des sociétés occidentales, montrant la défaite de l'humanisme terrassé autant par le corporatisme d'État (Russie communiste) que le corporatisme privé. (Occident capitaliste)

En somme, la fin de la deuxième guerre mondiale représente un tournant majeur dans l'expression névrotique des peurs collectives : peur des délinquants, peur des drogues, peur des communistes, peur des anarchistes, peur des athées, finalement en fouillant dans les recoins les reculés de notre inconscient collectif, peur du barbare chrétien pourtant civilisé que nous sommes devenus, capables d'utiliser encore une fois l'énergie infernale de l'atome maléfique contre nous-mêmes, contre la vie.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; la haine de l'existence mute en haine de la liberté.

La séduction de la catastrophe.

Dévasté par deux guerres mondiales, secoué par des conflits incessants qui affectent la planète entière, marqué par l'apparition de nouvelles armes de destruction massive et la montée de formes inédites de barbarie totalitaire comme le fascisme, le nazisme et le stalinisme, le 20e siècle a intégré profondément, et avec gravité, la barbarie historique de l'Antiquité. Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples «voués à l'interdit», recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations chimiques qui augmentent les risques de l'*humanicide*. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme auto divinisé en recherche de puissance absolue est notre mal radical.

«Dieu ne serait-il qu'une initiative de la liberté humaine, au même titre que le mal ? Aussi radical que le mal par ailleurs? » (Jorge Semprun, Mal et modernité)

Le théisme comme l'athéisme butent tous les deux sur l'efficience du mal dans le monde. Ayant pris la place de Dieu sous l'œil bienveillant des "Lumières" de la modernité, l'homme trouva une intention rationnelle, une volonté de puissance conforme au but final de son existence. De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) était à l'époque antique. Le complexe de déité se présente donc comme une tentative désespérée de compenser soi-même l'expérience de son propre néant (l'homme naît qu'une fois et meurt pour toujours) par l'orgueil démesuré de la création démiurgique d'un monde nouveau. En se voulant Dieu, l'homme s'est découvert Nemrod.

«Voilà le crime parfait, parfait parce que le meurtrier et la victime sont finalement une seule et même personne. » (Baudrillard)

«De nos jours, et Nietzsche là encore indique de loin le point d'inflexion, ce n'est pas tellement l'absence ou la mort de Dieu qui est affirmée mais la fin de l'homme; il se découvre alors que la mort de Dieu et le dernier homme ont partie liée. (...) Puisqu'il a tué Dieu, c'est lui-même qui doit répondre de sa finitude; mais puisque c'est dans la mort de Dieu qu'il parle, qu'il pense et existe, son meurtrier lui-même est voué à mourir : des dieux nouveaux, les mêmes, gonflent déjà l'Océan futur; l'homme va disparaître. Plus que la mort de Dieu - ou plutôt dans le sillage de cette mort et selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier. » (Michel Foucault, Les Mots et les choses, pp.396, 398)

La fin du monde apocalyptique des théologies fut reléguée à une superstition archaïque indigne de la pensée moderne, jusqu'au jour... où l'homme, ce dieu déchu, retomba sur terre, lorsqu'il fut rejoint par les événements de sa propre tragédie. Maintenant l'homme peut mettre fin à son histoire, à l'histoire de l'humanité, la seule et véridique fin de «l'éternel retour. » Tous les fanatiques religieux rêvent de l'Apocalypse.

Les Apocalypses sont toutes marquées au fer rouge de l'angoisse : «angoisse métaphysique, angoisse d'origine névrotique, intimement liées et indissociables. L'homme cherche, au travers d'une obscurité inquiétante, à se libérer du lourd fardeau de son ambivalence instinctuelle. Il tente, en exprimant son angoisse de la fuir, de la dompter, mais, subissant son vertige, revenant inlassablement sur les images qu'elle suscite, il est fasciné par elle. » (Gauffretau-Sévy, 1965)

Le mal se définit toujours comme une séparation, la rupture d'une harmonie, soit dans le même être, soit entre tous les êtres. Entre une science qui, dans sa course effrénée, semble ignorer l'humain, et une technologie qui l'inquiète et le menace (nucléaire, armes chimiques...), il est compréhensible de voir s'installer l'impoésie comme symptôme du malaise social de notre époque, elle signifie que l'homme malheureux aura voulu et même créé son malheur.

Contrairement à l'époque des Lumières où la démocratie était encore à faire, nous avons aujourd'hui la chance de pouvoir regarder un siècle de démocratie en mouvement. Ou comme le dit Musil, «maintenant que nous sommes éclairés, que voyons-nous?»

Le XXe siècle est parsemé de peur, peur du fascisme, peur du nazisme, peur du communisme, peur du socialisme, peur de l'intégrisme, peur du prochain millénaire etc. Toutes ces peurs servent la démocratie libérale comme facteurs de cohésion sociale. Notre besoin de sécurité déifie la démocratie au point de devenir certitude, pensée unique où l'analyse est à priori exclue, ici, point de doute.

La démocratie blanche chrétienne n'est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacrés avec une brutalité inouïe plus du trois quart des Indiens d'Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s'attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à un des pays les plus pauvres de l'Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition. Les Afrikaners blancs qui organisaient des «native parties» où le gibier était remplacé par des autochtones noirs. Même phénomène de l'autre côté de l'Atlantique où un général yankee déclara jadis «qu'un bon indien est un indien mort.»

L'homme en puissance se réalise dans l'acte d'exister par la sélection non plus naturelle mais artificielle. La Rédemption n'est plus céleste mais terrestre et appartient à l'homme divinisé.

Curieux paradoxe, le socialisme (lutte des classes), le capitalisme (salut du plus fort) le racisme-fascisme (extermination des races inférieures) ont tous tenté en vain de récupérer le concept évolutionniste de la sélection à leurs fins, à leurs missions salvatrices et déifiées du paradis terrestre. Sauf que derrière tous les génocides se profilent l'ombre de la sélection artificielle du plus fort contre l'opprimé. Et depuis les génocides arméniens et juifs, depuis que l'on a dit «plus jamais ça», il y eut le génocide cambodgien, le génocide rwandais, et autres épurations ethniques comme aujourd'hui au Soudan et en Somalie. Et cela n'arrêta pas tant et aussi longtemps

que l'homme sera associé au mal radical, absolu inventé par les dynasties tyranniques de l'Antiquité.

En désignant l'homme comme responsable du mal radical, les prêtres de l'époque ont jeté l'anathème sur toute la race humaine et ont fait de l'homme un être ignoble. Tout devient pourri dès que touché par l'homme. Depuis la Mésopotamie ancienne, que nous portons la croix de notre aliénation et plus est, nous avons trahi tous ceux qui ont tenté de nous libérer. Depuis longtemps déjà, nous subissons notre «décréation», car nous ne voulons pas croire que nous avons été sauvés par le sacrifice du Christ et avons préférés croire ceux qui enfoncent plutôt que ceux qui libèrent. La Révélation annonçait la joie, l'allégresse. Les Pères de l'Église ont occultés la libération pour régresser vers la prédication de l'Ancien Testament sur l'homme condamné par le péché; les prêtres ont tout simplement empêcher que la Parole du Nouveau Testament s'accomplisse car ils se sont acoquinés avec l'empire romain et son pouvoir hégémonique; mieux vaut la puissance sur terre qu'une vie céleste imaginaire.

Toute cette mythologie de l'homme ignoble, ce glébeu, ne peut trouver sa finalité existentielle que dans le totalitarisme comme système politique qui aspire au monopole total de l'État sur la société et dont la finalité anthropologique vise rien de moins que d'offrir le salut par la création d'un homme nouveau. A nouveau le surhomme de Nietzsche vient hanter les esprits mégalomanes, ceux qui rêvent d'une élite technocratique dominant une populace fonctionnant comme une machine. Le surhomme se veut créateur de l'homme nouveau, l'homme/machine.

«Il s'agit de rendre l'homme aussi utile que possible et de le conformer aussi exactement que possible à la machine infaillible : à cette fin, il faut le pourvoir des vertus de la machine (- il doit apprendre à ressentir comme conditions idéales celles où il accomplit un travail machinal et utile : c'est pourquoi il est nécessaire de le dégoûter des autres, que les autres lui apparaissent aussi dangereux et indésirables que possible.» (Nietzsche cité par Küng, 1981, p.480)

Toutes les sociétés qu'elles soient communistes, socialistes et démocratiques sont traversées par l'idéologie mécaniste, véritable religion d'État. Frappée par l'idolâtrie technologique, les nations rêvent toutes à leur Rédemption, à leur libération par les machines industrielles et leur cadence de production décuplée. Croire que la technologie a le pouvoir de résoudre tous les problèmes sociaux est encore aujourd'hui le credo politique de bien des sociétés. Si au début de la modernité, l'homme aspire et espère être Dieu, la science du XIXe et XXe siècle lui apporte la "certitude" que l'homme est Dieu.

Ainsi l'homme nouveau pouvait s'identifier à l'Etat-Dieu tout puissant (capitaliste ou communiste) pour la conquête du monde et, la nation en se servant des haines nationales primitives comme facteur de cohésion sociale entre les classes. Voilà bien l'enfer que Forster (1793) avait prédit plus d'un siècle auparavant, il a pour nom le totalitarisme.

"Le mariage entre l'idéologie totalitaire et la technique mécanisée rendit possible la formulation des revendications en faveur d'un homme total, permettant ainsi une sanctification "authentique" de la vie nationale. Robert A. Pois, op cit, p.207

Le totalitarisme se veut une synthèse de tous les mythes à travers une idéologie "fondamentaliste" visant une "reconstruction utopique de la société à partir d'un plan global" qui apportera le salut à l'humanité, au genre humain. Le totalitarisme est au politique ce que le monothéisme est à la religion. La raison instrumentale est partenaire de ce projet chimérique de l'unité concrétisée dans le parti unique.

L'homme total doit faire disparaître la variété pour s'incarner. L'éducation doit être dressage et apprentissage des «vertus du troupeau : avec elles, l'homme moyen s'accomplit». Nietzsche ne pensait rien de bon ni de la démocratie, ni du socialisme encore moins du communisme. Pour lui, les droits de l'homme sont «superstitions des hommes égaux» ; le suffrage universel et le régime parlementaire, c'est la politique médiocre des hommes inférieurs. Il décrit le socialisme comme « une tyrannie des idiots » où règne « la bête de troupeau devenue elle-même le maître.» Le fascisme avait désormais rendez-vous avec le racisme moderne et trouvera son apogée démoniaque avec la race déifiée du nazisme et son contre-poids communiste, le prolétariat déifié, l'homme nouveau du marxisme-léninisme.

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, sociale et politique de la faute mésopotamienne, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler. Périodiquement,

l'être pécheur, la société sous pression craquent tous les deux dans un déferlement de haine inimaginable comme pour donner raison à nos bourreaux.

«Dès lors, le nazisme ne doit plus être jugé comme une anomalie de la civilisation mais comme la preuve que les discours les plus irresponsables finissent par avoir des conséquences incommensurables et qu'il ne faut plus tolérer sans une ferme réponse les théories aux prétentions totalitaires, hygiénistes voire humanistes justifiant les atteintes aux libertés et le traitement des humains en objets.» (Le sens de l'histoire, www.jeanzin.free.fr)

Et la haine entre humains est tenace; les manifestations funestes contemporaines ne manquent : massacre des musulmans par des chrétiens en Ex-Yougoslavie, guerre civil entre Tamouls hindouistes et musulmans, génocide au Rwanda et dernièrement au Darfour soudanais.

«La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparé de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre.» (Greil Marcus, 1998)

Voilà pour les conséquences dégradantes de la faute et du Mal sur l'homme, reste maintenant la conséquence ultime du mal contre l'humanité.

Les 6 et 9 août I945, les villes japonaises d'Hiroshima et Nagasaki étaient littéralement "ramenés à l'âge de pierre", l'expression favorite du grand patron de l'US Air Force de l'époque le général Curtis Le May. Tout au long de sa présidence, Harry Truman affirma que la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki avait sauvé un quart de million de vies humaines. Et pourtant, même le général Dwight Eisenhower informa ses supérieurs "que le Japon était déjà battu, que sa réédition n'était qu'une question de jour et que l'utilisation de la bombe était complètement inutile". Alors pourquoi l'holocauste nippon? Huit mois auparavant, le 13 février I945, Winston Churchill ordonne la destruction totale de Dresde. Pourtant, comme le montrèrent par la suite les photographies aériennes des avions Mosquito anglais, Dresde était totalement dépourvu d'installations militaires allemandes et ne possédait aucun système de défense. Alors pourquoi l'holocauste allemand ? Réponse dans *Chronique de la Seconde Guerre mondiale*, page 606 :

«On peut se demander, à l'issu de ce raid meurtrier, pour quelle raison une ville historique sans aucun intérêt militaire a été dévastée de la sorte. Les Américains, en particulier – bien qu'ils y aient participé pleinement – l'ont jugée «terroriste».

Mais surtout, pourquoi une deuxième bombe atomique, celle de Nagasaki, alors que le Japon était déjà "knock-outé" par celle d'Hiroshima? Dresde (400 000 morts), Hiroshima (140 000) et Nagasaki (80 000) n'étaient, en fait, que des villes-cobayes dont la destruction avait pour objectif d'impressionner militairement les Soviétiques et marquait "officieusement" le début de la guerre froide: stratégie de la terreur concoctée par le tandem Churchill-Truman. Le secret de cet explosif puissant modifiait complètement l'équilibre diplomatique en faveur des alliés. Restait donc à démontrer aux Russes qu'on possédait les capacités logistiques de l'utiliser. Hiroshima et Nagasaki en firent la démonstration dramatique. Comme scénario démoniaque, même les dieux n'ont jamais fait mieux. Homo sapiens ou Homo demens, that's the question!" (Fréderic F. Clairmonte)

Or cette démence du mal et de la souffrance délibérée laissa pantois bien des philosophes et théologiens. Pourquoi Dieu s'est-tu ? (Jonas) Dieu n'est pas t-il mort dans les camps de concentration, donnant raison à Nietzsche ? (Levinas) Ou faut-il en conclure comme Isaac Asimov que «les dieux eux-mêmes ne peuvent rien faire contre la bêtise humaine.» Une chose est certaine, Auschwitz, Hiroshima, comme summum de la barbarie du XXe siècle, montrèrent avec une clarté inouïe de force nucléaire, celle qui crève les yeux, que la bonté divine ne s'est jamais manifestée. C'est tout le concept traditionnel de Dieu et de la bonne Providence depuis Platon qui s'effondre. Quelles conséquences théologiques doit-on en retirer ? Le caractère monstrueux de l'homme capable de perpétré le mal donne-t-il à Dieu le regret d'avoir créer le «glébeux» au point d'en espérer la disparition, comme dans la Genèse ?

Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre

vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme religieux.

Dieu n'est plus en cause mais devient caution, alibi et même victime d'un projet hégémonique bien humain, trop humain. Dès le début dans le récit des Origines, Dieu accepte la nouvel liberté de l'homme : «Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous pour connaître le bien et le mal.» (Gn 3,22). Mais là où les choses se compliquent, où la conséquence du péché devient mal, c'est lorsque l'homme ressent le désir de refaire le monde d'une manière différente mais surtout qu'il peut faire mieux que le créateur. Dès lors, le malheur s'abat sur lui.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort. Les prêtres, les rabbins, les oulémas, ces «empoisonneurs de la vie», comme des parasites vivant de la peur et de la culpabilité dans l'homme, ont propagé comme une pandémie le virus d'un Dieu vengeur et méchant qui ne cesse de rabaisser les hommes et les diviser entre eux. En se servant constamment de Dieu comme argument moral et justification de supériorité tribale, les institutions religieuses ont engendré une conception négative, une conscience malheureuse de l'humanité, celle de l'homme médiocre, souffrant, le type même de la décadence et de la faiblesse.

Tel est l'essence du nihilisme constaté par Nietzsche. En annonçant la mort de Dieu, Nietzsche se rebelle justement contre ce dieu moral et tribal. Ainsi la citation complète de Nietzsche se lit ainsi : «Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et nous l'avons tué ! » (Le Gai savoir in Œuvres, p. 104-105)

"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse" (Haraway)

Dans les années 1940, la seconde guerre favorisa l'autonomie financière des femmes travaillant dans les usines à "l'effort de guerre". Les années d'après-guerre voient arrivées les filles du baby-boom. Mieux éduquées et surtout diplômées des grandes écoles, elles développent, elles aussi des goûts, pour une carrière et commencent dans la jeune vingtaine à faire face aux préjugés des hommes. Malgré cette opposition les femmes nord-américaines, en 1968, réalisent 33% des maîtrises, 13% des doctorats, représentent 37% de la population active. Le mouvement est lancé. En quelques années, tous les pays industrialisés sont touchés : Europe, Japon, Australie. Et partout ces femmes intelligentes commencent à se mobiliser contre la domination masculine.

Deux millions d'années après les premiers rituels des cavernes, les femmes redécouvrent que le patriarcat oppresse les femmes comme le capitaliste exploite le travailleur et extorque doublement les femmes par la non-rémunération du travail domestique et la discrimination salariale en milieu de travail. Le "deuxième sexe" découvre "la politique du mâle" (de Beauvoir/Millet). L'impérialisme de l'animus doit être combattu partout.

À l'image des peuples tiers-mondistes qui rêvent d'émancipation, elles entreprennent de rompre définitivement les liens avec l'establishment mâle. Comme la garçonne de l'après-guerre 1914-1918 qui en raccourcissant ses cheveux et ses jupes commettaient un geste politique d'émancipation, la femme des années 1970, elle, adopte les manifestations publiques comme stratégie. Parodies de gala Miss Monde, parades carnavalesques aux seins nus pour le bonheur des médias, ce goût de la dérision ne masque pas le sérieux des revendications dont la principale est la réappropriation de son corps; *Notre corps – Nous-mêmes* étant le best-seller de l'époque.

Formées en collectif de femmes, les militantes découvrent par leurs prises de paroles que le manque d'éducation sexuelle, les viols, les agressions sexuelles sont responsables de nombreuses grossesses non-voulues qui se terminent souvent par des avortements clandestins qui mettent leur vie en péril. Devant ce constat, les femmes envahissent les cours de justice et politisent le débat en demandant la libéralisation de l'avortement et de la contraception et la pénalisation accrue pour les crimes de viols et d'agression ainsi que le droit au divorce.

Un jugement important, rendu par la cour suprême des États-Unis reconnaissant le droit à l'avortement, marque l'apogée du mouvement de contestation et sa plus grande victoire. Une décennie de combat aura servi à transformer radicalement la société occidentale, les liens familiaux, les rapports sociaux au travail et dans les loisirs entre hommes et femmes. Les années 1980 marque un relâchement des revendications maintenant que les luttes ont portées

fruits. (Sylvie Chaperon, le Siècle rebelle)

Les années 1980 marquent aussi l'effondrement complet des valeurs hédonistes de la contre-culture. L'amour libre terrassé par le sida, le pot remplacé par la coke; bref tout l'univers des désirs se concentre sur la seule avenue possible : le fric. Délaissant le missionnariat hippie, une nouvelle génération (golden boy) se dirige allègrement vers les nouveaux temples de la terre promise par le consumérisme : Wall Street et le salon de l'auto.

«...il suffit de visiter le salon annuel de l'automobile pour y reconnaître une manifestation religieuse profondément ritualisée.» Les couleurs, la musique, la révérence des adorateurs (devant le moteur/autel), la présence des prêtresses du temple (mannequins), le luxe, le gaspillage de l'argent, la foule compacte - tout cela constituerait dans une autre culture un office authentiquement liturgique» : le culte de l'automobile sacrée». (Andrew Greeley cité dans Eliade, Aspects du mythe)

Le libéralisme économique et les mœurs libertaires offrent ainsi au capitalisme la possibilité de se positionner dans un système de double économie, celui des nécessités vitales et celui des désirs provoqués.

« La publicité devient donc l'arme commerciale par excellence pour les marchands (marchands qui, rappelons-le, sont initialement majoritairement des hommes). Il y a là un axe hiérarchique que nous dénonçons, celui du rapport inégal de force entre le destinateur et le destinataire du message publicitaire : annonceur dominant / consommateur dominé. On entre dans un schéma quasi guerrier où la conquête est celle du Grand capital sur la conscience, l'armée est la publicité, le soldat est le publiciste et l'arme, l'utilisation stéréotypée des rapports sociaux, des représentations symboliques sociales.

Toutes ces représentations publicitaires sont utilisées pour favoriser la consommation. Évidemment, la multiplicité des rôles attribués aux femmes en fait une parfaite égérie, tantôt femme sexy, tantôt mère attentive, tantôt super working girl, tantôt accessoire / femme objet. Qu'on ne s'y méprenne pas, il y a aussi une imagerie masculine en publicité, qui, quant à elle, renvoie souvent aux valeurs traditionnellement associées à la virilité (puissance, contrôle, fierté, etc.), ce qui stigmatise aussi les hommes et les cantonne souvent dans des rôles machos réducteurs. En fait, la publicité est peu regardante et utilise tous les stéréotypes. Les femmes en font souvent les frais, mais les hommes ne sont pas laissés pour compte.

Mais pourquoi utiliser ces stéréotypes-là ? Pourquoi la pub ne valorise-t-elle pas la femme clairvoyante, pourquoi ne stimule-t-elle pas notre intelligence ?

Les publicitaires eux-mêmes avancent l'idée que la publicité doit activer les pulsions primaires de l'acheteur. Leur seul objectif est toujours la vente de l'objet, du service ou du produit. Il faut donc parvenir à éveiller une sorte de désir, souvent par le biais du fantasme pour que le consommateur, une fois « excité » ait l'impression de trouver la jouissance ou le « soulagement de pouvoir jouir » par l'achat. D'ailleurs dans de nombreuses publicités, plus encore que la femme, c'est le sexe et la sexualité qui sont mis en avant. Le désir y est alors galvaudé, manipulé, avorté, en ce qu'il est mobilisé à des fins mercantiles et produit par une accroche qui active une pulsion d'ordre sexuel.

En reconstruisant des symboles sociaux souvent proches des mythes, en réactivant des principes de domination symbolique, en réaffirmant les tensions entre hommes et femmes, la publicité empêche leur évolution et les rappelle à une envie basique d'avoir. En effet, mettre les hommes et les femmes dans des rôles sexués complètement stéréotypés contribue à l'incorporation de la domination masculine, y compris chez les femmes. Le recours quasi systématique à ces stéréotypes impose une différenciation sexuée en « homme » / « femme », exclusivement reproduite selon le modèle historiquement construit, en sorte qu'il y aurait comme deux mondes distincts, quasi étanches. Celui des hommes et celui des femmes, lesquels auraient chacun leur batterie de fantasmes, d'idéaux, de caractéristiques, organisant deux univers de consommation. Ce type de jeu de rôle confine le récepteur du message à des désirs pulsionnels du type : pour un homme « si j'ai ceci, je peux dominer cet espace » ; pour une femme « si j'ai ceci, je peux être cette femme parfaite ».

Qu'avons-nous fait (ou omis de faire), pour que ces publicités aient autant de succès ? Pour que les directeurs (et souvent -trices, d'ailleurs !) "artistiques" des agences de communication soient aussi

sûrs de toucher nos points “faibles” avec ces pubs ?

N’est-ce pas peut-être parce qu’elles nous renvoient en pleine face l’échec cuisant de la libération sexuelle, que nous n’avons jamais vraiment su assumer la publicité sexiste au niveau de la société ? »

(Angelroth Bénédicte, La publicité sexiste : un outil commercial du capitalisme patriarcal) http://www.respire-asbl.be/spip.php?article304

Maintenant “bien dans sa peau”, la femme moderne se laisse griser par les illusions des publicités les plus affriolantes. Maître de son corps, elle se donne comme mission de le décoincer de millénaires d’oppressions, de frustrations, de refoulement. L’acte sexuel devient porteur de performance majeur du corps libéré. Depuis toujours, le mâle a célébré, a glorifié sa performance sexuelle virile comme un primate se frappant la poitrine à la Tarzan. Il n’est pas question d’être en reste. “Mal baisée”, “mauvaise baiseuse”, sont les insultes suprêmes envers cette femme nouvellement libérée : la jouissance devient donc nécessité, il n’est plus question de ressembler à ces vieilles bigotes d’un autre siècle. (Ariel Colonomos, Siècle rebelle) C’est en transgressant les codes et les tabous machistes que la femme retrouvera sa véritable identité.

Au même moment, formées en collectif de femmes, les militantes découvrent par leurs prises de paroles que le manque d’éducation sexuelle, les viols, les agressions sexuelles sont responsables de nombreuses grossesses non-voulues qui se terminent souvent par des avortements clandestins qui mettent leur vie en péril. Devant ce constat, les femmes envahissent les cours de justice et politisent le débat en demandant la libéralisation de l’avortement et de la contraception et la pénalisation accrue pour les crimes de viols et d’agression ainsi que le droit au divorce.

Un jugement important, rendu par la cour suprême des États-Unis reconnaissant le droit à l’avortement, marque l’apogée du mouvement de contestation et sa plus grande victoire. Une décennie de combat aura servi à transformer radicalement la société occidentale, les liens familiaux, les rapports sociaux au travail et dans les loisirs entre hommes et femmes. Les années 1980 marque un relâchement des revendications maintenant que les luttes ont porté fruits selon Sylvie Chaperon, in *Le siècle rebelle*. Erreur fatale. Le corps militant qui voulait briser radicalement l’aliénation du corps marchandise et son corollaire, la commercialisation du plaisir fut remarquablement récupéré par la publicité et le monde du divertissement. Obsédé par «l’obligation de s’exhiber pour pouvoir être» , une dérive narcissique du féminisme hypersexualisé s’installe et contribue à éloigner les performances de leurs origines. On assiste alors à un spectaculaire détournement de toute la symbolique contre culturelle vers l’industrie du spectacle, les déesses antiques à saveur écologique deviennent des «Spice Girls» hypermédiatisées qui n’ont pour seul but que de remettre sur le chemin de la consommation de nombreuses jeunes filles égarées.

Cette vision de la femme nouvelle trouva son apogée dans la publicité de l’industrie de la mode, des cosmétiques et de la chirurgie esthétique à partir des années 1970-80 et déclina de plus en plus pour sombrer dans l’abnégation pornographique.

«Construis-moi une femme au lieu de me dessiner un mouton.»

La femme des années 1990 a oublié à qui elle avait affaire. Depuis la préhistoire, le mâle a compris et contrôlé, comme premier proxénète, la valeur marchande du désir sexuel et la femme a oublié qu’elle porte toujours en elle le phantasme de la tentation marchande soit se vendre par elle-même au plus offrant. La femme s’est toujours bien accommodée de son rôle subversif et magnifié par l’artiste à la fois voyeur, proxénète et souvent «client». L’histoire de l’art l’a bien démontré et même propagé le piège du patriarcat. Encore une fois c’est la femme qui en subira les contrecoups funestes. Sous la main des anatomistes au XVIIIe siècle, le corps de la femme «vivant mais imparfait» aux «muscles effacés», aux «seins mous et aux fesses flasques» est comparé à un «amoindrissement, un sous-ordre» où «les ovaires sont des testicules ratés», le clitoris, «un pénis ratatiné et caché. » Comme on le voit, le corps féminin est toujours dégradé et jugé négativement par rapport au corps masculin; on est loin d’en avoir saisi la complémentarité entre eux car à cette époque la seule logique qui prévaut est celle du pouvoir et de la domination. (Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes)

«Est-ce dire que depuis les origines de l’art et jusqu’à nos jours, dans le domaine du sexe, il n’y a rien de nouveau à part la technique et la façon de traiter les formes et les couleurs ? (...) C’est que les artistes eux-mêmes, aujourd’hui comme hier, restent de sacré machistes qui refusent à la Femme le droit à l’initiative, le droit de vouloir, de

décider, de faire. Au mieux, la femme qui de tous temps a régné sur les arts plastiques - et l'on s'en réjouit - n'a été qu'un objet de désir, une poupée gonflable dont l'artiste a pu faire tout ce qu'il voulait. Tantôt servante avec La Tour ou duchesse avec Goya; odalisque (esclave) avec Ingres et Matisse ou fruit exotique avec Gauguin; paysage avec Masson ou pin up avec Warhol, on l'a vu hanter les églises avec Van Eyck, faire la cuisine avec Greuze, tenir salon chez Boucher, fréquenter les alcôves de Fragonard, accueillir Toulouse-Lautrec au bordel, partager sa baignoire avec Bonnard ou Wesselmann. L'avènement de l'ère moderne ne lui a guère été profitable. On s'est surtout acharné à détruire peu à peu ce corps qui servait de référence à la beauté, à le transformer, à le simplifier, l'allonger, l'aplatir, le ballonner ou le faire éclater. On hésite entre le filiforme et le gonflé, le monstre ou la bête». (Gilles Néret, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993, p.10-11)

La photographie dans toute sa vérité amena un érotisme au début coquin, plus obscène par la suite. Intégrés à la culture de masse, les magazines érotiques ont induit une valeur marchande aux rapports sexuels de plus en plus osés. Les seins et le fessier acquièrent une valeur érotique démesurée à l'identique des Vénus préhistoriques; l'évolution du maillot de bain féminin de la Belle Époque jusqu'au bikini des années 1950 le confirmant.

Dès le début du XXe siècle, le bordel, la luxure, la pornographie franchissent la grande porte des ateliers d'artistes. Il ne s'agit plus des corps éthérés de la Grèce antique ou du corps sensuel des romantiques mais bien de l'exhibition des organes de la copulation dans toute la crudité de l'acte sexuel.

Une grande part de l'œuvre de Picasso tourne autour de la représentation de la femme souvent malmenée jusqu'à la cruauté dans des portraits qui défigure, déconstruit le visage humain. Il n'est pas le seul. Sculptures obscènes de nus féminins (Rodin), agglomérats de seins monstrueux soudés à une vulve géante (Lachaise), écrits blasphématoires et orduriers (Aragon, Miller), corps féminins métamorphosés en pénis bandés (Tanguay), dessins burlesques du coït (Picasso), dessin de sa future épouse baisant avec son meilleur ami (Dali), dessins initiatiques à la sodomie (Brauner), dessins surréalistes de femmes exibants «leurs» phallus et un oeil au fond du vagin (Bellmer), autoportrait de la masturbation (Schiele), photographie du travestisme, du fétichisme (Molinier), «fist fucking» sadomasochistes, (Mapplethorpe), êtres androgynes, nécrophilies, coprophagies et autres perversions sexuelles pathologiques (Witkin), pédophilie avec jeunes filles (Gette), pédophilie de femmes avec jeunes adolescents (Klossowski), mère photographiant sa propre jeune fille impubère affublée de bas résille, exibant son sexe et son anus (Ionesco), tissu-bannière «je pense donc je suce» (Messenger), vieille femme toute plissée s'exibant nue dans un parc (Fischl), saucisse dans l'anus et acte sexuel sur un lit de steak haché (Mac Carthy). Autant de peintres, sculpteurs, performeurs, photographes, cinéastes, d'écrivains que vous retrouverez, pour la plupart dans le catalogue de l'exposition «Féminin-Masculin, le sexe de l'art» du Centre Georges-Pompidou (1995-1996).

«Tout art est érotique. Une ligne horizontale, c'était la femme allongée; une ligne verticale, l'homme qui la pénètre...» (Loos)

Comment comprendre que les sex-shops se soient autant multipliés à partir de 1960 parallèlement à la montée du féminisme ? Comment comprendre qu'au plus fort des revendications féministes, de nombreux artistes et membres de l'intelligentsia de l'époque, y compris des femmes, se soient portés, sous prétexte de censure, à la défense de la pornographie et des salles de cinéma et des films classés X ? Si non qu'il est quasi impossible de restreindre l'impulsion sociale générée par la «mode du jour». Mais que se cache -t-il donc derrière ces images, quel discours entretiennent-elles avec la société ? Sinon, encore une fois, l'évident discours de la «défaite historique» du sexe féminin.

Toute la réalité psychologique refoulée par les contraintes sociales de la femme-objet est mise à nu dans la *Crucifixion* de Niki de Saint-Phalle. Cette femme crucifiée, aux bras coupées et au visage extatique exprime toute l'ambiguïté de la condition féminine. Tous les stéréotypes y passent. La crucifiée est à la fois une mère, comme l'indiquent les jouets qu'elle porte sur la poitrine; une putain dont les jambes écartées laissent apparaître un pubis de laine noire; une «mémère» avec ses bigoudis dans les cheveux; un mannequin de haute couture habillé en tissus colorés genre patchwork; enfin l'ensemble donne l'image de la femme comme martyre inconnu.
(www.nikisaintphalle.com - www.centrepompidou.fr/education)

Sur le plan des idées, les années 1980 marquent le triomphe

occidental de la société de consommation et de l'individualisme, autrement dit le corps/moi s'identifie dorénavant au corps/marchandise. L'authenticité recherchée au début par l'art corporel glisse inexorablement vers le corps simulacre ressenti comme un tableau vivant destiné à être vu. Les thèmes revendicateurs quittent le monde des arts visuels pour gagner celui des arts de la scène ; la transgression religieuse par exemple donne Madonna. Si bien que le corps réel «authentique» est happé par le simulacre capitaliste du corps idéalisé remplaçant ainsi le corps glorieux des religions, la simulation se substituant à la représentation.

La victoire politique et juridique que les femmes ont obtenu, leur a monté à la tête au point de perdre le contrôle de leur corps, surtout de leur image sociale. Car ce que laisse miroiter l'esthétisme des magazines féminins, des films porno et de plusieurs oeuvres artistiques, est que la femme, socialement parlant, est devenue objet de jouissance collective de l'orgasmique stérile. Le corps des femmes qui veulent s'appartenir, est à nouveau dépossédé par le même esprit masculin des temps préhistoriques : la peur de la maternité comme puissance sexuelle qui nous échappe.

« Mais deux thèmes récurrents courent à travers cet art (pariétal), (...) l'un c'est la puissance et la grâce des animaux que ces peuples prenaient au piège ou chassaient : le bison, le mammouth velu, le cerf, le cheval, le bouquetin; l'autre est la merveille et le mystère de la sexualité, centrée sur les organes génitaux de la femme, (...) nous offrant une large répartition d'images de nus féminins, à l'intérêt centré sur la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures...» (Mumford, 1973, T.I, p.163)

Tout s'éclaircit lorsque l'on sait que la représentation des animaux symbolise le désir de possession de l'animal lors d'une chasse réussie. Idem pour les vulves et les seins, le chasseur désire les posséder au même titre que les animaux, pour en retirer le pouvoir de leur mystérieuse force d'attraction. D'autant plus évident, que souvent, les organes génitaux et les animaux font partie de la même scène picturale.

«Ici nous nous trouvons mis en présence de la contradiction d'une société intensément masculine, dont les occupations majeures excluaient la femme excepté dans ses capacités secondaires de bouchère, de cuisinière et de tanneuse de peaux, et qui n'en élevait pas moins les fonctions et aptitudes particulières à la femme, ses facultés de plaisir sexuel, de reproduction et d'éleveuse d'enfants jusqu'à un point où la sexualité s'empara de l'imagination comme jamais auparavant.» (Mumford, 1973, t.I, p. 164)

D'ailleurs encore aujourd'hui, tout chasseur «consciencieux» vous confirmera que le bar de danseuses fait partie du rituel de toute chasse réussie.

« des filles, les cuisses ouvertes au bord d'une estrade, des (spectateurs) admis à fourrer leur nez, leurs yeux jusque dans le vagin de la fille, pour voir, mieux voir - quoi ? - se grimpant les uns sur les autres pour y accéder, la fille leur parlant gentiment pendant tout ce temps-là d'ailleurs, ou les rabrouant pour la forme. Tout le reste du spectacle, flagellations, masturbations réciproques, strip traditionnel, s'efface devant ce moment d'obscénité absolue, de voracité de la vue qui dépasse de loin la possession sexuelle. Porno sublime : s'ils le pouvaient, les mecs s'engouffreraient tout entier dans la femme - exaltation de mort ? » (Baudrillard, 1979, p.52)

«Autrefois, les seins d'une femme servaient à nourrir les enfants, aujourd'hui ils servent à nourrir les cinéastes.» (Jules Romain)

Il eût été étonnant qu'en ce début du troisième millénaire, que la sexualité fût la seule dimension à rester hors de la domination de l'homme. L'illusion des temps modernes ou postmodernes est de croire que la sexualité a finalement atteint son accomplissement «ontologique». Nous oublions trop rapidement que le capitalisme est avant tout un système qui transforme toute réalité en marchandise et en capital, y compris la sexualité-spectacle.

«Nous n'avons rien à voir dans les chambres à coucher de ce pays» disait avec raison le premier ministre canadien Pierre-Elliot Tudeau. Les pratiques sexuelles qui s'y déroulent appartiennent à la sphère du privé. Il en est autrement des pratiques pornographiques comme discours public adressé à la consommation de masse.

N'est-il pas curieux que la fellation, la sodomie et le coït interrompu c'est-à-dire les trois pratiques ancestrales de la stérilité soient le point central autour duquel se déroule tout le «scénarii» du film porno soit la célébration du sperme stérile et du pénis éjaculateur. Le rôle de la

femme, plutôt le corps de la femme devient accessoire non plus de l'accouplement mais de la masturbation. La finalité de la porno hétéro est un homme qui se masturbe en regardant l'image d'un homme qui se masturbe dans et sur le corps d'une femme.

«Les femmes sont les instruments interchangeables d'un plaisir toujours identiques» (Proust)

«En s'enchaînant ainsi à la porno comme pratique transgressive, l'homme et la femme ont débouché sur la logique de l'être jouissant de lui-même; d'où la tristesse émanant de cet univers, l'érotisme s'abîmant dans le silence des pratiques solitaires.» (Bataille)

Car la porno intrinsèquement propose en elle une figure ténébreuse faisant davantage le jeu de la tyrannie que celui de la liberté.

Danseuse-mamelouk (extraits/montage)

« la belle danseuse éternelle
le cœur brisée, le foie malade
vide la poudre instantanée de son sex-commotion
anus contre nature
des Panthères couchées sur le bar effondré
le stip-tease continue jusqu'aux os
les enfants lancent des roches aux ivrognes
au corps poivré de libellule
ses côtes saillantes comme un chienne racée
et elle se perd dans l'horrible pénétration des autres

(...) on se payait des filles seulement pour les voir de près
des petites blondes teintes, brune sauvage aux grands anneaux
quelque anglaise aux belles cuisses, toujours une danseuse négresse, noire d'un certain âge, grande châtaine aux mèches grises,
toutes ces longues chevelures également intéressantes, une juive
aux seins marqués québec, comme si nous voulions posséder toutes ces hampes rondes, toutes les courbes superbes pour une collection de valeur, un harem albuginé comme une volière.

(...) Adrénaline-Julie dite «Cuisses douces» ne gémissait pas de plaisirs; elle n'avait pas d'ambition.
elle fit du pouce, un char l'amena au dancing «The Edge» bord d'eau puis chez lui, apte à se dissoudre, il pouvait jusqu'à lui arracher le clitoris,
elle fit du pouce, un Grec l'amena au Tourist Room,
en sortant, elle fit du pouce, un employé de la Centrale Syndicale l'amena fourrer dans le parking de la Ronde.

«mange-moi ou bien je t'étrangle.»

à cause de son poil tressé sous les aisselles, un autre la jeta dehors :

«va te laver, tu reviendras.»

i am the doorman of your ass.

le dernier un gros épais il demanda de la marier.

(..) je joue du masculine tap-danse
moi qui aura été la plus grande effeuille du siècle en
me perçant les nombrils et les lobes d'oreilles.
pour toutes les Lise opératrices au Bell, pour toutes
les Diane assassinées chez Simpson's Sears
les Jayne Mansfield violées à la sortie de l'école
tellement dilluées de partout, étouffées sous la bêtise
grossière des maris qui je l'espère s'écraseront sous
un poteau.

(..) bander toujours bander, nous voilà tassées avec
une précision mathématique. Olive se shoute son hit
pis ramasse sa gang
toutes des fées mal tournées.
(Josée Yvon, Danseuse-mamelouk, VLB Éditeur, Montréal,1982)

La porno, comme art de masse, a le mérite de nous renseigner sur le discours idéologique qui prépare l'éviction de la femme du seul lieu où elle l'emportait d'emblée : la maternité. Le mouvement féministe n'avait pas prévu, d'ailleurs pouvait-il le prévoir, que la libération totale de la femme se finaliserait dans la disparition complète de la mère, - son sacrifice ? - évincée par les techniques de la reproduction au profit de la sexualité stérilisante du porno. Depuis les rituels préhistoriques que l'homme aspire à déposséder la femme de son pouvoir créateur, voici enfin le jour arrivé de l'ultime conquête.

«Le dernier mot ne peut-être laissé à la nature : tel est l'enjeu fondamental. Il faut que cette grâce exceptionnelle, innée, immorale comme une part maudite, soit sacrifiée et immolée par l'entreprise du séducteur, qui va l'amener par une tactique savante jusqu'à l'abandon érotique, où elle cessera d'être puissance de séduction, c'est-à-dire une puissance dangereuse.(...) De toute façon, quelque chose est donné à la femme, qu'il faut exorciser par une entreprise artificielle, au terme de laquelle elle est dépossédée de sa puissance. (...) C'est toujours l'histoire d'un meurtre, ou plutôt d'une immolation esthétique et sacrificielle...» (Baudrillard, 1979, p. 136-140)

Nous voyons très bien en quoi ce féminisme à l'envers contribue à l'immense popularité des industries cosmétiques et biotechnologiques qui rêvent de remodeler le corps humain selon les codes fantasmés formulés par le génie génétique grâce aux images de synthèses.

«Si j'avais un clitoris, je banderais». (Toni Denise)

L'icône moderne de la femme dépossédée par l'homme de sa maternité est la drag queen, «cette fée qui a mal tourné», comme triomphe de l'hyperféminité stérile. Ces Greta Garbo, Mae West, Madonna ou Marylyn Monroe, sont autant de mutantes qui, sous des prétextes de «célébration de la femme en eux», la considère néanmoins comme la rivale à écarter de leur chemin, à éliminer de la carte.

La drag queen prépare symboliquement le terrain à l'éviction de la femme comme «matrice biologique», naturelle, au profit de l'avancée triomphante de la matrice cybernétique, artificielle. Toni Denise est la parfaite femme transsexuelle : «gros seins, hanches étroites, cheveux de jais tombant aux épaules et longues jambes de Barbie». Toni Denise, c'est le corps ludique où «Disney world se fait chair».

«Elle est un homme qui s'est construit en femme avec une technologie d'homme, pour le plaisir des hommes.(...) Le but c'est l'élimination des femmes biologiques. Tuer tous les objets de désir concurrents...» (Steve Kurz en parlant de Toni Denise cité dans Vitesse virtuelle, p. 272)

«Je ne pense pas aux femmes du tout. C'est pour ça que je lève si facilement les hommes.» dira la transsexuelle. «Une fois devenue femme à l'extérieur, elle a pu endosser la séduction de la psyché mâle et devenir l'esprit mâle qui colonise le corps de la femme». (Rosonna Albertini in Esthétique des arts médiatiques, tome 2, p. 429)

La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature*, appelle de tous ses voeux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. «Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante». (Lafontaine, 2004)

On serait porté à croire que la femme serait naturellement encline à défendre le féminisme humaniste contre l'approche cybernétique. Mais en croire, la biologiste Haraway, dans *Cyborg Manifesto*, seule la cybernétique pourra délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. Selon cette dernière, l'inégalité des sexes est principalement due à l'enfantement qui est à la charge des femmes : une technologie reproductive efficace pourrait donc être la solution aux inégalités hommes/femmes. Autrement dit, l'utérus artificiel est la solution pour rendre les hommes et les femmes égaux. Là où la nature a échoué, la technologie peut réussir.

La féministe cybernétique «rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre..» La sexualité suit le développement de la société sauf qu'avec les nouvelles technologies, elle la devance et souvent l'influence profondément. Le glissement vers la porno informatisée déplace le désir principalement masculin vers la machine. Sans contact physique avec l'élément féminin, le cybersexe se présente comme une masturbation mentale électronique, le but ultime étant une fusion totale avec la machine sexualisée encouragée en cela par la «société du spectacle», du divertissement dans la société de consommation éliminant du coup l'engagement personnel et émotionnel envers l'autre. Le corps esseulé devient une machine à jouir. McLuhan parla ainsi du phénomène dans une entrevue de *Playboy* en 1969 :

«La machine-à-aimer devrait être un prolongement naturel (sic) des tendances actuelles dans un proche avenir – je ne parle pas des

agences matrimoniales informatisées, mais d'une machine qui produirait l'orgasme suprême par une stimulation mécanique directe des zones cérébrales liées au plaisir. » (mars 1969, p.65)

Le mot de la fin revient au cyberpunk Mark Pauline cité *dans Vitesse virtuelle* qui remarqua que « le véritable mariage de la forme humaine et de la technologie, c'est la mort. » (Dery, p. 238) Mort du corps biologique, mort de l'autre, du couple, finalement de l'espèce.

Ainsi toutes ces histoires que nous aimons nous raconter sur notre future cyberascension, ne sont que simulacres des sauveurs «paléolithiques» pour nous faire oublier le saccage de la nature, les déchirures dans la communauté des hommes et les inégalités entre l'élite technocratique occidentale et les masses laborieuses exploitées comme au temps des grands empires sumériens et égyptiens. Vous criez à l'exagération ? Quittez le confort douillet de l'Occident et promenez-vous dans la dure réalité qui n'est pas nôtre. Au fait consultez les seules statistiques des Nations-Unies concernant femmes et enfants dans le monde en ce début de troisième millénaire.

Les femmes et les enfants représentent 80% des personnes blessées ou tuées lors de guerres, bien plus que les militaires. La violence domestique est la forme la plus répandue d'abus sur les femmes : un tiers d'entre elles ont été brutalisées par leur mari ou compagnon. Une femme sur cinq dans le monde à été violée. Quarante à 60% des victimes d'agression sexuelle sont des jeunes filles de moins d 16 ans et 130 millions de femmes sont excisées dans le monde. Soixante-quinze à 80 % des 50 millions de réfugiés dans le monde sont des femmes et des enfants. Les femmes sont les premières victimes de la traite d'être humains et de l'esclavage sexuel. Les femmes représentent 70% des personnes vivants sous le seuil de pauvreté dans le monde même si elles représentent 40,5% de la force de travail mondial. Cinquante-sept pour-cent des jeunes filles ne fréquenteront jamais l'école primaire. Soixante millions de femmes par année sont éliminées par des avortements sélectifs basés sur le sexe. Quatre cents millions d'enfants n'ont pas accès à l'eau salubre, 270 millions n'ont accès à aucun service de santé, 11,8 millions d'adolescents de 15 à 24 ans vivent actuellement avec le SIDA. Un enfant sur deux vit dans la pauvreté soit un milliard sur 2.2 milliards d'enfants dans le monde, 250 millions travaillent et 60 millions dans des conditions intolérable de servage pour rembourser des dettes et souvent obligés de se prostituer et 640 millions d'enfants n'ont pas de logement ni de foyer. (Source : Revue Réfugiés, volume1, numéro 126, 2002, OMS, UNICEF, 2005)

La majorité des femmes sur cette planète sont encore plus maltraitées que le sont les guenons par le singe dominant. D'ailleurs l'un des groupes islamiques les plus cruels envers les femme est bien Boko Haram pour qui «Éduquer une fille revient à arroser le jardin du voisin.» Conséquemment à cette maxime, la femme musulmane subit la politique du mâle et elle n'est pas seule. Ainsi 90% des 3.5 millions d'avortement en Inde visent à empêcher la naissance d'une fille. L'Inde rejoint ainsi la Chine et la Corée du nord dans le club de l'élimination massive des filles. Cercle vicieux de cette pratique : l'émergence d'un commerce d'esclaves sexuels de jeunes femmes et de fillettes dans des régions où les maîtresses comme les épouses sont introuvables.

Cette recrudescence de l'avortement ciblé de fœtus féminin est conséquente de la hausse faramineuse de la dot exigée par la belle-famille de l'époux. À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Bref, les premières sociétés d'hommes des chasseurs primitifs ont mis en place une «philosophie» générale de la vie, une culture de la domination où les pouvoirs spirituel, politique et guerrier sont entre les mains des hommes en recherche de puissance.

LA DÉFAITE DE LA NATURE

La Terre-Mère des Ancêtres est devenu une femme harcelée ensuite battue puis violée, finalement déchue. La défaite de la femme est aussi la défaite de la nature. C'est la domination des hommes sur les femmes et la nature qui fait la crise environnementale.

Depuis toujours, nous projetons souvent cependant l'idée que la mère était jadis investie d'un pouvoir quasi magique. En effet, il est

tentant d'imaginer qu'au cœur d'un contexte archaïque de totale dépendance à la Nature, la femme, qui récapitule en elle-même cette Nature toute puissante, ait pu être crainte et respectée comme son incarnation même. Cette hypothèse est lourde de conséquences. Car si l'on identifie la femme à la Nature, la conquête de l'homme sur cette Nature se lit comme une victoire d'une idéologie patriarcale sur un élément féminin , la même que celle qui permet la domination des hommes sur la nature : « Le rapport de l'homme à la nature est plus que jamais, celui de l'homme à la femme. » La destruction de la nature n'est donc pas imputable à l'ensemble de l'humanité, mais aux hommes, qui ont construit une civilisation sexiste et scientiste et, plus largement, une société de domination. (EAUBONNE, Françoise d', Écologie/féminisme. Révolution ou mutation? Paris, Éditions ATP, 1978)

En 1904, le grand mathématicien Ernst Zermelo formula un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles :

“Tout ensemble peut être bien ordonné”

“Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l' tre aussi bien que l'Univers”. (Charon, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985, p.122-123)

La culture fait l'homme. Elle le transforme, elle le défait même. Certes, elle est l'expression de la nature de l'homme qui est un être de culture et a naturellement besoin de transformer ce qui l'entoure. Mais la capacité indéfinie de l'homme à se transformer et à transformer ce qui l'entoure produit aussi des effets délétères sur l'homme lui-même, son environnement. Ainsi la pollution mondiale serait donc due au fait que l'humanité a choisi de mettre en relation des choix néfastes, pour des raisons principalement de productions économiques exponentielles, au détriment d'une certaine harmonie équilibrée entre nature versus culture. Rousseau remarquait déjà que seul l'être humain, parmi les animaux, avait cette possibilité “de devenir imbécile”, c'est-à-dire de régresser plus bas que nature. En l'absence de structures instinctives fixes, l'être humain perd la garantie de se développer humainement. Il a constitutionnellement une possibilité de se perdre.

Cependant, il ne faut pas oublier que le propre de tout organisme vivant est de se développer et que tout développement est le produit d'une interaction entre un état donné et un environnement. Notre nature serait donc non seulement ce qui nous est donné au départ, mais aussi ce qui est acquis au cours d'un développement considéré comme normal pour l'espèce.

Tous les actes, tous les événements, même les plus élémentaires et les plus « naturels » de l'être humain, comme naître, se nourrir, dormir, mourir... sont toujours accompagnés de rites, de cérémonies, de règles et de choix non biologiquement déterminés. Par exemple, il faut manger pour vivre : c'est un déterminisme biologique. Mais ce que l'on mange, la façon dont on le mange, l'horaire des repas etc. dépendent pour l'essentiel des habitudes et des traditions de la société à laquelle l'individu appartient.

C'est en ce sens qu'Émile Durkheim (théoricien français du XXe siècle, fondateur de la sociologie) dit que les institutions, comme faits de culture, se “surajoutent” à notre nature. Ainsi, il est de la nature humaine de développer des cultures. À l'hérédité biologique s'ajoute l'héritage social.

La culture est d'abord cette appropriation de la nature par cette activité démiurgique qu'est le travail et sur la base de laquelle s'édifient les rapports sociaux et les représentations idéologiques.

Si le moteur de la culture est le progrès, notamment scientifique et technique, celui-ci, par son rythme de croissance exponentiel et indéfini, ne fait-il pas courir à l'homme le risque de s'y perdre ?

Agir sur le réel, voici donc le travail de l'artisan, de l'ingénieur propulsé au premier rang. Le développement des techniques est non seulement une révolution matérielle mais aussi un bouleversement cosmologique et bien sûr métaphysique. Toute la conception cosmologique de l'Univers, toute la conception traditionnelle des objets et des formes que l'homme avait patiemment mis en place s'effondre comme un jeu de carte. Aux yeux de l'historien des sciences Alexandre Koyré, il s'agit «de la révolution la plus profonde accomplie ou subie par l'esprit humain depuis l'invention du Cosmos

par les Grecs. »

Mais surtout, agir sur le réel implique que le monde est imparfait donc perfectible, que la nature est malléable et soumise à l'action bienfaisante de l'homme. Le monde est œuvre inachevé et le destin de l'homme sur terre est de parachever l'œuvre initial sous les auspices ou non de Dieu. Le monde apparaît de plus en plus comme un champ de bataille où s'affrontent des puissantes aveugles. Comme pour les gnostiques auparavant, le monde est mauvais et le philosophe Hume en généralisa l'idée ainsi : «Une guerre perpétuelle est allumée entre toutes les créatures vivantes. »

La nature archaïque des peuples primitifs et des philosophies traditionnelles, telle qu'elle était contemplée, était le règne du Bien. La nature moderne, lieu de violence entre espèces, est le royaume du Mal. Puisque le Bien n'est plus dans la nature, il se doit d'y être introduit par l'action humaine. La technique moderne prend ainsi son sens métaphysique du Bien combattant le Mal.

«Les Anciens et les médiévaux n'ignoraient nullement la technique ; le Moyen Âge occidental a inventé ou généralisé des procédés agricoles qui ont permis une amélioration de la condition humaine à commencer par un accroissement démographique. Mais ces résultats n'étaient pas considérés comme apportant un bien qui aurait dépassé le niveau de l'utile et du commode. Pour les Modernes, en revanche, combattre la nature, c'est combattre le mal et répandre le bien. De la sorte, la production technique voit mettre à son crédit la force de la pratique morale. » (Rémi Brague, La sagesse du monde, 1999, p.240-241)

La nature, le monde ne peut plus nous aider à devenir des hommes; seule la transformation du monde peut participer à l'édification de l'homme. De l'association avec la nature nous passons à son exploitation.

La technique au même titre que les arts manifestent vers la fin du XIXe siècle une rébellion des hommes modernes contre le divin. C'est alors que se produit une étonnante inversion où l'homme dénaturé accepte toutes les vexations de la machine comme autant de sacrifices nécessaires à la restauration de son narcissisme blessé. La déification de la machine, créature de l'homme/dieu promettait une forme d'accomplissement jusque là réservé aux religions : l'Apocalypse.

La machine remplaçait toutes les autres sources de valeurs et la doctrine du progrès ne tolérait aucun opposant. Un nouvel ordre social était en train de naître dominé par une bourgeoisie composée de gens raffinés mais de mauvais goût, sans scrupules moraux, sans culture générale ni compassion élémentaire. Seuls les gens qui appréciaient les machines plus que les hommes étaient capables de gouverner à leur profit.

L'ouvrier, lui, vivait avec sa famille dans des logis malsains et des quartiers ravagés par de terribles épidémies. Les riches avaient peur des pauvres et les pauvres eux craignaient la faim, la maladie, le chômage; un constant surplus de chômeurs était nécessaire pour que les salaires se maintiennent si bas.

Rien de plus morne et triste peut se dégager des villes industrielles du charbon et du goudron, les «Coketown» : maisons grises semblables à des geôles de prisons, des arrière-cours sans arbres, des ruelles remplies de détritus, aucun parc ni terrain de jeux. C'est au peintre anglais J.M. Turner que l'on doit les premiers tableaux de brumes, de poussières, de fumées industrielles au travers desquelles l'œil cherche un rayon de soleil révélant sous un voile de gris acier quelques nuances de bleu azur et de jaunes tendres dessinant les contours des cheminées d'usine crachant leurs odeurs âcres.

La technopolis a pu progresser parce qu'on avait délibérément éliminé ce qui, dans la pensée, était associé à la vie : l'art, la poésie, le rythme naturel, l'imagination remplacés par la vitesse, la production, le désir de pouvoir et volonté de puissance. «Ce qui resta fut un monde nu, une terre inculte. » (Mumford, Technique et civilisation, 1950)

L'environnement tout comme la vie humaine étaient traités comme des abstractions. Avec l'ère industrielle arrive la pollution massive des cours d'eau et de l'air et son cortège de maladies: variole, typhoïde et tuberculose. L'ouvrier est traité aussi durement que l'environnement ou plutôt comme elle, comme matière renouvelable à exploiter jusqu'à son rejet dans l'environnement. La fumée des usines de charbon est à la pollution de l'air ce que la pauvreté est à la pollution sociale. Les cadences automates, l'exploitation des enfants, la journée de quatorze heures, espérance de vie de vingt

ans inférieure à la classe bourgeoise à cause des maladies industrielles, voilà la “carte postale” du XVIIIe et XIXe siècle.

Depuis toujours, la vie, la mort, l’amour, la haine, tous les antagonistes de la réalité ont été régulièrement visités par les artistes. D’ailleurs au cours des siècles, ces derniers ont toujours su jouer de l’opposition entre l’angoisse de la mort et la jubilation de vivre. La modernité chrétienne marque la rupture définitive. Aux yeux des philosophes, pensons à Schopenhauer, de plus en plus émerge le sentiment que l’homme fait problème, celui-ci étant responsable de son propre malheur, offrant le triste spectacle de la catastrophe initiale qu’il ne cesse de répéter. L’existence est belle et bien une catastrophe et l’homme, cet avorton, une énigme pour lui-même.

Van Gogh aussi a connu les villes industrielles anglaises, les «Coketown» et toute leur triste misère. Les visages des mineurs noircis par la suie, les corps noueux des femmes, des faces d’enfants au regard presque animal, tous concentrés sur leur maigre repas de pommes de terres bouillies, telles étaient les premières inspirations du peintre. (Mumford, Technique et civilisation, 1950, p.168-185)

L’homme devient responsable des décadences sociales signes de ses laideurs intérieures et existentielles. Les débauches, les ivrogneries sont en nette progression. La conscience est ainsi affectée d’un désarroi devant la vie, caractéristique de la mélancolie, du mal de vivre. Déjà dans *Germinal,* Émile Zola dressa un portrait émouvant et saisissant des ouvriers embourbés dans les brutalités sociales de l’époque. Il rêvait d’écrire une nouvelle «Comédie humaine», il en écrira la tragédie, d’autres la montreront.

Il est clair que la réduction du cosmos à une mécanique et de l’homme à une machine ont eu une conséquence remarquée sur la dégradation générale de l’environnement; la crise environnementale actuelle étant le reflet de la crise spirituelle de l’homme dénaturé. (Nasr Seyyed Hossein, La religion et l’ordre du monde, 2004)

Les images de la NASA, nous montrant notre belle planète bleue toute lumineuse sur fond d’obscurité glacial du «vide» sidéral, indique clairement qu’en fin de compte, il n’y aura pas d’échappatoires aux conséquences néfastes de l’action humaine sur la crise environnementale qui s’annonce. Nous n’avons plus le temps malgré les belles utopiques des technosciences; l’activité humaine a trop fragilisé la biosphère et met en lumière l’impuissance et l’absence de courage de la communauté internationale.

“La crise environnementale actuelle est essentiellement spirituelle. D’un point de vue tant historique que pratique, il n’est pas possible de l’aborder sans référence à la religion et l’éthique. L’historien américain Lynn White attribuait fort justement les causes du problème à la théologie chrétienne, notamment l’église occidentale qui exploitait les vers de la Genèse contenant l’ordre donné par Dieu aux premiers êtres humains de “dominer la Terre” de façon à les encourager, comme Descartes le disait sans ménagement à être les “maîtres et possesseurs de la Nature” Cette attitude s’inspira encore d’une théologie qui soulignait la supériorité des humains à cause de leur “logique” considérée comme “l’image de Dieu” dans l’homme. Cette démarche rationaliste faisait se démarquer les êtres humains du reste de la Création et les encourageait à considérer avec mépris tout ce qui n’est ni rationnel ni humain.” (Métropolite Jean de Pergamon, L’ascétisme écologique, 1995)

Les gens de couleurs sont associés aux animaux domestiques au service de l’Europe blanche; au siècle des machines, ils deviennent des corps-machines au seul service de la production. Le plus ancien mode de domestication fut toujours l’esclavage et la meilleure manière de maintenir l’esclave dans son sous humanité est de le bestialiser et surtout, il doit s’accepter comme tel : un animal au service du colonisateur.

La démocratie blanche chrétienne n’est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacré avec une brutalité inouïe plus des trois quarts des Indiens d’Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d’Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s’attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à un des pays les plus pauvres de l’Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition. Les Afrikaners blancs qui organisaient des «native parties» où le gibier était remplacé par des autochtones noirs. Même phénomène de l’autre côté de l’Atlantique où un général yankee déclara jadis «qu’un bon indien est un indien mort. »

Avec l'industrialisation, le concept de corps-machine finira par gangrener la société occidentale où il s'appliqua au prolétariat. L'animal servit donc d'instrument pour justifier l'inégalité entre les hommes jusqu'à l'animalisation de catégories entières de populations dont les femmes principales victimes de cette politique du mâle.

Tout un érotisme colonial se construisit sur la vision de la Maghrébine ou de la mulâtresse ignorante des tabous occidentaux. L'introduction de la photographie a permis une massification des images de femmes orientales essentiellement maghrébines, africaines, asiatiques et tout un chacun pouvait avoir son harem international de corps féminins lascifs sur support argentique. Chaque femme indigène ou jeune garçon impubère sont donc susceptibles de satisfaire l'Occidental en manque de rut tandis que le corps du mâle indigène met en évidence sa force musculaire, objet d'exploitation. «La présentation du corps nu des peuples “primitifs” fut souvent un “ersatz” de pornographie» (J.F. Thiel) ; «les premières photographies qu'on rapportait de l'Afrique avaient un caractère de trophée», une prise de possession subtile (ou sublime) » (A. Krauter) ; etc. Le corps colonial est un corps prostitué, stéréotypé, lié à la domination masculine dont l'Occidental peut abuser.

Les foires et autres expositions universelles sont sans doute les formes les plus emblématiques de la sexualité comme valeur marchande et de la mise en scène du primitivisme ou de la sauvagerie pour attirer l'attention du public. L'exposition coloniale de 1931, à Paris, a attiré plus de 30 millions de visiteurs.

Le discours ethnologique qui accompagne les exhibitions et les projets coloniaux et impérialistes sont identiques partout dans le monde occidental. Ainsi Ota Benga, un Pygmée exhibé à la foire de Saint-Louis en 1904, fut enfermé en 1906 au zoo du Bronx, dans la même cage qu'un orang-outang. Ota Benga est sans doute l'incarnation autant que la victime de ce phénomène qui renforce l'idéologie qui permet la mise en place de la ségrégation

Lors de la Johannesburg Empire Exhibition de 1936, l'un des moments forts est une exhibition d'un campement bushman reconstitué qui attira plus d'un demi million de visiteurs, fixant durablement le schéma de perception de races en voie d'extinction. Succès ambigu du show business ethnologique fondé sur des lamentations nostalgiques qui n'ont d'autres effets que de placer le Bushman au centre d'un dispositif idéologique de justification de la ségrégation tout en taisant toute préoccupation sociale (pauvreté, privation de terres, etc.). Là encore, comme dans le cas américain, les exhibitions ethnologiques s'inscrivent autant dans des mutations culturelles planétaires que dans un contexte idéologique local, le bon Bushman jouant le rôle du « trophée humain » de l'impérialisme. (Lindfors, Bernth, Africans on Stage, 1999)

Que dire finalement de ces théories qui appréhendaient «scientifiquement» le genre humain comme n'importe quelle population animale et à l'aide des espèces animales, si non que l'animal n'y ait rien gagné et l'homme encore moins. Tous des bêtes, nous l'étions au début selon les théories darwiniennes mais à terme aujourd'hui, il n'y plus ni animal, ni homme : «nous sommes ainsi que tous les animaux des machines crées par nos gènes. » (Tennyson) C'est bien le concept de corps-machine qui l'emporte haut la main sur tous les autres.

Non seulement, le machinisme transformera la nature, mais l'homme «construira un monde nouveau appartenant à lui seul» : un nouveau messianisme matérialiste vient de naître et ce spectacle ne pouvait laisser indifférent le pouvoir politique à l'étranger. Avec le fonctionnalisme et le constructivisme, le coup d'état métaphysique de l'homme démiurge s'exprima dans les possibilités offertes par la croissance exponentielle de la technologie tandis que s'affirma à travers l'art une ambition réformatrice et sociale quasi religieuse, à l'ouest (constructivisme, productivisme, réalisme socialiste) comme à l'est (futurisme, fonctionnalisme, pop art). Capitalisme et communisme sont obnubilés par la conquête machiniste.

«Pourquoi la situation contemporaine est-elle tellement incertaine ? Parce ce que de plus en plus on voit se développer dans le monde occidental, un type d'individu qui n'est pas le type d'individu d'une société démocratique ou d'une société où on peut lutter pour plus de liberté, mais un type d'individu qui est privatisé, qui est enfermé dans son petit milieu personnel et qui est devenu cynique par rapport à la politique.» (Castoriadis, L'individu privatisé, Le Monde diplomatique, février 1998, p.23)

Nous sommes bel bien à l'intérieur d'une catastrophe à la fois d'origine spirituelle, socio-politique et environnementale mais surtout psychique. Nous perdons la mémoire de notre essence.

«Vous n'êtes pas écœurés de mourir ! bande de caves, c'est assez ! (Claude Péloquin)

Nous vivons la catastrophe du sens de nos apocalypses politiques et scientifiques. Sommes-nous en phase terminale ? Sommes-nous obnubilé par le progrès au point de se comporter comme un virus qui détruit l'entité qui le fait vivre ? Sauf que contrairement au virus, l'homme est conscient de ses actes, là est le drame, là est la tragédie. Ce n'est pas la vie qui est absurde mais bien notre comportement vis à vis elle. «Comme si la psychologie intime de l'homme cachait un secret honteux, ou si l'homme mis à nu révélait enfin son essence définie par le désir de «vivre dans la toute puissance qui ne connaît pas de limite ou ne reconnaît pas de limite à la satisfaction de leurs désirs, devant lesquels tout obstacle doit disparaître. Et nous terminons par être des individus qui acceptent tant bien que mal l'existence des autres très souvent en formulant des vœux de mort (qui ne se réalisent pas la plupart du temps) et acceptent que le désir des autres ait le même droit à être satisfait que le leur. » (Castoriadis, L'individu privatisé)

«Je le savais, moi, ce qu'ils cherchaient avec leur air de rien, les gens. C'est tuer et se tuer qu'ils voulaient. » (Céline)

La catastrophe radicale ne vient pas de l'extérieur, elle est en l'homme comme «une volonté de nier la vie, un secret instinct de destruction, un principe de déchéance... » (Nietzsche) Et les croisades, les guerres, les holocaustes, les famines, autant de centaines de millions de cadavres qui montrent avec horreur l'ignoble complicité entre les hommes et la mort : la faillite de l'humanisme ou plutôt, l'humanisme comme illusion qui nous cache la «vraie vérité» de notre être : nous chérissons la mort depuis notre héritage fallacieux des tyrannies antiques et l'appelons de tous nos vœux comme seule délivrance. Ce qui a fait dire déjà à un écrivain dont j'ai oublié le nom que : la peine de mort n'est pas un châtiment, mais un cadeau. »

«Cette crise : crise des valeurs et des identités, obsession du travail et de la «croissance», cynisme, dépression et narcotiques multiformes, règne de la pensée unique, est la conséquence d'une dislocation du désir et de la vie. » (Louis Godbout, Avez-vous rencontré Nietzsche aujourd'hui ? , Le Devoir, 2000)

L'âge atomique, ce supplément d'horreur a dévasté l'âme humaine. La faillite radicale de l'humanisme projette sur l'avenir de bien sombres dessins. L'homme ne disparaît pas dans la disparition, c'est plutôt le sublime qui y est délogé, remplacé par l'impoésie de l'existence. La bombe atomique promet un néant mort dénué de tout possible. L'atome noir est au monde moderne ce que la peste noire (la Grande destructrice) était au Moyen Âge.

Traumatisé par la bombe atomique qui irradie et carbonise les corps, l'artiste japonais Tatsumi Hijikata signe en 1959 l'acte fondateur de la danse buto, qui se veut en rupture avec le modernisme destructeur. Danse de silhouettes fantomatiques, de visages grimaçants, de yeux révulsés devant l'horreur, les corps torturés par la douleur cherchent à renaître des ruines en poussant un cri sans voix.

Si nous situons la déclaration de Nietzsche sur la mort de Dieu vers 1880 et la Shoah et Hiroshima au milieu des années 1940, il aura fallu moins d'un siècle pour que le monde nouveau sans Dieu, créé de mains d'hommes, sombre à son tour dans la barbarie sans jamais sortir des atrocités de la guerre. Comme l'affirmait Michel Foucault « le corps est un lieu où le pouvoir qui se veut absolu fait rage. » Corps décapités au Cambodge et au Rwanda, corps éviscérés des Timorais, corps-bombes humaines des Palestiniens, corps lacérés et humiliés des prisonniers irakiens, corps meurtris et affamés au Darfour soudanais, corps torturés des dissidents chinois, corps violés des femmes-butins de guerre, corps de femmes immolées en Inde, corps féminins répudiés... Autant de signes éloquents d'un art de la tuerie barbare érigée en mode de gouvernement dans l'indifférence de la communauté internationale. On connaît la boutade : «Dieu est mort, l'homme est malade et moi-même, je ne me sens pas très bien. »

Soudainement à coup de performances sadiques contre le corps, de sculptures organiques à partir de viande et de chair en putréfaction, d'expositions de déchets et de détritus, l'artiste prit résolument le parti de la haine du biologique. Tout le vingtième siècle est traversé de barbarie, de fascisme, de nazisme et d'exterminations génocidaires dont le laid, la destruction en art seraient le pâle reflet.

L'importance historique qu'acquiert au XXe siècle les menaces de destruction et son corollaire le laid, fait que l'esthétique de la beauté n'est plus essentiellement le fondement de l'art.

«Toutes mes méthodes, tous mes moyens sont sensés; c'est mon but qui est fou. » (Melville)

Cette parole du capitaine Achab dans *Moby Dick* reflète toute l'animosité orgueilleuse de l'homme et les moyens techniques quasi sataniques qui sont mis en oeuvre pour mettre la nature (la baleine blanche) au pas.

« En apparence, l'humanité continue de se consacrer à la sinistre chasse décrite par Melville, attirée par l'aventure, la perspective de l'huile et des baleines, les incitations de l'orgueil, et surtout par une poursuite de puissance qui rejette l'amour. Elle a aussi commencé d'envisager consciemment la perspective de l'anéantissement total qui risque d'être provoqué par les capitaines d'aujourd'hui à la tête du navire. » (Mumford, Le Mythe de la machine, T.II, 1974, p.511)

Que Prométhée – archétype même de la Culture en ce qu'il donne à l'Homme un moyen d'agir sur la Nature – finisse enchaîné à un rocher, le foie sans cesse dévoré par un aigle, illustre le lien douloureux, certes, que l'humain peut établir avec la Nature/Cosmos. Au final, la nature loin d'être vaincue peut détruire la culture.

Il devient donc urgent devant la menace de la nature exterminatrice de la subjuguer complètement en la niant complètement, voilà la finalité du patriarcat : amorcer un processus de décréation du biologique naturelle au profit de la culture artificielle. Un victoire finale et irrémédiable de la culture sur la nature,

De partout, on annonce la fin de quelque chose.

Fin de l'humanité avec Jean Baudrillard :

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse? (...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. » (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

Fin de l'homme avec Levy-Strauss :

«Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle. Loin que ce rôle lui marque une place indépendante et que l'effort de l'homme - même condamné - soit de s'opposer vainement à une déchéance universelle, il apparaît lui-même comme une machine, peut-être plus perfectionnée que les autres, travaillant à la désagrégation d'un ordre originel et précipitant une matière puissamment organisée vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour définitive. Depuis qu'il a commencé à respirer et à se nourrir jusqu'à l'invention des engins atomiques et thermonucléaires, en passant par la découverte du feu - et sauf quand il se reproduit lui-même -, l'homme n'a rien fait d'autre qu'allégrement dissocier des milliards de structures pour les réduire à un état où elles ne sont plus susceptibles d'intégration. Sans doute a-t-il construit des villes et cultivé des champs; mais, quand on y songe, ces objets sont eux-mêmes des machines destinées à produire de l'inertie à un rythme et dans une proportion plus élevée que la quantité d'organisation qu'ils impliquent. Quant aux créations de l'esprit humain, leur sens n'existe que par rapport à lui, et elles se confondront au désordre dès qu'il aura disparu. Si bien que la civilisation, prise dans son ensemble, peut être décrite comme un mécanisme prodigieusement complexe où nous serions tentés de voir la chance qu'a notre univers de survivre, si sa fonction n'était de fabriquer ce que les physiciens appellent entropie, c'est à dire de l'inertie.» Claude Lévi-Strauss, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon 1955, pp.495 sq.

Fin de l'homme avec Foucault :

«L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée

montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelques événements (...), elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIIIe siècle le sol de la pensée classique - alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable.» Michel Foucault, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966 pp.396, 398.

et Murielle Gagnebin dans *Fascination de la laideur* de conclure :

«De ce funeste panorama, où le fanatisme du feu, du sang et du verbe s'acharne à dépecer la figure humaine, surgit une ligne générale : devant l'incohérence de l'Histoire, l'homme, tour à tour, vautour et ciron, est jeté au pied du mur. Prêt à s'avouer vaincu, moulu par la marche écrasante des idéologies, il se contorsionne et hurle et, dans un dernier sursaut, offre sa face contractée au ciel noir et vide qu'il déchire, une ultime fois, de son rire impuissant. (P'tite vie va!) (...) Aucune idéologie, dans son tourbillon et sa poussière, ses «manifs» et ses banderoles, n'a encore réussi jusqu'ici à écraser la seule dimension humaine irréductible, à savoir la finitude. (...) On aura beau tracer les diagrammes les plus fascinants de l'organisme biologique et moléculaire, inventer des supra-structures d'airain : un fait restera toujours le même. L'homme en situation - celui qui écrit, qui écoute, qui lit - cet homme est destiné à mourir. Devant la mort, le silence des « -ismes» s'établit. Ainsi dans un monde dominé par l'ivresse de tous les «possibles», la simple logique veut que l'homme s'interroge sur sa propre finitude.» (p.156)

Finalement :

« Défaire, dé-créer, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur.» (Cioran)

La Décréation expliquée (?)

Nous avons que trop longtemps vécu terrorisé par le Démiurge, trop longtemps la perfection de son oeuvre a paralysé notre propre initiative. Mais nous ne voulons pas entrer en compétition avec lui. Nous n'avons l'ambition de l'égaler. Nous voulons être créateurs dans notre propre sphère, plus basse, nous aspirons aux jouissances de la création, en un mot, à la démiurgie. Le Démiurge n'a pas le monopole de la création: la création est le privilège de tous les esprits. La matière possède une fécondité infinie, une force inépuisable et en même temps une puissance de séduction qui nous pousse à la modeler.

Dans les profondeurs de la matière se dessinent des sourires imprécis, des conflits se nouent, des formes ébauchées se condensent. Elle ondoie toute entière de possibilités inachevées qui la traversent de frisson vagues. Dans l'attente d'un souffle vivifiant, elle oscille sans fin et nous tente par des millions de courbes molles et douces nées de son délire ténébreux. Privée d'initiative propre, malléable et lascive, docile à toutes les impulsions, elle constitue un domaine sans loi ouvert à d'innombrables dilettantismes à la charlatanerie, à tous les abus, aux plus louches manipulations démiurgiques. Elle est ce qu'il y a de plus passif, de plus désarmé dans l'Univers. Chacun peut la pétrir et la façonner à sa manière. Nous nous devons de pénétrer tous les courants propices à l'assujettissement de celle-ci: l'art, la science, la philosophie, l'économie et surtout la religion, lieu privilégié de toutes les manipulations et fanatismes démiurgiques. Une fois ces courants bien investis, le politique suivra. Tout doit être consommé.

Toutes les structures de la matière sont fragiles et instables, sujettes à la régression et à la dissolution. Nous sommes corruption et la terre est notre pandémonium. La réalité sera ainsi pervertie, évacuée au profit d'une frivolité fictive et burlesque de l'Homme-Dieu. Séduction de la catastrophe.

Le Démiurge était amoureux de matériaux solides, compliqués et raffinés, tel est son Univers. A la beauté, nous opposerons notre fascination pour la laideur. Nous ferons de l'inutile une nécessité. Nous, nous donnons la préférence à la camelote. Nous sommes attirés et positivement séduits par la camelote, pour tout ce qui est vulgaire et quelconque. Comprenez-vous bien le sens profond de ce culte des idoles, de cette passion pour l'objet, par cette préséance de l'objet sur l'être: boulimie du gadget, anorexie des sentiments. Eh bien c'est notre amour idolâtre pour la matière en tant que telle, pour ce qu'elle a de duveteux, de poreux, pour sa consistance mystique et inachevée. Nous aimons ses dissonances, ses résistances, sa maladresse dégrossie. En un mot, nous voulons créer l'homme une deuxième fois, à l'image de la matière; l'homme-idole de lui-mème : une tautologie mystique dans la démesure et l'obscénité de l'homme-

objet. Spectacle narcogène de la technoscience.

Nos créatures seront donc à notre image imparfaite et appelées ainsi à la vie. Nous leur donnerons par exemple qu'une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle social. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper d'un second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Nous créerons l'homoncule, le nouveau combustible de la société machinale.

Nos homoncules seront parfaitement adaptés à leur environnement. Par d'habiles manipulations génétiques, l'homoncule formera une génération d'êtres à demi-organiques nourrie par photosynthèse. Il leur importera peu que la neige soit jaune, que les pluies soient acides, que l'architecture et la structure obèse des mégalopolis soient blessantes. Nos créatures appartiennent au futur, c'est-à-dire adaptables à la pollution, ne se souciant pas du béton, de l'asphalte ou de l'effet de serre encore moins des arbres, des plantes et des animaux appelés de toute manière à disparaître parce que remplacés par nos clones artificiels: les pseudo-flore et pseudo-faune. Évacuation de l'organique.

Nous nous offrons en sacrifice pour que puissent vivre nos créatures. Notre décréation spirituelle et physique est un sacrifice nécessaire à la "libération" de nos créatures dans l'aliénation totale et consentie en échappant à cette conscience qui, précisément, a fait de nous un humain. Renoncement à la raison, perte de la conscience de soi, retour au pré-natal de l'Univers, notre accomplissement dans la dégénérescence de la nature humaine. Décréation garantie.

(La décréation expliquée est une adaptation de "Rue des Crocodiles" in "Les Boutiques de Cannelles" écrit par Bruno Schulz, philosophe polonais assassiné par les nazis en I942, Édition Denoël, 1974)

L'utopie finale du patriarcat

Nature, culture, humanisme, contre-culture, contre-nature, posthumanisme, autant de concepts qui ont servi à représenter notre corps en relation au monde. Le corps est une référence permanente pour les hommes et ce, depuis la Préhistoire. La conscience du corps est indissociable de l'imaginaire de la vie et de la vision du monde. De ce fourmillement de perceptions émerge d'innombrables concepts variant selon les mythes et croyances, les conditions matérielles, les relations à autrui, bref de la culture inhérente à un groupe précis dans un environnement donné.

Le corps/nature adoré traverse toute la Préhistoire. De l'Antiquité émerge le corps socialisé par le pouvoir politico-religieux. Il ne fallut plus bien longtemps pour découvrir cette grande « vérité »: que l'homme aussi peut être une marchandise, que la force humaine est matière échangeable et exploitable, si l'on transforme l'homme en esclave. A peine les hommes avaient-ils commencé à pratiquer l'échange que déjà, eux-mêmes, furent échangés. Avec l'esclavage, qui prit sous la civilisation son développement le plus ample, s'opéra la première grande scission de la société en une classe exploitante et une classe exploitée. Cette scission se maintint pendant toute la période civilisée. L'esclavage est la première forme de l'exploitation, la forme propre au monde antique; le servage lui succède au Moyen Age, le salariat dans les temps modernes.

La Renaissance annonce le corps libéré du joug théologique. Mais le corps nouvellement libéré tombe rapidement sous le scalpel des anatomistes qui y cherchent une connaissance dans ces rouages de chairs, d'organes et de nerfs. Une philosophie mécaniste voit le jour, le corps devient machine. De sacré, le corps devient objet, objet de toutes les manipulations «démiurgiques» possibles. Tandis que le corps profane acquiert de plus en plus d'autonomie grâce à l'imaginaire des artistes, le corps réel, lui, est dégradé par l'esclavage, les dures conditions du travail industriel du XIXe. Le corps «chair à canon» côtoie les représentations idéalisées de l'art académique où le corps humain représente «le plus bel ouvrage de Dieu sur Terre».

Des deux guerres mondiales, le corps y sort perdant. L'artiste réalise que l'homme n'est pas ce qu'il devrait être, que sa vie est une aberration, une aliénation dictée par la peur. Le corps disparaît de l'art pictural occidental au même rythme que les espèces végétales et animales disparaissent des écosystèmes. Pour échapper à cette mort de l'art annoncée, on voit poindre durant les années 1970 un nouveau champ d'expérimentation artistique avec un matériau tout aussi inédit : le corps. Le corps comme matériau artistique ne peut que faire référence à cette autre dimension qu'est la notion du corps comme relation au monde physique et métaphysique.

Soudainement à coup de performances sadiques contre le corps, de

sculptures organiques à partir de viande et de chair en putréfaction, d'expositions de déchets et de détritus, l'artiste prit résolument le parti de la haine du biologique. Tout le vingtième siècle est traversé de barbarie, de fascisme, de nazisme et d'exterminations génocidaires dont le laid, la destruction en art seraient le pâle reflet. L'importance historique qu'acquiert au XXe siècle les menaces de destruction et son corollaire le laid, fait que l'esthétique de la beauté n'est plus essentiellement le fondement de l'art. Le corps amorce sa «décréation » au même rythme que la pollution détruit l'environnement vital des espèces naturellement biologiques : le patriarcat transformant le monde en nature morte.

Au XXIe siècle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'artiste, maintenant chaman cybernétique, propose une vision de l'homme qui implique sa disparition physique et envisage sa sortie du biologique vers le cyberespace idyllique. Le matérialisme s'effondre, le corps s'anéantie dans l'immatérialité du post-humanisme, la philosophie du pur esprit/octet supportant la nouvelle mais dernière idéalisation de l'Homme désincarné.

Comme si notre angoisse d'exister était telle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. À défaut d'être puissante, l'humanité se met à vouloir posséder la puissance par le pouvoir, quitte à se détruire elle-même. Cette névrose «sotériologique» du salut conduit l'homme/sauveur à sa perte. L'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre Dieu est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme.

«Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre «être comme Dieu», c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que «sans lui, rien ne va plus» : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde. » (Drewermann, Le Mal, 1996, p.10-11)

De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) est à l'époque archaïque. On peut ici y voir une transgression l'ordre divin: non seulement, l'homme moderne s'est employé à maîtriser la nature, il a aussi décidé de la modeler à son image; de devenir à son tour créateur d'univers.

Au début du siècle dernier, la méthode scientifique a réussi à "ordonner la mécanique" du monde naturel et social; elle chercha tout aussi naturellement à appliquer cette méthode à l'homme lui-même. Le nouveau champ de recherche de la science est maintenant de recréer la vie en laboratoire avec comme projet utopiste une nouvelle race surhumaine et uniforme. Uniformisation, standardisation envahiront le champ de la conscience humaine au même rythme que la standardisation de la nature. Au début du siècle, l'Asie produisait plus de cent-vingt variétés de riz, l'Amérique cultivait plus de neuf cents espèces de poiriers; dans les deux cas aujourd'hui à peine une dizaine de variétés subsiste. A la variété viendra s'opposer l'instrumentalisme qui impose son discours, celui des certitudes. Cette course à l'uniformité biologique est aussi insensée que la recherche de la pensée unique; une erreur fatale.

«Une culture après l'autre a forgé sa propre réponse à ce problème en produisant des types d'idéaux, et en les incarnant dans une infinie succession de modèles en la personne de ses dieux, de ses héros, de ses saints et de ses sages. Mais il s'est révélé qu'aucun de ces modèles ou de leurs variantes n'a jamais été tout à fait couronné de succès, jamais applicable universellement. Pour ne parler que des Grecs, ni Zeus, ni Apollon, ni Prométhée, ni Héphaïstos, ni Héraclés, ni Achille, ni Ulysse ne répondent à tous les besoins. Si nous nous tournons vers les plus conscients efforts de la religion et de la philosophie pour incarner un type humain idéal, nous sommes également déroutés dans notre choix : le confucianiste, le taoïste, le zoroastrien, le bouddhiste, le platonicien, le stoïcien, le cynique, le chrétien, le mahométan, tous ont produit leurs propres conceptions de l'homme parfait, dans une large mesure à titre de négation défensive de types plus grossiers qui avaient dominé la civilisation ancienne. (...) J'en conclus que ce que cela signifie, c'est que la seule

manière efficace d'aborder ce problème, c'est celle que la nature adopta de longue date : fournir la possibilité d'une infinie de variété de types biologiques et culturels, étant donné que nul type unique, si riche, si gratifiant soit-il, n'est capable d'englober toutes les potentialités latentes de l'homme. Aucune culture unique, aucune race unique, aucune période unique ne saurait faire plus que produire des variations neuves sur ce thème inépuisable. » (Mumford, Le Mythe de la machine, t.II,1974, p.391)

Depuis les Origines, la vocation de l'homme était la recherche d'équilibre entre l'harmonie et la puissance, alors que, depuis un demi-millénaire, l'esprit de l'homme s'est orienté vers la démesure de la seule puissance. N'oublions pas que l'Occident a engendré la démocratie mais aussi le colonialisme, le fascisme, le totalitarisme et la nouvelle technocratie.

La technique ne crée pas de sens, il n'y a que des abstractions, des images, des objets où tout le processus de production est effacé au profit de la seule consommation. Nous avons dépassé la «société du spectacle» pour devenir soi-même le spectacle; acteur dans un monde nouveau qui s'improvise au fur et à mesure des découvertes technologiques. Nous sommes enfermés dans une «oeuvre artificielle» que nous avons patiemment élaboré depuis tellement de siècles. Le «corpus» de l'œuvre artificielle est simple mais aux conséquences plurielles et complexes : depuis toujours, l'homme a inventé des outils «techniques» pour se substituer ou remplacer un organe déficient : la hache remplaçant le poing nu, donc à y regarder de plus près, à remplacer par des objets inorganiques (la pierre, le fer) de l'organique. En ce sens, le concept post-humanisme, post-biotique, est à la fois d'origine préhistorique et moderne, donc intemporelle.

Tout le développement de la technique repose indubitablement sur le transfert des propriétés et fonctions de l'organique vers l'inorganique parce que les propriétés de l'inorganique se laissent plus facilement découvrir. Ainsi, on peut facilement reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante tandis que notre savoir sur la nature de la vie est carrément déficient. Il est donc plus facile d'imiter, de substituer l'objet inorganique à la vie; là est l'essence de l'industrialisation : remplacé l'ouvrier (organique) par la machine (inorganique); là est l'essence du post-humanisme : créer des êtres/concepts post-biotiques (inorganique) au détriment de la vie biologique (organique); en somme affirmer le «totalitarisme» de la pensée, de l'esprit sur la matière comme l'art conceptuel.

«Liquider le présent au profit d'une hypothèse. »

«Le danger des fabriques de cadavres et des oubliettes consiste en ceci : aujourd'hui avec l'accroissement démographique généralisé, avec le nombre toujours plus élevé d'hommes sans feu ni lieu, des masses de gens en sont constamment réduites à devenir superflues, si nous nous obstinons à concevoir notre monde en terme utilitaires. Les événements politiques, sociaux et économiques sont partout tacitement de mèches avec la machinerie totalitaire élaborée à dessein de rendre les hommes superflus. » (Hannah Arendh, Les origines du totalitarisme, Seuil, 1972, p.201)

L'homme hors de l'existence, c'est l'homoncule attaché aux routines actuelles du bureau, de l'usine, du laboratoire, de l'école ou de l'université, fondées sur les postulats stériles du système de puissance de la mégamachine. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanité en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéantissement de l'individu.

«On ne doit pas effrayer les hommes, il ne faut surtout pas qu'ils comprennent qu'on les fait travailler à l'abolition de l'humanité – c'est-à-dire à leur propre disparition. Le monde du vivant a été tellement investi par le capitalisme afin d'y développer de nouveaux espaces pour la marchandise que certaines de ses conséquences possibles sur l'humanité elle-même ont fini par percer le mur du silence. » (Dany-Robert Dufour L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005)

Devant ce malaise civilisateur, il y a toujours la fuite en avant. Nous assistons à une course contre la montre pour la transformation physico-psychique de l'être en y intégrant l'ordre mécanique, cybernétique, quantique non plus pour participer à la civilisation du surhomme mais pour la quitter le plus rapidement possible, éviter la catastrophe des catastrophes. D'ailleurs, l'idée est simple : après avoir démoli toutes les mythologies flatteuses des illusions humaines pour en révéler l'imposture, après avoir détruit irrémédiablement son environnement, après avoir découvert que l'homme de la raison

portait en lui l'ultime catastrophe atomique, l'homme ainsi dépouillé est fin prêt à accepter toute manipulation susceptible de le sauver.

Notre déification individuelle aura été le continuum, avec l'aide de la religion, de la science, de l'art, de l'État, de l'économie, du détournement de la spiritualité au profit de la théologie de la domination de l'homme-Dieu comme fondement de la modernité et le complexe de déité aura été notre fabuleuse névrose. Faut-il le rappeler: les enfants de Descartes ont le plus haut taux de suicide au monde. L'Incarnation de l'homme, sa divination dans l'homme total conduit irrémédiablement à sa perte, à sa décréation: sa dé-genèse.

«L'harmonie originelle pré individualiste qui régnait entre l'homme et la nature et entre l'homme et la femme a été remplacée par le conflit et la lutte. L'homme souffre de cette perte de son unité. Il est seul et séparé de son semblable et de la nature. Ses efforts les plus passionnés tendent à retourner au monde de l'union qui était le sien avant qu'il n'ait "désobéi". Ce qu'il souhaite, c'est de renoncer à la raison, à la conscience de soi, à la responsabilité et de retourner à l'utérus, à sa Mère la Terre, à l'obscurité où la lumière de la conscience et de la connaissance ne luit pas encore. Il veut échapper à cette liberté qu'il a récemment acquise et perdre cette conscience qui, précisément, fait de lui un humain. »

«Mais il ne peut revenir en arrière. Les actes de désobéissances, la connaissance du bien et du mal, la prise de conscience de soi sont des choses irréversibles. Il n'y a pas de moyens de revenir en arrière. (...) L'homme se crée lui-même dans le processus historique qui a commencé avec son premier acte de liberté - la liberté de désobéir, de dire "non". Cette "corruption" fait partie de la nature même de l'existence humaine. (...) Il peut se détruire lui-même ou, au contraire, progresser vers la réalisation d'une nouvelle harmonie. »

(...) «Plus le cœur de l'homme s'endurcit, moins il a la liberté de changer, plus il est déterminé par ses actions précédentes. Mais il arrive un point de non-retour où le cœur de l'homme devient tellement dur et tellement lourd qu'il perd toute possibilité de liberté et qu'il se trouve forcé d'aller de l'avant jusqu'à la fin inévitable, laquelle est en dernière analyse sa destruction physique et spirituelle. » (Erich Froom, "Vous serez comme des Dieux" 1975)

«Plus l'homme veut être en haut, plus il se sent inférieur. » (Schultz-Hencke)

Depuis la *Genèse*, l'homme a cherché dans la connaissance du bien et du mal à réaliser la promesse du Serpent: "Vous serez comme des Dieux" Or notre désir de déité est l'origine de notre mal radical qui nous transforme en diable et la Terre en un enfer, notre pandémonium.

«L'Europe est certes ce continent où naquirent Platon, saint François d'Assise, Vinci, Descartes, Pascal, Newton, Kant, Hegel Kierkegaard ou Nietzsche, celui où vécurent Eschyle, Dante, saint Jean de la Croix; mais elle fut aussi le théâtre des crimes de Phalaris, d'Héliogabale, de Robespierre, de Staline et d'Hitler, sans parler des autres ni de leurs successeurs présents et à venir. Tout ce qui fut et demeure, l'Europe l'essaima en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie pour le meilleur et le pire. Mais c'est d'Europe que sont aussi partis les tout-puissants disciples de Prométhée, d'Hercule, de Dédale, de Tantale et Faust, tous héros du savoir et du pouvoir à qui les hommes demandèrent d'apprendre ce qui leur permettrait de devenir "comme des Dieux. » (Jean Brun, L'Europe philosophe, p. 367 et ss.)

Aucune civilisation qu'elle soit mésopotamienne, égyptienne, juive, chinoise, aztèque, aborigène, ottomane, arabe, occidentale, n'a pu prendre son essor sans une métaphysique spécifique et une représentation de l'homme dans l'Univers. Tous nos mouvements artistiques, scientistes, religieux, socio-politiques et économiques actuels sont tous des reliquats d'une théologie occidentale de domination. Mais nous vivons, fait unique, dans une civilisation où la représentation de l'homme est associée à sa disparition comme espèce. On est en droit de s'interroger sur le type de civilisation qui sera engendré par cette collusion.

« Il arrive que le monde nous fatigue. Notre esprit s'embrouille à cause de lui. Parfois nous le trouvons trop compliqué. Nous ne savons pas nous en servir. Parfois, nous éprouvons le sentiment d'être étranger en lui. Entre lui et nous ça ne va pas. Entre lui et nous, c'est l'absurde. Nous souffrons de n'avoir qu'un seul trop grand monde à notre disposition, pas à notre avantage. Il nous joue un spectacle dont nous ne sommes pas le héros principal. Il nous déçoit. Quand la souffrance va trop loin, nous saisit le désir intense d'en finir. Nous voulons disparaître parce que le monde ne ressemble pas

assez aux autres mondes que nous rêvons d'habiter. » (Bourdil, Les autres mondes, 1999)

Les sciences et les philosophies ont beau nous expliquer ce qu'elles peuvent, nous souffrons d'une insatisfaction essentielle. Déplorant que l'essence de l'humanité appartienne à un autre, dieu, roi et maître, l'homme constitue le projet d'un autre monde, voire une autre humanité, pour en être le maître, dût cette révolution passée pour irréaliste. Or, l'homme peut jouer au poète. Il peut inventer des mondes étrangers à l'idée même d'une connaissance, constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, habités par des personnages étranges, passionnés, monstrueux, souverainement libres de dire et de penser n'importe quoi. C'est le point de départ de l'imaginaire. » (Bourdil, Les autres mondes, 1999)

Nous assistons à une incroyable autofiction où l'homme «transfigure son existence et son identité, dans une histoire irréelle, indifférente à la vraisemblance. » L'humanité se projette alors dans un récit héroïque, une sorte d'autofabulation fantastique. (Colonna, Autofiction & autres mythomanies littéraires, 2004, p.75-77)

Nous demandons alors aux rêves, aux arts, aux livres, au théâtre, au cinéma, aux sciences, aux religions, aux philosophies, de métamorphoser le monde. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où l'imaginaire cherche à étendre sa domination pratique sur le réel. Nous assistons alors à la guerre des mondes, c'est à dire la bataille entre deux imaginaires névrotiques, celle entre un monde illusoire à l'image de Dieu versus un monde à l'image d'un surhomme, tout aussi illusoire, tous deux trouvant leur finalité existentielle dans leur ciel fictif, le paradis pour l'un et le cyberciel pour l'autre.

«Au commencement comme à la fin de l'histoire religieuse de l'humanité, on retrouve la même nostalgie du Paradis. Si l'on tient compte du fait que la nostalgie du Paradis se laisse pareillement déchiffrer dans le comportement religieux général de l'homme des sociétés archaïques, on est en droit de supposer que le souvenir mythique d'une béatitude sans histoire hante l'humanité dès le moment où l'homme a pris conscience de sa situation dans le Cosmos. » (Eliade, Aspect du mythe, 1963)

Nous savons maintenant que le post-humanisme est l'utopie finale du patriarcat et représente la finalité de l'homme biologique, met fin au cycle de l'évolution physique des espèces telle que décrite par Darwin. Nous savons également que le concept du corps machine depuis la Renaissance a permis de désacraliser le corps primitif pour mieux le soumettre aux manipulations quai démiurgiques de la science et que le cyborg est bien une réalité de notre temps. Même si les avancées extraordinaires en médecine, en neuroscience, en pharmacologie et en orthopédie soumises à des codes d'éthique et protocole de recherche stricte ont leur raison d'être en permettant à des milliers d'individus d'avoir une vie confortable et de qualité supérieure, il est indéniable que des dérives totalitaires, certes aujourd'hui marginales, sont aussi à l'œuvre.

Nous avons vu également que de tous temps, l'homme a cherché à améliorer sa condition et même à entrevoir que la «vraie vie» était ailleurs que sur terre : paradis, nirvana, cyberespace, etc. Si bien qu'il est impossible de comprendre les enjeux du post-humanisme sans en saisir la dimension théologique et métaphysique.

Nous savons maintenant que depuis les grandes civilisations antiques, la notion de corps sacré en harmonie avec l'univers s'est dégradée jusqu'à devenir objet de corruption et responsable du malheur des hommes. Dans toutes les grandes religions, le corps en chair et en os fait problème. C'est ce constat qui nous permet de saisir l'aspect métaphysique du post-humanisme.

Nous avons du remonter jusqu'au religion de la Mésopotamie bien avant Zarathoustra et l'antique religion dualiste des anciens Perses avec son dieu du bien Ahura-mazda et son dieu du mal Ahriman et leur lutte éternelle qui divise le monde entier en deux : le jour et la nuit, le pur et l'impur, l'âme et le corps, l'homme et la femme... Depuis 4 000 ans, la *Bible*, ensuite le *Nouveau Testament* et finalement le *Coran*, nous présente le néant, l'au-delà comme seule réalité acceptable. La vie est une maladie, la chair y est méprisée et l'homme tourmenté cherche à se venger et transforme « en haine de la terre ce qui était amour de la vie et des choses terrestres. » Le corps est la source du mal, l'universel tentateur, c'est le corps qui est vicié, faussé, et garde la trace du péché des origines. Le corps c'est le corrupteur; un principe de malignité vit en lui. Il est donc le diable en son corps, alors que l'esprit correspond au divin. Descartes, par la suite, perpétua ce dualisme en séparant «logiquement» le corps de l'esprit, pire en transformant le corps en machine pour finalement trouver sa finalité dans l'abnégation complète.

De tous les écrits antiques, le manichéisme fait un retour phénoménal via le post-humanisme en ce début du troisième millénaire où c'est toujours la lutte entre le corps et l'esprit qui domine. Rappelons-nous que Mani réclamait la disparition complète de la créature humaine, il faut que l'homme anéantisse tout lien avec la matière car le monde est abandonné au mal et contamine, infecte l'homme lui-même de la même «maladie. » Devant une semblable perspective, il eût mieux valu que l'homme ne fût pas.

Ces idées se retrouvent chez les Grecs avec Platon (427-347) qui traite le corps de cercueil (soma/séma) puis chez Paul de Tarse qui invente la notion de « chair » (sarx, carné) et certains gnostiques. (Deschamps, Corps haï et adoré, p.51 et 70) Mais le courant de somatophobie est beaucoup plus large. Ce dégoût du corps est étendu à tout ce qui participe à la nature corporelle: la femme tentatrice de l'homme, les sauvages qui ne sont que leur corps, les animaux horribles, dégoûtants et diaboliques, la nature qui recèle les mauvais esprits, la terre et tout ce qu'elle produit de vivant. Cette haine du corps se manifeste essentiellement par une persécution générale de la vie.

Exactement ce que réclame la cyberculture postmoderne : l'esprit, (l'âme) seul mérite d'être sauvé de la déchéance du biologique, délivré de la fatalité du corps mortel. Une fois dissipées les brumes hermétiques des signes ésotériques, nous pouvons soulever, enfin en pleine lumière du jour, le voile et pénétrer dans le sanctuaire secret où la connaissance parfaite dissipe tout mystère : le post-humanisme est un univers sans mystère, pur logos, version post-moderne du manichéisme antique devenu le mode de pensée de notre époque.

«Nous sommes fatigués de l'homme! » (Nietzsche)

«Après deux mille ans d'assauts platonico-chrétiens contre le corps et les passions, d'anathème jeté sur son essence, le désir humain s'est peu à peu retourné contre lui-même, pour s'engager à rebours dans sa tendance naturellement affirmatrice et créatrice, dans la fuite affolée et inquiète d'une autre vie, d'un autre monde, immuable, paradisiaque, éternel. » (Louis Godbout, Avez-vous rencontré Nietzsche aujourd'hui ? Le Devoir, 2000)

Tout détruire plutôt que de continuer ainsi et disparaître enfin dans le cyberespace/paradis. Nous sommes bel et bien catastrophés. Alors aussi bien en finir une fois pour toutes. Finis la révolte, les dépressions, les guerres, la haine; enfin la béatitude de la noösphère inorganique.

«Toutes les pulsions tendent à reconstituer ce qui existait. Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il a été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures... L'état antérieur, originel du vivant serait le non-vivant, et il s'ensuit pour Freud que le dernier but de la pulsion est le retour à l'inorganique. (...) Le moi ne veut pour ainsi dire rien d'autre que son repos. (...) Toutes les pulsions se situent donc sous le «principe du nirvana» et tendent à «la suppression de la tension interne»; autant la pulsion de mort (Thanatos) ou pulsion de vie (Éros) s'orientent désormais vers la stabilité de l'inorganique et deviennent l'expression d'une aspiration «de tous les êtres vivants à en revenir au repos du monde inorganique. » (Drewermann/Freud, Le Mal, 1996, p.214)

Il est urgent comprendre que toutes les théologies de domination axées principalement sur l'asservissement de la nature sont une impasse. Tous les peuples ont sans doute conçu des religions dominatrices mais l'opération semble avoir échoué partout. Car tous les langages et écrits qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les Upanisads, le taoïsme, le bouddhisme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le *Coran*, la *Bible*, la *Torah* y compris la science et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours, l'univers étant en expansion et par le fait même en perpétuelle transformation. Si bien que «notre raison a des limites. » (Kant). Il en sera ainsi du post-humanisme et de son utopie post-biologique.

«Lorsque la nature devient la propriété de l'homme, elle cesse de lui être immanente. Elle est sienne à la condition de lui être fermée. S'il met le monde en son pouvoir, c'est dans la mesure où il oublie qu'il est lui-même le monde : il nie le monde mais c'est lui-même qui est nié. Tout ce qui est en mon pouvoir (nature, femme, esclave) annonce que j'ai réduit ce qui m'est semblable à ne plus exister pour sa propre fin mais pour une fin qui lui est étrangère. Ainsi l'homme

subit l'effet ricochet de sa propre aliénation en devenant étranger à lui-même, aliéné dans un monde qu'il a lui-même asservi; où il se laisse dicter sa ligne de conduite par ses propres créations. » (Bataille, Œuvres complètes, 1957)

«Nous vivons à toujours à l'ombre d'une arrogante fumisterie. »

Jamais dieu n'a été aussi vivant depuis qu'il a été déclaré mort. Le cyberespace est rempli de cyberdieux comme au temps des sociétés polythéistes, comme autant de promesses d'un futur cyberciel. Toute cette philosophie de la transcendance du biologique, ce post-humanisme, se nourrit toujours aux mêmes sources que jadis. Ce concept postmoderne puise généreusement à même cet immense réservoir des mythologies archaïques et religieuses. Et c'est par l'ésotérisme, c'est à dire en se comportant comme une secte d'initiés qui ont décrypté les codes secrets que le post-humanisme opère la jonction avec les religions historiques.

Mais n'oublions jamais que le cyberespace, comme tous les mythes universels, n'existe pas, que c'est un paysage de l'esprit «occidental» obnubilé par ses créations électroniques. Dans toutes les cultures et de tous temps, les histoires chantées ou contées recelaient de lieux mystérieux et abstraits, tel le cyberespace, où se mêlaient hallucinations et souvenirs collectifs. Ce que les philosophes du post-humanisme nous présentent comme le cyberciel est en réalité un endroit qui fut décrit par Homère, VII siècles avant J.C., comme l'Hadès, «le lieu invisible, éternellement sans issue, où les âmes, perdues dans les Ténèbres (cyberespace), ont accepté consciemment de se pervertir. C'est l'échec total, définitif, irrémédiable de l'existence humaine. » (Dictionnaire des symboles, p.405-406)

«Ce lieu invisible éternellement sans issue» n'est-il pas ce fameux cyberespace où les âmes, comme les images d'une vidéo-installation, tournent en boucle; où l'histoire «boucle la boucle», enfin numérisée, échantillonnée, sans cesse recyclée et d'une transcription sans fin. Imaginez le «moi» numérisé en onde audiovisuelle.

«Le bouclage est caractéristique d'une histoire lue à toute vitesse comme si elle était saisie par balayage optique. On peut la recomposer, la transcrire ou la cloner en fonction d'une métamorphose dominante…(…) Roland Barthes a déclaré un jour que la «répétition sans fin est la forme idéologique dominante. » (Arthur et Marilouise Kroker, in Esthétique des arts médiatiques, p.431)

Tout art recèle un fondement religieux et le post-humaniste n'y échappe pas. Le post-humanisme se positionne comme salut universel alors qu'il n'exprime qu'une perspective partielle et carrément restreinte, confinée à l'Occident technologique. Il n'y a aucun autre dialogue authentique avec les autres visions des autres cultures, au contraire il y a rupture lorsque d'entrée de jeu l'on propose aux autres civilisations le seul modèle occidental comme gage de prospérité tout en sachant que la planète terre n'a pas les ressources nécessaires pour la supporter. Notre tentative de réduire le bien-être au seul développement même durable, de cliver la surface de la terre en zones économiques sont parmi les principales raisons de notre impasse.

«Transformer le monde, intervenir, est une responsabilité et donc une sainte mission pour l'Occidental. On ne peut lui en vouloir de suivre sa nature, son «dharma» : civiliser, évangéliser, développer, se faire l'avocat des droits de l'homme et leur application à travers le monde, en un mot un artisan de paix. Mais le problème est qu'il a tendance à «identifier les limites de sa propre vision du monde avec l'horizon humain lui-même. » Il se sent menacé par tout ordre social ou système de valeurs autre que le sien. Il ne voit plus alors dans les autres que des primitifs à civiliser, des païens à évangéliser, des sous-développés à développer, des opprimés à libérer. (...) Les «autres» ne lui apparaissent alors que comme des vides à remplir, de la cire pour sa flamme de droits et justice. La question ne lui vient que rarement à l'esprit : «et si la Réalité dépassait largement non seulement l'interprétation que l'Occident en donne mais l'expérience que l'Homme lui-même tout entier en a ou peut en avoir ? » Ou se pourrait-il que l'Occident se sente menacé dans son «pouvoir» par la réalité différente de l'autre ? » Comme s'il n'acceptait pas au fond «d'être mis par l'autre face-à-face aux limites de l'Occident, de ses valeurs, de sa raison critique, de sa cosmologie, anthropologie et philosophie de vie. (...) C'est peut-être la raison pour laquelle il absolutise ses valeurs par ailleurs géniales de : Dieu, Homme, Personne, Autonomie, Démocratie, Droits de l'homme. Il ne veut pas prendre sa place dans l'univers. Il veut toute la place. » (Robert Vachon, Interculture, cahier 144, p. 24-25, 2003)

C'est malheureusement dans cette optique de l'Occident néo-colonialiste que se situe la technocratie moderne. Le pouvoir est investi non pas en Dieu, mais dans une mégamachine qui gère un système complexe d'interventions et de paramètres où tous (professeurs, savants, prêtres, politicien, artistes, citoyens) travaillent dans la même direction unilatérale i.e. dans le sens que veut le Capital. Le Capital comme mégamachine commande et les experts et politiciens proposent et votent les lois inéluctables de son progrès. Les gens ne peuvent même plus décider ce qui est bon pour eux, faute de le savoir, ou plutôt, nous avons laissé aux experts le soin de décider à notre place. La mégamachine nous place toujours devant le fait accompli, exactement comme pour le médicament Vioxx, les OGM et autres aliments transformés. C'est à prendre ou à laisser et comme nous n'avons pas le choix de nous guérir et de nous nourrir... Nous oublions que la vie nous interroge autant sur nos actes que nous pouvons l'interroger sur son sens.

«On voudrait souligner que la démocratie libérale, qui est désormais reconnue comme le meilleur des régimes, est fragile, sujette aux dérives, et que les circonstances ne nous permettent plus, en la matière, la moindre erreur de jugement. On voudrait suggérer que la partie la plus prospère de la planète est en train de gâcher le seul modèle, pour l'heure, de surmonter la tentation totalitaire à laquelle conduisent, ailleurs, la peur et la misère. S'il devait apparaître aux habitants des autres nations qui cherchent leur voie, que la vie sous nos cieux n'est pas plus digne d'être vécu; que l'air que nous respirons, au sens propre et métaphorique, est peut-être doux mais raréfié, et n'est, à la longue, pas plus respirable; que nous laissons en friche les terrains conquis par la liberté et que notre démocratie est, pour cette raison, plus apparente que réelle; que nous abandonnons notre conscience à la direction des experts; que nos pensées sont des mécanismes et nos actes, des gestes; que notre capacité à créer n'est plus qu'une capacité de produire; que les «droits de l'homme» et «le devoir d'ingérence» ne sont que des incantations destinées à servir d'alibis à notre capacité d'agir; bref que l'absence du joug sur notre nuque se justifie seulement par la disparition de la nécessité, il est probable que le cycle du désespoir, ouvert au début du XXe siècle (en Occident), se rouvrira au XXIe dans le reste du monde, avec les moyens de la destruction finale.» (Slama, L'angélisme exterminateur, 1993, p.14)

«Je sens en moi un grand effroi. » (Podesta)

Le post-humanisme occidental est une fable qui tient du fantasme. L'homme a toujours préféré la narration du récit à la réflexion philosophique. Tel est le «scandale» du procès et de la mort de Socrate : la première société «démocratique» a choisi de sacrifier «le plus sage des hommes» et par le fait même, condamnée la philosophie. Pas vraiment, plutôt, la philosophie s'est fait remettre à sa place comme forme particulière de la narration du monde. Bien qu'exigeante, elle côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Mais l'homme a toujours préféré la facilité du récit à la recherche ardue de la vérité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Ainsi sous les récits post-humanistes se cachent les mêmes histoires mythiques qui ont aidé l'homme à vivre depuis la nuit des Temps. Le récit post-humaniste est un nouvelle tentative qui veut donner un sens à ce qui n'en a pas.

«La vérité est qu'on ne veut pas de la vérité. » (Hentsch)

Bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique, bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Là est la force indéniable du récit. Ni la philosophie, ni la théologie, ni la science n'ont toujours été, le récit, si. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un lègue, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la «vérité philosophique» L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait consensus au détriment de la réalité. (Hentsch, Raconter et mourir 2002)

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, social et politique du récit de la chute mésopotamienne adopté et adapté sous de nouveaux noms, que ce même récit est contingent à toute l'histoire de l'humanité, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler encore aujourd'hui. L'invention de la chute cosmique des âmes sur terre, la création de

l'âme donc, furent sans doute perçues comme une extraordinaire révélation : l'homme avait une origine cosmique. Mais ce faisant, nos ancêtres antiques introduisirent une dualité immémoriale entre l'âme céleste, pure et le corps terrestre, impur.

« Dès que l'homme se donne une origine céleste et même stellaire, il ne peut que mépriser son corps. Il se sent étranger à son corps et de parenté divine. » (Deschamps, Corps haï et adoré, p.226)

Les différentes théosophies et théologies pensées par une élite ont ainsi inventé tout un éventail de subterfuges afin «de priver l'homme modeste de pensées propres et à en faire plutôt des haut-parleurs répétant des slogans répétitifs et des automates au service des passions collectives. » (Hartmann) À l'image des sectes ésotériques primitives, tout un langage magico-religieux se met en place encore aujourd'hui; les oeuvres d'art deviennent obscures, incompréhensibles, le savoir scientifique devient hyperspécialisé, élitiste, impénétrable, langage réservé aux seuls initiés incompréhensible à l'entendement du plus grand nombre.

Ainsi les initiés du post-humanisme dans leurs tentatives de «faire nouveau» répètent encore les mêmes anciennes formules du manichéisme antique «reliftées» et servies à la mode du jour. Ainsi toutes ces histoires que nous aimons nous raconter sur notre future cyberascension, ne sont que simulacres des sauveurs antiques pour nous faire oublier le saccage de la nature, les déchirures dans la communauté des hommes et les inégalités entre l'élite technocratique occidentale et les masses laborieuses exploitées comme au temps des grands empires sumériens et égyptiens.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux. » (Hatzfeld, Les racines de la religion, 1993, p. 219)

«La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparés de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre. » (Greil Marcus, Lipstick Traces, 1998)

«Ni Faute, ni Sauveur. Nous n'avons pas à être sauvé d'une faute qui n'existe pas. »

Nous vivons sous le signe d'une faute inexistante, forgée de toutes pièces, il y a plus de 30 siècles, par des prêtres mésopotamiens avides de pouvoir. Le péché originel est une invention théologique à des fins de contrôles politiques des masses, le plus grandiose détournement de la vie. On a peine à imaginer que la chute mésopotamienne ait provoqué une profonde mutation de la vie instinctive; une véritable pétrification métaphysique. Il nous faudra bien admette un jour que l'invention de cette chute originelle, sans être la cause unique des psychopathologies, recèle néanmoins en son sein nombres de névroses, de perversions, psychoses et est responsable du malaise existentielle de l'homme. Plus encore, savoir que la faute est au service d'un projet fondamentalement despotique d'asservissement des populations comme stratégie de survie.

À l'image de cette haine de la vie, le post-humanisme, philosophie gnostique «néo-mésopotamienne» par excellence, a la destruction au cœur et dans le sang. Contre le monde, elle oppose un anti-monde, le cyberespace et déclare une impitoyable guerre contre la vie à l'image des religions bibliques (judaïsme, christianisme, islam) où la destinée humaine est soumisse à une vie future en dehors de sa biologie. Si, comme l'affirment les historiens, «l'Histoire occidentale commence à Sumer en Mésopotamie», alors le post-humanisme est la conclusion logique de la pensée négative issue de la chute mésopotamienne qui s'est transmise de génération en génération à travers d'innombrables cultures depuis près de quatre milles ans. Cette haine de la vie a mis l'humain hors jeu et conséquemment, une kyrielle d'idéologies de la mort a pu proliférer.

«L'affaire est métaphysique mais surtout éthique. (...) Schopenhauer croit qu'un ascétisme, une haine retournée contre soi-même, est le seul avenir de la pure méchanceté, un avenir retourné et inversé, un

avenir qui dénie et expie. (...) La méchanceté mène à haïr, et c'est le vestibule qui conduit vers la sortie, vers la dernière phase d'une existence philosophique : celle qui consistera à se haïr, se nier soi-même comme individu. La méchanceté serait le dernier palier du calvaire, au-delà duquel s'arrête l'effort de vivre, et où commence l'effort de ne plus vivre, pour tuer la vie en soi. » (François Guery, Haine et destruction, 2002, p.31-51)

Nul autre que Camus a pu souligner avec Caligula le drame de l'homme trop dupé par les aliénations sociales et politiques. Caligula, empereur antique raisonnable et bon chercha d'abord à rendre son peuple heureux. Mais la mort prématurée de sa sœur Drusilla l'entraîna vers le manichéisme gnostique fort populaire à l'époque romaine : le monde tel qu'il fait n'est plus supportable. Caligula va devenir cruel et cynique et sèmera une haine sans borne envers les êtres et le monde. L'absurdité de la vie rend le bonheur impossible; «j'ai donc besoin de quelque chose qui soit dément peut-être mais qui ne soit pas de ce monde. » (Camus, Caligula, p.110)

«L'énergie inemployée se retourne contre elle-même et provoque l'apparition des formes d'autodestruction au sein de la vie. « Se crée alors une situation d'extrême tension dans laquelle l'individu se débat. Un mécontentement plus grand et, de nouveau et de plus en plus, le besoin de s'en défaire. » Il y a un nom pour désigner cela : la maladie de la vie (le post-humanisme). La vie malade, ne parvenant pas à s'accomplir, à se réaliser, tend alors à ne trouver d'issue que dans la fuite. «La fuite dans l'extériorité (mass média ou cyberespace) en laquelle il s'agit de se fuir soi-même et ainsi de se débarrasser de ce qu'on est, du poids de ce malaise et de cette souffrance. » Voilà un trait caractéristique de l'empire de la maladie de la vie en notre monde postmoderne. «La fuite de soi est le titre sous lequel on peut ranger presque tout ce qui se passe sous nos yeux. » (...) Il s'agit pour l'énergie inemployée de la vie de tenter de se défaire de soi, de s'oublier en tant que vie, de disparaître : de mourir. Non pas d'une mort physique, mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre... » (Serge Carfantan / Michel Henry, Philosophie et spiritualité, leçon 90, p.7, http://sergecar.club.fr)

Ce processus de désintégration serait la conséquence du «déclin des grands récits» modernes mis en place depuis le XVIIe siècle : préséance de l'individu sur la communauté, maîtrise de la nature, suprématie de la production/consommation capitaliste, idéologie du progrès technique et scientifique, le tout formant une pensée unique susceptible de rassembler les membres de la société. Or tous ces grands récits connaissent encore des disfonctionnements majeurs, pensons simplement à la situation des droits de l'homme dans le monde en perte de vitesse et que dire de celle de la femme, la crise financière provoquée par le capitalisme sauvage et des conséquences dramatiques d'une conception du monde physique vu strictement comme réservoir de matières premières.

Au niveau psychologique, la bombe atomique de Hiroshima et Nagasaki et les camps d'extermination germaniques ont laissé des traces indélébiles et néfastes dans l'esprit de l'homme. Les autres guerres et génocides ont eux aussi remis en cause les principes mêmes de l'humanisme et ont contribué à la croissance du cynisme ambiant envers les grandes structures fondamentales de nos sociétés.

Depuis le temps qu'on enseigne, depuis le temps qu'on lit des livres, magazines et journaux, depuis le temps que nous regardons des documentaires et films d'époque, au fond nous le savons parfaitement que tout est en train de foutre le camp, que nous sommes tristes à mourir et que, nous nous en contentons.

La philosophe Hannah Arendt, en 1963, déjà entrevoyait, dans son essai *La conquête de l'espace et la dimension de l'homme*, que plus l'homme se projettera dans l'espace plus les perspectives humanistes subiront les assauts cybernétiques d'où «le retard considérable aujourd'hui du développement social et politique en comparaison avec le progrès techno-scientifique. »

Que les utopies post-humanistes soient réalisables ou non importe peu finalement pour le moment présent. Par contre le récit qu'elles sous-entendent est primordiale et le constat navrant : l'écosystème de la terre s'appauvrit de jour en jour, son atmosphère se détériore, les populations humaines ont déjà atteint leur seuil limite alors si l'homme se laisse aller à se déprécier psychologiquement tout en dégradant son monde biologique jusqu'au point de non-retour; alors le post-humaniste deviendra réalité. C'est pour cela qu'il verse dans l'extase du sublime et se présente comme nouvelle théologie parce que le danger d'une humanité suicidaire est bien réel.

«La majorité des courants contemporains ont en commun une impulsion fondamentale : l'évasion de l'« ici » vers l'« ailleurs », hors du présent dans une autre époque. L'évasion dans d'autres directions tendait, sous la forme de l'historisme et de l'archaïsme vers un passé idéalisé ; et, sous celle du futurisme, vers un avenir conçu comme une technocratie totalement privée d'âme. On en arrive à cette conclusion que notre civilisation de l'humanisme est devenue un « archétype » figé, et qu'il n'y aurait alors d'autre alternative, si l'on voit les choses biologiquement, que la mort ou la mutation. »

«Quand les événements eux-mêmes apparaissent dépourvus de sens, l'histoire a atteint ses limites. L'histoire est un produit de l'esprit humain élaboré pour que les événements puissent être mesurés à l'échelle des buts et des forces humaines. À des événements comme ceux que nous vivons aujourd'hui il semble que cela ne s'applique plus ; et ce sentiment est à la base de l'impression que nous avons que « les temps sont révolus », que nous sommes entrés dans une époque en marge de l'histoire. Ce monde en marge de l'histoire qu'un instant Hamlet a entrevue dans le miroir de son âme égarée : un monde disloqué. »

«En quoi consiste donc le devoir que dicte la situation actuelle, de l'humanité et de la civilisation ? La réponse à cette question résulte directement du diagnostic formulé dans les chapitres précédents, pour autant qu'on en reconnaisse la justesse. Nous sommes menacés d'une catastrophe universelle dont nous ne pouvons pas savoir si et quand elle se produira, ni quelle en sera l'issue. Mais ce que nous savons bien, c'est qu'elle est dans la ligne de certaines tendances évolutives qu'il nous est actuellement possible de constater et qu'il nous faudrait par conséquent stopper ou détourner avant que la menace ne devienne inéluctable. » (de Man, Thomas, Ère des masses, ch. art et psychose)

Le développement contemporain des technosciences représente un enjeu fondamental pour l'homme par cette puissance de transformation qu'elles développent. Parce que l'usage des sciences et des techniques a déjà conduit à des dérives fatales pour l'homme il convient de déterminer aujourd'hui s'il y a des limites à ne pas franchir mais dont les nouvelles technologies se rapprochent inexorablement. Et si limite il y a, elle semble se situer dans l'utilisation de ces technologies vis à vis de l'homme et de son milieu de vie. À l'origine la science était perçue comme outil de compréhension de l'homme et son milieu alors que maintenant les technosciences sont actions sur lui et sur le monde. Il convient alors de réfléchir à la cause d'un tel changement dans la conception que l'homme a de lui-même et de ce qu'il peut ou doit faire. Il s'agit de mesurer à quels bouleversements non seulement scientifiques mais également politiques et culturels il faut s'attendre.

Une fois qu'on a déterminé la direction du courant contre lequel il s'agit de nager, on connaît du même coup la direction opposée que l'on doit prendre. » Ni bête, ni dieu, l'homme compense son incomplétude par l'union fraternelle avec l'autre; c'est la loi de la polis, la cité si chère au Grec, lieu de convergence des êtres multiples, individualisés tout en formant une communauté. Tout le contraire du cyberespace où les esprits qui le composent sont condamnés comme dans les sociétés animales à reproduire les mêmes comportements collectifs car impossible d'échapper à la règle.

En bref nous sommes condamnés à l'action si non, devenons alors évanescent comme l'éther et osons la transgression ultime, voilà le mandat qui nous échoit. Il ne s'agit pas de jouer au Cassandre technophobe, mais plutôt de décrypter rapidement les codes «secrets» des exposés techno-chamanistes messianiques, car ne l'oublions pas : «toute idéologie «transcendantaliste» qui promet une «sortie de l'histoire, un dépassement de la mort» contient en germe une apocalypse qui serait son apothéose. » (Haraway citée dans Vitesse virtuelle, p.27)

En somme, la seule question qui reste : jusqu'où sommes-nous prêt à laisser les technosciences définir notre destin ?

«L'humanité est devenue assez étrangère à elle-même pour réussir à vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de premier ordre. » (Walter Benjamin)

Épilogue 1

LA DÉ-GÉNÈSE

«Il y eut une fois une étoile sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus arrogante et la plus mensongère de l'histoire universelle: mais ce ne fut qu'une minute. A peine quelques soupirs de la nature et l'étoile se congela, les animaux intelligents durent mourir. »

Nietzsche, Le Livre du philosophe, I873

Source bibliographique.

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997.

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008.

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007.

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981.

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990.

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992.

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995.

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris, 1953.

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982.

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001.

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992.

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983.

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La connaissance, Bruxelles, 1970.

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXIe siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995.

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999.

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris,

1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999.

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XXe siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001.

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990.

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992.

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XXe siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966.

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996.

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998.

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003.

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 », Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999.

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004.

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002.

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005.

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003.

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris, 1995.

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal.

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007.

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980.

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XXe siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948.

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997.

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994.

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993.

Drewermann Eugen, Le Mal, tome I, II, III, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 1996.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Gabriel, Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Bruges, 1967.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000.

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

EAUBONNE, Françoise d', Écologie/féminisme. Révolution ou mutation? Paris, Éditions ATP, 1978

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065.

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Élie Robert, Rupture, revue la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936.

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984.

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003.

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996.

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000.

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975.

Ferrari Silvia, Guide l'art du XXe siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992.

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005.

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999.

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975.

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Éditions Complexe, Paris, 1975.

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003.

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez

Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995.

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard, Paris 1985.

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004.

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000.

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003.

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004.

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003.

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003.

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992.

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003.

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1991.

Hamel Christopher de, Une histoire des manuscrits enluminés, Phaidon Press Ltd., Londres, 1995.

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005.

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975.

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal, 2002.

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles,

Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004.

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954.

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994.

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988.

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963.

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003.

Kant Emmanuel, Critique de la raison pure, Éditions Gallimard, Paris, 1997

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue «Verso, arts et lettres», Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991.

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988.

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986.

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981.

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993.

Laneyrie Dagen, L'Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales, Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L'adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d'identité : tatouages, piercings et autre

marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005.

Leclerc Denise, La crise de l'abstraction au Canada, catalogue d'exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992.

Le Dévédec Nicolas, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XXe siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993.

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969.

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002.

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003.

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003.

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c'est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999.

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995.

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions Payot, Paris, 1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l'ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Éditions Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.

Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001.

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005.

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris, 2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Édition Robert Laffont, Paris 1993.

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001.

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986.

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.

Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951.

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XVe – XVIIIe siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, Paris, 1974.

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948.

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993.

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal, 1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993.

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003.

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004.

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade – Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998.

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995.

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d'aujourd'hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004.

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l'univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d'un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990.

Rauschning Hermann La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l'art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l'art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999.

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969.

Robert Guy, Borduas ou le dilemme culturel québécois, Éditions Stanké, Montréal, 1977.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, Montréal, 1973.

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal, 2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd'hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris, 1989.

Roy Annick, L'inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002.

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l'art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l'équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001.

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l'exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L'angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993.

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l'être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000.

Sourgines Christine, Les mirages de l'art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980.

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992.

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992.

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986.

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995.

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967.

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003.

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement – Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002.

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols – Punks not dead – Édition La Mascara, Valence, 1995.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse, 1978.

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Warr Tracey, Jones Amela, Le corps de l'artiste, Éditions Phaidon, Paris 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975.

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001.

Source électronique.

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr

Angelroth Bénédicte, **La publicité sexiste : un outil commercial du capitalisme patriarcal)** http://www.respire-asbl.be/spip.php?article304

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr

Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Carfantan Serge, Philosophie et spiritualité, http://sergecar.club.fr

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

Engels Friedrich, L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, 1884, édition électronique. *http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html).*

Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html.

APPENDICE
Quelques statistiques supplémentaires sur l'oppression des femmes

Au plan mondial (cf. Le Monde du 7 juin 2000): • Pauvreté: 70 % de femmes; salaires: en moyenne, les salaires féminins représentent 50 % des salaires masculins.

• Education: sur 875 millions d'adultes analphabètes, 2/3 sont des femmes.

• Santé: une femme meurt chaque minute dans le monde pour des complications liées à la grossesse ou à l'accouchement; sur 5,6 millions d'adultes contaminés par le virus du sida, il y a 2,3 millions de femmes et leur nombre ne cesse de progresser.

• Violences (cf. L'Humanité du 21 septembre 2000, d'après le Fonds des Nations Unies pour la Population): 130 millions de femmes mutilées; 4 millions de femmes et de fillettes vendues annuellement dans le monde; "Au niveau mondial, au moins une femme sur trois a été battue, contrainte à avoir des rapports sexuels, ou maltraitée de quelque autre manière, le plus souvent par quelqu'un de sa connaissance, y compris son mari ou un autre membre de sa famille. Une femme sur quatre a été victime de sévices durant sa grossesse".

• Conflits: Les femmes et les enfants constituent les trois quarts des victimes civiles, ces dernières représentant elles-mêmes 90 % des personnes tuées par ces conflits.

• Les institutions: Les femmes représentent, en moyenne, 13 % des personnes présentes dans les instances de décision nationales et internationales.

En France et en Europe Rappelons d'abord que les femmes représentent aujourd'hui 46 % de la population active mais plus de la moitié des chômeurs et la très grande majorité des travailleurs à temps partiel: • chômage (cf. Le Monde du 19 décembre 2000): Les françaises profitent moins que leurs homologues masculins de la décrue du chômage. Entre juin 1997 et juin 2000, le taux de chômage féminin est tombé de 14,5 % à 11,5 % alors que le taux masculin est à 8,5 %; • chômage de longue durée, la part des femmes est en augmentation: elle passe de 57,6 % en juin 1999 à 58,7 % en juin 2000.

• les filles sont majoritaires parmi les jeunes sans emploi depuis plus d'un an: elles sont 63 % dans cette catégorie alors qu'elles ne représentent que 57 % des jeunes inscrits à l'ANPE.

• elles sont moins indemnisées que les hommes: 48,7 % contre 56,8 % • Dans l'UE, le taux de chômage des hommes est de 9,8 % et celui des femmes de 12,4 % (M. Maruani, 2000) • Salaires (Tableaux de l'économie française 2000-2001): en France, un homme salarié à temps complet perçoit, en moyenne, une rémunération nette

supérieure de 25 % à celle des femmes et “Dans l’UE les femmes gagnent en moyenne 28 % de moins que les hommes” (Eurostat, N° 8, 1998). “Toutes choses égales par ailleurs” (qualification, ancienneté etc.), 10 à 15 % des différences de salaires entre hommes et femmes sont inexplicables, si ce n’est par la ségrégation des emplois entre hommes et femmes et les discriminations de sexe.

• Temps partiel: Dans l’Europe des Quinze en 1996, 32 % des femmes et 6 % des hommes travaillent à temps partiel et ce type d’emploi est féminisé à 81 % (M. Maruani 2000). En France, 16,8 % des actifs occupés travaillent à temps partiel mais c’est le cas de 5,4 % des hommes et de 31,1 % des femmes.

• Tâches domestiques: Les femmes continuent d’assurer 80 % du noyau dur du travail domestique.

• Violences: En France, une femmes sur dix est victime de violences conjugales et selon les estimations, 48000 femmes auraient été violées en 1999, par leur conjoint ou leur concubin dans un tiers des cas (Le Monde, le 8 décembre 2000). Part des femmes dans la représentation politique: En France, après le élections législatives de 1997, il y a 10,4 % de députées (il y en avait 10,9 % avant la nomination parmi elles de plusieurs ministres); il y a 5,6 % de sénatrices. Ce qui place la France juste à l’avant dernière place, devant la Grèce, dans l’Europe des quinze. En moyenne, il y a 13,8 % de femmes parmi les parlementaires nationaux (Véronique Helft-Malz et Paule-Henriette Lévy 2000). Le pourcentage de femmes parmi les députés européens varient entre 13,8 % (Italie) et 51 % (Finlande).